

FÊTES des enfans, petits contes moraux, par *Ducray-Duménil*, 3 vol. in-18, fig. 4 f. 50 c. *net*, 3 f.

GALERIE des enfans, ou les Motifs d'une louable émulation; par *Jumel*, 1 vol. in-12, fig. 3 f. *net*, 1 f. 85 c.

GALERIE des jeunes personnes, ou les Qualités du cœur et de l'esprit; par *Jumel*, 1 vol, in-12, fig. Paris. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 85 c.

GÉOGRAPHIE DE CROZAT, précédée d'un traité de la sphère augmen. par un professeur de géographie, 1 fort vol. in-12 orné de 16 cartes géographiques. Paris, 1826. 4 f. 50 c. *net*, 2 f. 75 c.

GRAMMAIRE DE CONDILLAC, nouv. édit., 1 vol. in-12. 3 f. *net*, 1 f. 25 c.

GRAMMAIRE FRANÇAISE de *Wailly*, dernière édit. revue par l'auteur; 1 fort vol. in-12. Paris, 1826. 3 f. *net*, 1 f. 80 c.

GRAMMAIRE latine de Lhomond, revue par Letellier, 1 vol. in-12, bonne édition. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

GRAMMAIRE latine de *Lhomond*, 1 vol. in-12, en feuilles. 1 f. 20 c. *net*, 60 c.

GRAMMAIRE latine de Guéroult, un vol. in-12. 1 f. 50 c. *net*, 90 c.

GRAMMAIRE (Abrégé de la) FRANÇAISE; par Philippon Lamadelaine, 1 vol. in-12. 1 f. *net*, 75 c.

GRAMMAIRE de Restaut, un gros volume in-12. 2 f. 50 c. net, 1 f. 50 c.

ILES fortunées (les), ou les Enfans aimables; par mad. de *Courval*, 2 vol. in-18, ornés de fig. 1824. 3 f. *net*, 2 f.

INSTITUTRICES (les) réunies, ou Dialogues sur les arts et métiers, 1 volume in-18, orné de 6 gravures 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

JEUNES (les) Conteurs, ou les Loisirs du Pensionnat, 1 vol. in-18, orné de 6 jol. grav. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

JOLIE (la) Ferme, ou la Vertu récompensée, 1 vol. in-18, orné de 6 gravures. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

JEUNE (le) Maître d'études, ou l'Heure du goûter, 1 vol. in-18, orné de 6 grav. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

JEUNE (la) sous maîtresse, 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 c. net, 1 f.

JEUNES (les) Amis, conte moral, dédié à la jeunesse; par M. *Moreau*, 2 vol. in-18, ornés de 8 jol. grav. Paris, 1825. 3 f. 50 c. *net*, 2 f. 25 c.

JEUNES (les) Filles, ou le Monde et la solitude, par mad. *de Lafaye-Brehier*, 6 vol. in-18, ornés de fig. 10 f. *net*, 8 f.

JEUNES (les) Mariés, ou Conseils à mes filles, par madame *S.*, 2 gros vol. in-12, ornés de fig., tit. grav., etc. Paris, 1824. 7 f. *net*, 4 f.

JEUNES (les) Pélerines; par mad. *de Méré*, 1 vol. in-18, 6 jol. fig. Paris, 1825. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

JEUNE (la) Parisienne au village, 1 vol. in-12, orné de fig. 3 f. *net*, 2 f.

Époques remarquables de l'histoire de France, 2 vol. in-12. figures. 6 f. *net*, 4 f.

ESSAI sur les éloges, suivi de l'éloge de Marc-Aurèle; par *Thomas*, 2 vol. in-18. 3 f. *net*, 1 f. 75 c.

ETRENNES à ma fille, ou Soirées amusantes de la jeunesse; par madame *Dufresnoy*, 2 vol. in-12, fig., troisième édit. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

ETRENNES à mon fils, ou Contes à l'usage de la jeunesse, traduit de l'anglais par mad. *de Bon*, deuxième édition, 2 vol. in-12, ornés de jolies gravures. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

ETRENNES aux jeunes gens, ou Contes instructifs et moraux, traduits de l'anglais par mad. *de Bon*, deuxième édit., 2 vol. in-12, ornés de 12 grav. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

ETUDES convenables aux demoiselles, à l'usage des pensions; par madame *d'Hautpoul*, 2 gros vol. in-12. 7 f. 50 c. *net*, 5 f.

EXCERPTA è Tacito, ou Morceaux choisis de Tacite; par M. *Rendu*, 1 vol. in-12. 1 f. 50 c. *net*, 1 f. 10 c.

EXEMPLES (les) célèbres, propres à orner la mémoire de la jeunesse; par M. *Lemaire*, quatrième édition, 1 vol. in-12, orné de 6 fig. 1824. 3 f. *net*, 2 f.

FAGOTS DE CROQUEMITAINE, 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 net, 1 f.

FABLES DE DOSDELY, traduites de l'anglais par madame *Davot*, 1 vol. in-18, orné de 6 jolies fig. Paris, 1826. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 50 c.

FABLES DE FLORIAN; seule édit. ornée de 110 vign., 1 vol. in-12. Paris, 1823. 3 f. 50 c. *net*, 2 f. 25 c.

FABLES CHOISIES, dédiées à la jeunesse; par M. *Gauldrée*, 1 vol. in-12. Paris, 1827. 3 f. *net*, 1 f. 50 c.

GUIDE (le) DES ADOLESCENS ou Manuel de la Jeunesse, contenant des préceptes sur les devoirs de la société, etc.; par M. *Lecomte*, 1 vol. in-12. Paris, 1826. 2 f. *net*, 1 f. 20 c.

HEUREUX (les) EFFETS de la vertu, ou Histoire du jeune Paulin. 1 vol. in-12, avec 8 grav. 3 f. *net*, 1 f. 75 c.

HISTOIRE d'Angleterre, à l'usage de la Jeunesse; par *Propiac*, 2 vol. in-12, ornés de fig. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.,

HISTOIRE de Bayard; par *Guyard de Berville*, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 50 c.

HISTOIRE de France à l'usage de la jeunesse, depuis l'établissement de la monarchie; par M. *de Propiac*, 4e édition, 2 vol. in-12, fig. 6 f. *net*, 4 f. 25 c.

HISTOIRE de Henri IV; par *Hardouin de Péréfixe*, 1 fort vol. in-18, jolie édition, ornée de jolies vignettes. Paris, 1822. 3 f. *net*, 2 f.

Le même ouvrage, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 50 c.

HISTOIRE sainte à l'usage de la jeunesse; par M. *de Propiac*, 2 vol. in-12, ornés de fig. 6 f. *net*, 4 f.

HISTOIRE de Théodose le Grand, pour Mgr. le Dauphin; par ***Fléchier***, 1 vol. in-12, 1824. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 50 c.

HISTOIRE de Turenne; par *Raguenet*, 1 vol. in-12. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 55 c.

HISTORIEN (l') du second âge, ou Choix d'anecdotes morales, amusantes, etc., 2 vol. in-12, ornés de 45 fig. Paris, 1820. 6 f. *net*, 4 f. 25 c.

HISTORIETTES et Contes à ma petite fille et à mon petit garçon, 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

HISTORIETTES du père Jacques, 1 vol. in-18, fig.

JEUNES (les) Personnes, nouvelles; par mad. *de Renneville*, 2 vol. in-12, ornés de 10 grav. Paris, 1824. 8 f. *net*, 5 f.

JOSEPH; par Bitaubé. 1 vol. in-18, orné de grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

LA HARPE (le) de la jeunesse, ou l'Art d'écrire, de parler et de raisonner, extrait du Cours de littérature; par *de Propiac*, 4 gros vol. in-12. 12 f. *net*, 9 f.

LABRUYÈRE (le) de la Jeunesse, ou Recueil de caractères, un vol. in-12. 2 f. 50 c. net, 1 f. 50 c.

LEÇONS de Fénelon, pour l'éducation de l'enfance, avec des notes; par M. *de Levizac*, 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. Paris, 1819. 3 f. *net*, 1 f. 80 c.

LEÇONS de littérature sacrée, ou Dictionnaire de religion. morceaux choisis des auteurs chrétiens; 1 fort vol. in-12, Paris. 3 f. *net*, 2 f.

LEÇONS de sagesse. 1 vol. in-18, fig. 1 f. 50 *net*, 1 f.

LETTRES d'Octavie, jeune pensionnaire de la maison de Saint-Clair; par mad. *de Renneville*, 3ᵉ édit., rev., corr. et aug., 1 vol. in-12, orné de fig. Paris, 1825. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

LIVRE (le) de famille; par *Berquin*, 1 vol. in-12, fig. 3 f. *net*, 2 f.

MADELEINE, ou l'Amour filial, 2 vol. in-18, ornés de figures. 2 f. *net*, 1 f. 80 c.

MAGASIN (le) des pauvres artisans, etc.; par madame *Leprince de Beaumont*, 4 vol. in-18, ornés de fig. Paris, 1823. 5 f. *net*, 3 f.

Le même ouvrage, 2 vol. in-12. 3 f. *net*, 2 f.

MAISON (la) rustique, pour servir à l'éducation de la jeunesse, ou Retour d'une famille étrangère, par madame

MORALISTE (le) français, destiné à l'éducation de la jeunesse, 1 vol. in-12, fig. 2 f. 50 c *net*, 1 f. 40 c.

MORALISTES (les) de la jeunesse, contenant La Bruyère, Montaigne, Pascal, Vauvenargues et Aimé-Martin, 4 vol. in-18, ornés de gravures. 10 f. *net*, 6 f.

MORCEAUX choisis de l'Histoire ecclésiastique; par l'abbé *Fleuri*, 2 vol. in-12, port. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

MYTHOLOGIE (la) comparée avec l'histoire; par *Tressan*, 2 vol. in 12, ornés de fig. 6 f. *net*, 5 f.

MYTHOLOGIE de la Jeunesse; par madame *Tardieu-Denesle*, 2 vol. in-12, ornés de 83 figures, 1826. 7 f 50 c. *net*, 5 f.

MYTHOLOGIE (Cours abrégé de), extrait de l'Histoire du Ciel de M. l'abbé *Pluche*; par *J. Martin*, 1 fort vol. in-12, orné de 24 fig. de *Dutertre*. Paris, 1826. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

NOUVEAUX Contes; par madame Guizot, 2ᵉ édition, 2 vol. in-12, 6 fig. 9 f. net, 7 f. 50 c.

NOUVELLES ÉTRENNES à ma nièce; par Mᵐᵉ Dacheu. 1 vol. in-18, orné de 8 grav. 1 f. 75 net, 1 f. 20 c.

NOUVELLES nouvelles de l'enfance; par madame *Delafaye*, 2 vol. in-18. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

OEUVRES DE BERQUIN (complètes), 11 vol. in-12 ornés de 30 fig., Paris, 1822. 33 f. *net*, 18 f.

ORNEMENS de la mémoire, ou les Traits brillans des poètes français les plus célèbres, 1 vol. in-12, bonne édit. 2 f. 25 c. *net*, 1 f. 40 c.

PALMIRE, ou l'Education de l'expérience; par madame *de Renneville*, 2 vol. in-12, ornés de belles grav. Paris, 1823. 8 f. *net*, 5 f.

PANÉGYRISTE de St. Louis, ou Recueil d'oraisons

LE

CAPITAINE SABORD.



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR.

ROMANS DU CŒUR, par H. de Balzac, Léon Gozlan, Théophile Gautier, Alphonse Karr, Ch. Lassailly, etc. 2 in-8.	15 fr.	» c
LE FOYER DE L'OPERA, par Frédéric Soulié, H. de Balzac, Alphonse Karr, etc. 2 vol. in-8.	15	»

Par Frédéric Soulié.

LE MAITRE D'ECOLE, 2 vol. in-8.	15	»
L'HOMME DE LETTRES, 3 vol. in-8.	22	50
DEUX SEJOURS, 2 vol. in-8.	15	»
DIANE ET LOUISE, 2 vol. in-8.	15	»

Sous presse, pour paraître prochainement.

CONFESSION GÉNÉRALE, 2 vol. in-8.	15	»

Par H. de Balzac.

LE CABINET DES ANTIQUES, 2 vol. in-8.	15	»
UN GRAND HOMME DE PROVINCE, 2 vol. in-8. .	15	»
UNE FILLE D'EVE, 2 vol. in-8	15	»

* * *

Sous le nom de Saint-Aubin.

LE VICAIRE DES ARDENNES, 2 vol. in-8.	15	»
DOM GIGADAS, 2 vol. in-8. (inédit).	15	»
L'ISRAELITE, 2 vol. in-8.	15	»

Par Alphonse Brot.

FOLLES AMOURS, 2 vol. in-8.	15	»
LA COMTESSE AUX TROIS GALANTS, 2 v. in-8.	15	»
SOIRÉE AUX AVENTURES, 2 vol. in-8.	15	»

Par Jules Lecomte.

BRAS DE FER, 2 vol. in-8.	15	»
UNE JEUNESSE ORAGEUSE, 2 vol. in-8.	15	»
LOUIS ET PAUL, 2 vol. in-8.	15	»

Par Auguste Luchet.

FRERE ET SŒUR, 2 vol. in-8.	15	»
L'EVENTAIL D'IVOIRE, 2 vol. in-8.	15	»
UN NOUVEAU ROMAN, 2 vol. in 8.	15	»

Senlis, imp. de madame Lessart.

LE CAPITAINE
SABORD

PAR

Jules Lecomte.

II

PARIS,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR

de *Frédéric Soulié, H. de Balzac, Jules Lecomte, Alphonse Brot, etc*

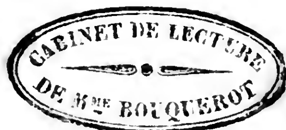
Rue des Beaux-Arts,

1839

UN AMOUR DE MARIN.

SUITE.

Un matin, j'allais déjeuner rue de la Ville-l'Évêque, chez un de mes amis; à l'instant où je passais devant l'hôtel du faubourg St-Honoré, j'en vis sortir la jeune inconnue qui, avec toute l'inquiétude d'une démarche hasardée, monta dans un cabriolet de place, que je vis prendre aussitôt le chemin des Tuileries. J'avais eu le temps d'examiner la voiture, à mon retour je la trouvai revenue à sa place. Quelqu'argent



me suffit pour provoquer les confidences du cocher, et pour satisfaire ma curiosité inquiète. J'appris que chaque matin, à la même heure, la jeune dame prenait le cabriolet qu'elle gardait deux heures, dont plus de la moitié se passait dans une maison de peu d'apparence au n° ... de la rue de Grenelle-St-Germain. Jamais elle ne parlait durant ces courses répétées chaque jour, et son esprit paraissait sans cesse oppressé du poids d'une grande inquiétude. Quelques velléités curieuses qui avaient d'abord tourmenté le cocher de place n'avaient guère été satisfaites dans les renseignements que ses questions avaient obtenues; tout ce qu'il avait pu savoir, c'était que l'hôtel était celui du comte de D***, l'un des chargés d'affaires des États-Unis, quant à la jeune personne, c'était évidemment une de ses parentes. Les heures que chaque jour celle-ci

employait hors de l'hôtel, étaient précisément celles que le comte passait enfermé dans son cabinet, en conférences politiques, ou souvent en travail chez les ministres.

Tout cela était bien vague. Cette carrière offerte aux inquiétudes de mon imagination était sans profit pour mon cœur. Il me vint une idée bizarre à laquelle j'obéis. Je proposai au cocher de prendre le lendemain sa place, et de conduire la jeune femme à ses visites de chaque jour; j'appuyai ma demande d'un raisonnement qui réussit beaucoup mieux près de son avarice, que mes phrases sur son esprit. Le lendemain, avant l'heure convenue, j'étais dans le cabriolet, travesti comme on l'a vu plus haut, attendant ma pratique. Elle sortit bientôt, d'abord elle s'étonna timidement de la substitution faite à son ancien serviteur: je l'ex-

pliquai à l'aide d'un frivole prétexte de maladie, et nous partîmes.

Il serait difficile de retrouver, par le souvenir, l'analyse exacte des émotions diverses que j'éprouvai, quand je vis cette jeune et belle femme ainsi confiée à ma personne. Je n'étais pas, il faut bien l'avouer, fort habile à conduire, au milieu des rues encombrées de Paris, une voiture dont un cheval rendait les écarts et les cahots plus difficiles à réprimer. J'eus plusieurs fois l'envie de confesser mon incapacité, et de lui découvrir brusquement mon stratagême, tant je redoutais véritablement qu'un accident ne devint la conséquence de ma maladresse et de mon effronterie. J'apportais pourtant à ces nouvelles fonctions toute l'attention que me laissaient disponibles mille pensées confuses, et les frissons de crainte et de plaisir à la fois, qui traver-

saient mes chairs et arrivaient jusqu'à mon cœur. D'autres folles idées me venaient aussi, je pensais à fuir avec elle, à l'enlever dans ce misérable équipage, jugeant qu'elle était la victime de quelqu'oppression, dont le hasard me faisait l'instrument de délivrance. Tout cela et mille autres choses déraisonnables s'agitaient tumultueusement dans ma tête. Quant à elle, livrée à des réflexions profondes, elle était d'une parfaite indifférence à tous ces combats dont mon cœur était l'arène, et dont le tumulte pouvait parfois se lire sur mon visage. A peine prit-elle garde à deux ou trois preuves que j'offris de mon inhabilité et de mon audace. Nous arrivâmes enfin, je ne sais par quel hasard du ciel ; elle descendit, je l'attendis une grande heure. C'était la dixième fois que cette scène se reproduisait, lorsqu'arriva l'accident du Pont-Neuf. Peu-à-peu,

plus maître de mon attitude, mon déguisement avait été assez complet pour que la jeune personne n'acquît aucun soupçon.

Il y avait dans ma position les plus piquants contrastes. Le matin, lourdement assis et équivoquement affublé dans le cabriolet de place, je passais une heure auprès d'elle, échangeant à peine quelques mots indispensables, mais trouvant chaque jour une nouvelle force à mon amour pour elle, dans ces mystérieuses émanations que le fluide magnétique verse entre deux jeunes gens aussi bizarrement rapprochés. Le soir, je la voyais encore aux Tuileries, à l'Opéra; elle portait les plus élégantes toilettes, son air rêveur du matin s'épanouissait dans le charme bruyant que le plaisir répand autour des jeunes femmes. Je la suivais quand elle marchait; s'arrêtait-elle, je m'asseyais aussi. Ma place au théâtre était sous sa loge, elle

s'était habituée à ma présence partout où était le public, et nous échangions de continuels regards—de ces regards qui bien certainement sont des paroles qu'on pense et que prononcent les yeux. Ainsi le matin j'étais pour elle un mercenaire, au visage duquel son attention était restée assez indifférente pour qu'elle n'y lut point les émotions qu'y répandait son approche ou ses moindres paroles. Le soir j'étais un homme mystérieux, dont le nom et la position excitaient sans doute sa curiosité, mais qu'elle semblait revoir chaque jour avec quelque plaisir. Les convenances lui eussent-elles permis de prendre sur mon compte les informations qu'elle devait secrètement désirer, que cela eut été difficile. Je ne connaissais que quelques jeunes gens, des amis du dehors, avec lesquels on échange des saluts et des banalités. Je dépensais d'assez bonnes

sommes, ils me jugeaient des leurs, et voilà tout. Ils ignoraient même, je crois, complettement quel nom et quel titre je gravais sur ma carte de visite; j'étais également dans la même position à l'égard de la plupart d'entr'eux. Il fallait pourtant que tout cela eût un terme, car cet amour, qui grandissait chaque jour dans mon âme, avait peu-à-peu absorbé toutes mes pensées, et ne me laissait plus d'autres jouissances, d'autre force, d'autres désirs que tout ce qui se rattachait à lui. J'éprouvai alors, et pour la première fois, l'influence incontestable qu'exerce l'amour sur l'intelligence, et une lumière nouvelle se répandit à mes yeux, sur une foule de choses dont le mérite, la valeur, la physionomie la plus remarquable m'avaient échappés. Ainsi la musique qui, jusque-là, n'avait été pour moi qu'un bruit agréable à entendre, devint, peu-à-peu pour mon cœur,

une voix éloquente qui me dit, dans une langue que j'appris mieux chaque jour, des paroles passionnées que d'abord je n'avais point comprises. Je vis dans la peinture autre chose que des lignes plus ou moins flexibles ou harmonieuses, je compris mieux que par le passé tout ce sentiment indéfinissable dont l'art, esclave de la pensée, ne jette aux regards du vulgaire que l'enveloppe coloriée avec plus ou moins d'éclat. Un beau paysage m'avait jusque-là médiocrement ému, je n'y voyais guère que des lignes heurtées ou des profondeurs mystérieuses, aux limites visibles desquelles s'arrêtait ma pensée satisfaite; tous les accidents de terrein étaient pour moi les simples variations d'un ordre matériel, je pensai que je serais heureux d'habiter une belle campagne, parce que c'était une opposition flatteuse à offrir aux nécessités de ma car-

rière maritime, mais je ne sentais pas cette vie de la nature, qui se révèle par le bruissement des feuilles, le parfum des fleurs, le bruit des ruisseaux, les jeux de l'ombre et du soleil, les développements admirables de la végétation. Dès que mon cœur se fut ouvert à l'amour, des parties encore endormies de mon intelligence s'éveillèrent peu-à-peu aux agitations qu'il ressentit, et me mirent en possession de jouissances qui m'entouraient jusque-là, sans que je m'en fusse aperçu; des arches s'ouvrirent aux regards de mon imagination, et me montrèrent des perfections inconnues. La beauté de la femme m'avait toujours semblé résider dans un certain agrément de traits, dans la gracieuse expression de la physionomie; dès lors elle me parut une chose tout autre, une chose rare, et qui devait subir un plus sévère examen pour être acceptée. Je m'oc-

cupai davantage des lignes, et surtout du degré où l'embonpoint s'arrête, pour amener la perfection des formes. Je m'étais toujours fort peu soucié des pieds et des mains, et la cambrure des hanches, la flexibilité du cou, les contours des épaules et de la gorge, m'avaient jusque-là semblé devoir trouver leur beauté dans une certaine abondance que, dès ce moment, je me pris à détester, à mesure que mon goût s'épurait dans un sentiment plus réel du beau. Je devins donc, et en peu de jours, de la plus rigoureuse exigence sur la beauté des femmes, et je dois dire que celle que j'aimais me secondait merveilleusement dans les comparaisons où se formait mon étude. Quand l'Opéra chantait avec son magnifique octave dont chaque note s'appelle Nourrit, Falcon, Dorus, Levasseur, j'aimais mieux rentrer en moi mes regards, que de n'avoir point les yeux fixés

sur elle ou sur une autre belle femme. Si par inadvertance mes yeux passaient sur quelque partie anguleuse de l'architecture de la salle, sur quelques sévères costumes d'homme, ou sur un laid visage, j'éprouvais les plus pénibles impressions, et je ne rachetais ce mal qu'en reportant vivement ma vue sur les splendides ornements des ceintres, sur les arabesques des coupoles. Il y a bien certainement un système de musique qui ne peut être convenablement entendu qu'avec de la pourpre, des couronnes, ou de brillantes armures sous les yeux, comme ces parfums précieux qui ne peuvent s'évaporer que dans une atmosphère pure, et qu'une atmosphère corrompue décomposerait et priverait de leur exquise saveur. Pour d'autre musique, il faut voir des plumes, des fleurs, des rubans et des oiseaux; pour d'autre encore, il faut un ciel épaissi par de lourds

nuages, il faut du vent dans les arbres et d'arides perspective, ou bien encore l'ombre et le silence glacé d'une noire cathédrale. La vue seule ne constitue pas d'ailleurs l'ensemble des conditions qui rendent plus active sur nos sens l'action de l'harmonie; les parfums qu'on respire en complètent ou en détruisent aussi la jouissance. Toutes ces choses que j'avais ignorées jusqu'alors, je les ressentis; cette transformation opérée dans mon organisation fut l'œuvre de mon amour, et ce bouleversement inattendu de mon ordre moral, ne fut point étranger à mon ordre physique. Ainsi je sentais parfois frissonner mon sang, après des besoins indéterminés. J'avais mille désirs sans objets, et les plus folles pensées se choquaient parfois dans ma tête. Il y avait des moments où j'aurai voulu faire de bonne foi les plus grandes extravagances, me jeter dans le

tourbillon d'évènements inconnus ; j'aurais voulu monter un cheval fougeux et me lancer dans la plaine, franchir les barrières, escalader les montagnes ; dans d'autres instants, je désirais les émotions de la bataille, tenir une épée dans ma main, et sentir la pression de l'acier ennemi contre ma lame. Les sensations nouvelles que j'avais empruntées à l'art ou que m'avait révélées l'amour, m'en faisaient désirer d'autres plus fougueuses ; conduire un char à travers des précipices, caresser quelque terrible animal aussi près de me mordre que de me lécher, ou bien me trouver seul sur un mât de vaisseau pendant une grande tempête. Tout cela peut sembler folie ou paradoxe, mais j'étais ainsi parfois, et bien d'autres choses encore!.....

On se souvient peut-être qu'un matin, conduisant à son pélerinage de chaque jour

la femme que j'aimais, je fus contraint de me déganter, et de produire étourdiment ma bourse pour payer l'amende qu'avait encourue ma contravention. Certaines parties choquantes de ma toilette, en désaccord complet avec ma profession, l'examen rigoureux enfin que la jeune femme fit alors de ma personne, lui inspirèrent des soupçons vagues, mais assez déterminés toutefois pour jeter l'inquiétude dans son esprit, bien qu'elle ne put les rattacher directement à aucune conjecture. Elle ne me reconnut point cependant, et cela peut encore se comprendre. Je m'étudiais constamment à donner à mon visage l'expression le plus possible en harmonie avec mon occupation, et toutes les négligences de ma toilette, étaient si loin de ma recherche du soir, que c'était moins dans le souvenir de l'élégant cavalier de l'Opéra que partout ailleurs, que

ses soupçons pouvaient se réfugier. J'ai dit qu'il m'avait jusque là été complètement impossible de lier conversation avec elle, d'abord je m'étais inconsidérément jeté dans cette aventure, sans prévoir quels bénéfices y trouverait réellement mon amour. J'avais peut-être songé que l'habirude de me voir lui aurait peu-à-peu donné envers moi cette familiarité appréciable au milieu de laquelle j'aurais choisi ma position,et l'instant opportun, pour lui déclarer franchement ma folie, et en obtenir le pardon. Quant à me laisser découvrir, cela était fort grave, et pouvait fort bien faire subitement cesser ces entrevues de chaque jour, sans qu'une simple explication vint rassurer mon cœur sur les concéquences de cette découverte. Ma position était fort perplexe. La maladresse que je venais de commettre, avait évidemment éveillé des soup-

çons chez la jeune femme, et je crus ne pouvoir mieux sortir de ma position, qu'en en précipitant le dénouement. Trop ému pour prendre une résolution réfléchie et pour l'accomplir dans cet instant, je me promis d'employer activement le temps qu'elle passait toujours dans la maison de la rue de Grenelle à chercher quel parti j'avais à prendre, et de profiter du retour, pour le mettre à exécution. — Nous arrivâmes.

Elle descendit du cabriolet comme toujours, appuyée sur mon épaule, que je lui présentai avec toute l'allure de cette grosse galanterie propre aux yeux de mon nouveau métier. Jamais je n'avais osé lui offrir la main, et dans ce moment moins que dans tout autre je ne me sentais capable de le faire. Elle disparut dans la maison où chaque jour elle faisait sa mystérieuse visite.

L'idée que cette jeune femme allait ainsi voir un amant m'était quelquefois venue, mais sans obstination, et elle ne trouvait pas de crédit dans mon esprit. Le rôle que je jouais dans cette affaire m'eut montré trop ridicule à mes propres yeux, pour que je ne m'afforçasse point de divorcer avec tout soupçon de cette nature, et cela peut passer pour assez admissible. Enfin, j'allais remonter dans le cabriolet, où j'avais coutume de feindre le sommeil, afin d'éviter la conversation de confrères, et les invitations de cabaret qui, souvent déjà, m'avaient été faites, j'allais me livrer à l'examen scrupuleux des moyens à employer pour amener cette crise à un heureux dénouement, lorsqu'une vieille domestique sortit de la maison, m'appela, me paya ma course, et me congédia de l'air le plus moqueur du monde!

Je ne chercherai point à vous révéler tout ce qui se passa en moi ; tout ce que j'éprouvai de douleur et combien un pareil désappointement me fut pénible. Le soir je courus à l'opéra, elle n'y vint pas. Le lendemain, avant l'heure ordinaire, je l'attendais dans mon cabriolet ... personne !

Je courus toutes les promenades publiques, je fis sur tous les points où j'espérais la rencontrer des factions dignes de pitié! et je ne la vis plus !

Toutes les informations que je pris ne me menèrent à aucun résultat. La douleur que j'éprouvai alors fut la plus poignante que j'eusse jamais ressentie. Je devins presque fou. Je voulus m'offrir comme valet à l'hôtel de D*** pour en sonder les mystères ; je voulus incendier la maison de la rue de Grenelle pour en voir sortir tous les habitants. Les renseignements que je cherchai

à me procurer n'avaient aucune valeur ou se contredisaient tous; je m'y prenais d'ailleurs si gauchement, et avec une exaltation telle que les réponses que j'obtenais devenaient réservées, insignifiantes ou cruellement moqueuses. Cet état dura deux mois, deux mortels mois.

Une autre idée qui chaque jour devenait plus lourde, en absorbant de plus en plus mon esprit, c'était l'approche de mon départ et l'obligation où j'allais me trouver de reprendre la mer. Mes goûts, en changeant d'objets, m'avaient fait un besoin réel de la continuelle présence de tout ce qui s'était révélé à moi de précédemment inconnu. J'avais dépensé presque tout l'argent que j'avais apporté à Paris, et je voyais avec le plus grand effroi que chaque jour qui s'envolait me dérobait une de ces nouvelles phases de vie heureuse, si tourmentée qu'elle

fut, pour me rapprocher de mon retour à la navigation. Alors je regrettai quelques larges dépenses qui auraient pu me permettre de quitter encore mon navire pour une campagne, et peut-être aurais-je heureusement employé ce temps à la recherche de la femme que j'étais devenu si malheureux d'aimer. Les longues nuits de navigation uniforme, ces soirées de bord qu'allaient désormais remplir pour moi la douleur de la pensée et le mal du souvenir, me causaient un effroi anticipé. Toutes les situations de la vie parisienne, cet amour bizarre et poétique par lequel s'étaient essayées les premières forces de mon cœur, cette vie pleine de splendeurs et d'intelligentes jouissances formaient dans mon âme une cruelle opposition avec cette autre vie de l'Océan que j'avais quittée et que j'allais reprendre.

Enfin je reçus la nouvelle du retour au

port de mon navire. La capitaine m'écrivait que nous repartirions sous peu de jours, et qu'il comptait sur moi pour reprendre auprès de lui mes anciennes fonctions. Notre destination ordinaire était changée ; de nombreux passagers à transporter aux États-Unis avaient décidé l'armateur à nous envoyer à Philadelphie. La lettre de mon capitaine finissait par de banales plaisanteries sur mon séjour prolongé à Paris, auprès des *Parisiennes*, et mille autres ennuyeux lieux-communs.

Tous les combats que j'endurais entre les appels de mon devoir et les entraînements de mes folles pensées, seraient mieux à leur place dans une étude physiologique du premier amour, que dans le récit de ce simple souvenir, je partis. Le capitaine m'avait chargé d'aller visiter quelques-uns de nos passagers, en me désignant particulièrement

deux dames qui habitaient Montmorency. Le désir de revoir cette campagne où, pour la première fois, j'avais rencontré cette femme fugitive, m'y avait souvent conduit; je m'armai de ce prétexte pour retarder d'un jour mon départ et revoir ce pays aimé. Les passagères se trouvaient à Paris, ma visite fut perdue. Je laissai ma carte sur laquelle j'ajoutai mon titre de second capitaine de la *Loire*, et je partis sans regrets sur cet incident, après avoir visité le bois si verd et si odorant en juillet, et qu'octobre dépouillait de sa bise froide, emportant dans la vallée les feuilles tachées de rouille.

Trois jours après j'étais à Bordeaux, j'avais repris mon poste, j'étais officier de marine.

Notre armement se fit avec une grande rapidité; chaque jour voyait arriver quelques-uns de nos passagers. Nous fûmes bien-

tôt en état de prendre la mer, et un matin la *Loire* hissa toutes ses flammes et ses pavillons; nos blanches voiles resplendirent au soleil d'automne, en se gonflant vers l'Amérique.

Nous portions dix-huit à vingt passagers hommes et femmes. Fort occupé de tous les détails d'appareillage, à peine en avais-je rapidement vu quelques-uns. Le capitaine et le lieutenant faisaient les honneurs du navire. Quand nous fûmes au large la brise fraîchit, le roulis et le tangage commencèrent à nous attaquer violemment; les passagers pris du mal de mer se réfugièrent dans leurs cabanes.

Quelques jours s'écoulèrent ainsi. Le grand vent qui nous avait entrainé des côtes de France soufflait toujours. De temps à autre quelque hardi passager se risquait à mettre un pied chancelant sur le pont tou-

jours mouillé par l'invasion des lames. Parmi ces derniers se trouvait un de ces caractères typiques, espèce de commis-voyageur marin qu'on nomme *pacotilleur,* et qu'il est presqu'aussi commun de rencontrer sur les navires que le négociant ambulant dans les diligences. Comme c'était le plus audacieux de nos hôtes, et qu'ayant souvent habité Paris, il m'en parlait sans cesse, je restais sans trop d'ennui dans sa société. Quelquefois il me tenait compagnie pendant mes longues nuits de quart. La continuation du gros temps prolongeant la timidité des autres passagers, celui-là seul faisait honneur à notre table, la plupart des malades se faisaient servir chez eux.

Un soir qu'il passait avec moi quelques heures de quart sur le pont, le capitaine me parla, avec des expressions d'inquiétude, de la maladie un peu prolongée d'une de nos

plus jeunes passagères. Le mal de mer est une affection si pénible, qu'il jette l'organisation dans le bouleversement et le marasme le plus complet, en même temps qu'il altère toute l'énergie de la volonté et de la réflexion. Atteintes de ce mal douloureux, il y a des femmes dont la délicate organisation se trouve violemment ébranlée, et si quelques symptômes de maladie étrangère viennent à se déclarer au milieu de celle-ci, cette complication de deux maux hâte les progrès de chacun et peut entraîner une conclusion funeste. Bien que nous eussions plusieurs passagères, je n'en avais jusque-là vu aucune; le capitaine m'apprit seulement que la plus malade d'entr'elles toutes était une des dames qu'il m'avait précédemment chargé de visiter à Montmorency. Je lui dis alors peut-être pour la première fois, que je ne les avais point rencontrées. Le pacotilleur

qui, dans son active curiosité, avait vainement cherché à connaître quelques-uns de nos compagnons de voyage, afin de défrayer les longues journées de la navigation, avait pourtant obtenu de l'armateur quelques détails particuliers sur celles-ci. L'une était la mère, l'autre la fille, américaines toutes deux; le père de la jeune personne habitait Paris, il vivait en mésintelligence avec la femme qu'il avait autrefois épousée par amour; lassée de la fausse position où la plaçait les cruels dissentiments de sa famille, la jeune américaine avait fini par prendre ouvertement parti pour sa mère, en se réfugiant près d'elle. Alors l'américain avait demandé les passeports des deux femmes, et les renvoyait à Philadelphie. J'appris aussi que la mère était encore jeune et la fille remarquablement belle.

Ces détails, qui se répandirent peu-à-peu

sur le navire, augmentèrent la curiosité générale, et doublèrent l'intérêt que chacun prenait à la jeune passagère. A mesure que nous approchions des tropiques, le temps se montrait plus doux et plus favorable à nos malades. La société s'était enfin produite par fractions au grand jour. Les deux américaines seules restaient encore isolées, et le capitaine du navire jouissait de l'unique exception faite à leur absolue solitude. La santé de la jeune fille était toujours des plus chancelantes.

Un soir d'une de ces chaudes journées des vents alisés, la langueur du temps et la molle fraîcheur de la brise, faisait du pont du navire une promenade délicieuse. Nous étions parvenus au milieu de notre traversée, et désormais aguerries au mal de mer, nos passagères ne manquaient jamais de venir goûter le charme salutaire de ces fraîches soi-

rées. L'atmosphère était obscure, de brûlants éclairs de châleur étendaient par intervalles rapprochés leurs barres sanglantes à l'horizon. Mais l'air était calme et pur; de faibles étoiles perçaient l'azur foncé du ciel, et se miraient dans l'eau qui semblait un autre ciel. Le bruit se répandit parmi les passagers que la jeune américaine et sa mère allaient pour la première fois monter sur le gaillard, pour jouir de cette soirée pleine de fraîcheur. Des fauteuils placés dans un endroit isolé de l'arrière, des oreillers, des coussins, toutes les précautions qui doivent accompagner la faiblesse et la maladie, témoignèrent de la sollicitude du capitaine pour ses mystérieuses protégées. Retenu dans une autre partie du bâtiment par les soins à donner à la manœuvre, je ne revins sur le gaillard-d'arrière que lorsque la malade y était déjà installée; sa mère, placée

près d'elle, me la dérobait en partie. Pourtant, peu-à-peu familiarisés avec l'obscurité transparente qui l'enveloppait, mes regards finirent par deviner ses contours. Vêtue d'une ample mousseline blanche, elle semblait une apparition dont la forme se noyait dans les flots capricieux de sa livide toilette. Un certain respect, un sentiment involontaire de convenance avait écarté tout le monde du point où s'étaient placées les deux femmes. Leur visite sur le pont défrayait la conversation de tous les groupes.

Je ne sais quel serrement de cœur, quelle sinistre affection de la pensée s'était emparé de moi à la vue de ces deux femmes. Je multipliais les soins que je devais apporter à la route du navire et à sa manœuvre ; il me semblait que mon activité vigilante devait constamment chercher à en adoucir les mouvements. Le jeu des mâts, qui parfois grin-

çaient dans leurs jointures, le claquement des voiles qui palpitaient irrégulièrement sous la faible brise, les balancements des roulis aux molles ondulations de la mer, étaient pour moi l'objet de mille précautions et d'anxiétés inimaginables. Je tourmentais l'équipage dans l'accomplissement d'ordres minutieux. A chaque moment mes regards visitaient scrupuleusement la mâture, et la boussole était un des centres de mes continuelles préoccupations. J'aurais voulu éloigner d'elles toute inquiétude et toute appréhension; chaque grincement des mâts me déchirait la chair; si j'avais pu épauler le bâtiment pour annuler ses moindres mouvements, je l'aurais fait. Il y avait plus d'une heure que les deux femmes étaient sur le pont, lorsqu'un ordre à donner au timonnier m'approcha plus que jamais de la roue du gouvernail; un mouvement du roulis étendit

sur moi quelques jets lumineux de la lampe qui éclairait intérieurement la boussole..... Un grand cri partit soudain, et la jeune américaine tomba évanouie sur le pont!.... Ce fut une agitation extrême; elle fut précipitamment transportée dans sa chambre; sa nuit fut affreuse, et l'état de sa maladie qui depuis quelques jours offrait quelques espérances, la plongea le lendemain dans une position fort allarmante.

Le temps était devenu complètement favorable à notre voyage, mais la plus grande consternation régnait à bord. D'heure en heure la santé de la jeune américaine donnait deplus vives inquiétudes; en proie à un délire continuel, son imagination ardente se jetait dans des écarts où l'intelligence de ceux qui l'entouraient ne pouvait la suivre.....

A quelques jours de là, il faisait le plus beau temps du monde. Le ciel et la mer échangeaient les plus vives teintes d'un bleu tout poudré d'or. Le soleil étendait, sur les lames inoffensives qu'agitait la brise, ses rayons brisés et réfléchis dans un long sillon tracé à la surface ridée de la mer, comme un fleuve de diamans; on eût dit un chemin céleste pour aller de la mer aux nuages. L'éclat du jour fatiguait la vue, d'innombrables petites vapeurs d'un pâle carmin se frangeaient d'or en flottant indécises, comme des pensées, sur le dôme étincelant du ciel. Les traces visibles de l'horizon avaient disparues aux regards, dans le rayon lumineux de l'espace; l'océan et le ciel s'étaient recouverts de toutes leurs splendeurs.

C'était là en quoi consistait la décoration du drame dont maintenant voici l'action et les personnages.

Tous les matelots étaient assemblés sur le pont, à l'arrière du bâtiment les passagers s'étaient aussi joints à ceux-ci, découverts et dans une douloureuse attitude. La route du navire avait été momentanément suspendue; ses voiles battaient indécises dans l'air, le pavillon de France, à demi hissé, développait à peine ses plis alourdis, et se penchait comme un saule pleureur sur le couronnement. Une large planche, posée sur le bord du bâtiment, attendait le dénouement de la lugubre cérémonie. Puis, quelques instants après, un cadavre, dont un mince linceuil décelait les formes divines, fut placé sur cette planche fatale, point fragile qui conduisait ce beau corps de la rive de la vie à celle de la mort.... de l'atmosphère la plus brillante aux plus souterrains abîmes de l'océan mystérieux. Une voix pieuse chanta quelques paroles du psaume

des trépassés, puis, s'avançant sur le bord, jeta les dernières gouttes de l'eau sacrée sur le visage découvert de la morte.... à ce moment, je m'approchai pour donner l'ordre fatal de l'immersion !.... Mon geste fut plus rapide que ma parole, les matelots penchèrent la planche à l'instant où ma vue tombait pour la première fois sur le cadavre.... Mes yeux étincelèrent dans l'éblouissement du plus cruel vertige ! je suivis le corps dans le court trajet qu'il avait à franchir.... toute ma vie se concentra dans les anxieuses projections de mes regards. Je reconnus ce pâle visage à l'instant où la mer s'ouvrit pour recevoir le cadavre, sur lequel elle se referma en miroitant aux plus beaux rayons du soleil.... Je me précipitai dans la chambre basse, sur la table, je vis une longue chevelure blonde, et sur une malle entr'ouverte pour ces lugubres préparatifs, mes

yeux obscurcis de brûlantes larmes, purent lire cette adresse : *A Madame la comtesse de D***, rue de Grenelle-Saint-Germain, à Paris.*

NAUFRAGE SUR LA COTE D'AFRIQUE.

Naufrage sur la Côte d'Afrique.

La nuit était faite; l'air était encore plus froid qu'il ne l'est habituellement après une chaude journée sur les côtes d'Afrique. La lune, dans son croissant, presque sans cesse voilée de nuages, ne jetait qu'à de rares intervalles une clarté métallique sur la mer que creusait la brise. Le vent O. S. O. drossait si violemment vers la plage, que le *Woodrop-Sims* fut contraint de se mettre en travers, pour se maintenir à l'entrée de *Great-Fisch-Bay*.

Le *Woodrop-Sims*, était un des plus grands baleiniers que le Hâvre avant 1830 eût envoyé dans les mers du Sud. Fin de formes et puissant de tonnage, il offrait tous les avantages que pouvait désirer la navigation à laquelle le destinaient ses armateurs; 500 tonneaux d'huile, recueillis en 10 mois, lui avaient donné son premier chevron de pêche. C'était sous l'augure favorable de cet antécédent que commençait sa seconde campagne; tout semblait lui promettre un prompt succès, il était à peine arrivé depuis quelques jours sur les parages fréquentés par les baleines qu'il en avait déjà viré six à son bord.

Cependant il n'avait encore pu trouver un bon mouillage; les baies qu'il avait tour à tour visitées étaient occupées par plusieurs bâtiments; celle de *Sainte-Elisabeth* par un brick américain et le trois-mats du Hâvre

le *Courrier des Indes;* l'*Aimable Marie* et le *Vaillant d'Angra Piqueana*, etc. Il avait donc été forcé de continuer à longer la plage d'Afrique, plage nue, aride, brûlée, et dont les mornes de sables n'ont pour rompre leur monotonie que des bandes de chats-tigres et rarement quelque panthère.

A chaque instant la nuit devenait plus obscure, la brise plus fraîche, la mer plus dure; vers les 4 heures on venait de s'assurer du fond, et la sonde donnait dix brasses d'eau, lorsque l'on crut entendre des brisants sur l'avant du navire. Le vent halait le sud-ouest, le navire tribord-amures avait beaucoup de dérive et courait droit à terre. Bientôt on ne douta plus que le bruit qu'on distinguait dans la partie où l'on savait que devait être la côte ne fût celui de forts brisants... Aussitôt l'ordre est donné de virer de bord, la voilure ne permettant

pas de faire vent devant et la mer étant d'ailleurs fort grosse, on halla la barre au vent, on diminua de toile derrière... mais il était trop tard ; le navire, qui alors se trouvait déjà dans une barre, fut poussé par d'énormes lames qui le firent toucher si rudement que dès ce moment on put juger que tout était perdu et que rien ne pouvait le sauver !

A ces deux premiers coups de talon, aux craquements horribles qui les accompagnèrent, tout ce qu'il y avait d'hommes endormis à bord se réveillèrent saisis d'effroi ; les uns s'élancent en haut demi-vêtus, d'autres cherchent si cette affreuse réalité n'est point un reste de leurs songes inachevés ; on crie, on se rue, on appelle les chefs ; en vain ces derniers jettent quelques ordres dans cette confusion... et la mer couvre déjà l'avant du navire ; d'énormes lames viennent en

grondant se briser avec fracas sur le côté incliné du bâtiment et emportent avec elles les débris de tout ce qui se trouve sur leur passage... Et ne pas pouvoir s'assurer de la distance qui sépare de la terre !... N'y pas voir assez pour distinguer quelques rochers où se cramponner ! quelque espoir de salut sur du sable !... Une désolante obscurité, la mer seule qui toute phosphorescente se brise en millions d'étincelles aussitôt évanouies qu'entrevues, et qui ne promettent aucune lueur sur cette scène de désolation ! Le navire, après avoir talonné d'une manière épouvantable, s'inclina dans le vide des lames, renvoya sur babord, puis bientôt au large, en livrant à la fureur d'une mer déchaînée son vaste pont, sur lequel il y avait bon nombre de pièces d'huile amarrées.

La première lame qui tomba à bord enleva cinq embarcations; bientôt les pièces

d'huile, dont les saisines furent rompues, partirent avec impétuosité, et traversant plusieurs fois la largeur du pont, roulèrent sur quelques malheureux, premières victimes de cette horrible catastrophe.—On entendait leurs cris plaintifs et mourants déchirer l'âme de ceux qu'ils invoquaient et qui n'auraient pu sans danger de mort s'approcher d'eux. Bientôt les secours leur devinrent inutiles, car leurs cris faiblissaient... C'était un nom jeté à la pitié, mais que le sentiment de la propre conservation faisait glisser sur le cœur à mesure que la mort devenait plus menaçante....

Les lames qui se multipliaient balayèrent bientôt le pont de tout ce qu'il portait. Une plus furieuse et plus lourde le défonça même; les hommes dont aucune blessure n'empêchait la fuite s'élancèrent à l'aide des cordages dans les haubans du côté supérieur du

navire. — L'air était humide, une brume moite enveloppait le bâtiment et s'étendait sur la mer; grimpés dans les haubans, les pieds nus et endoloris, coupés par les enfléchures, recouverts d'un simple pantalon que l'eau de mer appliquait sur leurs formes, les pauvres marins sans but, sans consolation, cramponnaient à la vie leurs corps glacés et meurtris et leur tête chargée des plus sinistres pensées : débris d'hommes attachés à des débris que broyait le naufrage. Que de douleurs dans ces têtes que glaçait la présence de la mort! Ici un instinct de conservation pour une mère, une amante, un enfant; chez d'autres des cris de douleur, des traits contractés par les angoisses, le désespoir expansif qui soulage; plus loin, une morne torpeur, un silence de cadavre... les ongles crispés sur la poitrine... ou bien chez d'autres encore des chants bachiques, des

chants d'amour.... L'ivresse! Dans la confusion ce fut le premier instinct animal chez eux.

Lorsque les palpitations du cœur le font battre violemment contre notre poitrine, lorsque les douleurs physiques sont parvenues au point d'être intolérables, la sensibilité s'éteint, les souffrances du corps et de la pensée nous abandonnent..... c'est un chaos... ce sont des régions inconnues où l'on flotte étourdi, bouleversé, mais sans douleurs.

Puis vient le réveil, car cet état d'abnégation mentale et physique ne dure pas. Et pourtant! dans ces instants rapides où tout l'avenir d'un homme consiste quelquefois dans l'intervalle que mettra une lame à se briser sur l'autre, si l'on veut se raidir contre le désespoir, échapper à cet abîme où, suspendu, l'on tremble à chaque raffale, il

faut s'isoler de toutes les affections du cœur. C'est un renoncement aux facultés morales, tout au profit de celle-ci : l'espoir !... Il faut que les forces animales luttent contre la mort, jusqu'à ce que, vainqueur, la lame vous jette sur la plage ; vaincu, les flots vous brisent le crâne contre les rochers !...

Enfin, après deux heures d'inexprimables angoisses, le jour parut. Avec quelle avidité tous les yeux se dirigèrent alors vers la terre ! Quelle impatience de voir s'éclaircir cette brume épaisse, pour juger de la distance qui en séparait ! Les yeux abîmés par l'eau salée, les membres raidis de froid, c'était à qui ferait pénétrer sa vue au travers du crépuscule, pour la signaler aux autres avec son reste de voix ! On l'aperçut bientôt, mais à un bon mille ; on était séparé par des barres et des brisans où la mer s'engouffrait et volait en écume à une hauteur pro-

digieuse. Ce fut alors qu'on put juger de la vraie position du navire ; les trois mâts et le beaupré rompus. —Le pont défoncé.—La cale presque vide.—Le navire entouré de ses débris et de sa cargaison que la mer battait, entrechoquait et brisait à un grand espace, dont le centre était le reste de ce beau navire, avec quelques infortunés tremblants, et les regards fixés sur cette mer de destruction.

Et puis au loin le soleil se levant derrière les grands sables jaunes, puis se voilant de nuages lourds et à peine de temps en temps traversés de quelques rayons!

On essaya pourtant de parer une embarcation, la seule que la mer n'eût point brisée complètement ; avec des peines et des précautions infinies on parvint à la mettre à la mer, et six hommes s'y élancèrent. Ils s'éloignèrent de quelques toises ; mais bientôt

deux énormes lames qui, se rencontrant, se brisèrent l'une sur l'autre, mâtèrent à pic la pirogue, dont tous les hommes furent précipités à un seul bout; pourtant elle ne chavira pas, mais une autre lame inévitable la remplit d'eau et la renversa. Alors les six malheureux, vrais jouets des flots, furent tournés et roulés selon leur caprice avec le sable et les pierres du fond. A la surface, le courant terrible des brisans les entraînait; impuissants qu'ils étaient avec leurs membres glacés; cependant une longue lame les enveloppa dans son tourbillon, puis étendit et laissa sur la plage quatre des hommes de la pirogue. Les deux autres ne savent comment ils sont parvenus à terre.

Deux porcs et un chien, enlevés par les premiers coups de mer, étaient déjà sur le sable.

On avait inutilement essayé d'établir un

va-et-vient; la pirogue avait été brisée avant d'être éloignée du navire.

Beaucoup d'hommes se jetèrent à la mer avec l'espoir de gagner aussi, à la nage ou à l'aide de quelque débris, cette plage où déjà quelques malheureux étaient parvenus. —On voyait par moment des pièces de bois sur lesquelles des hommes se tenaient aussi fortement que le permettaient leurs forces épuisées; sur le sommet d'une lame, ils pouvaient voir à terre, à peu de distance d'eux, leurs camarades, les mains exténuées, qui leur tendaient les bras, et, quand ils s'abîmaient, qui se précipitaient du côté où ils espéraient les voir reparaître; mais que de fois les tronçons de mâts revinrent seuls!... Et pour arrière-plan à ce déchirant tableau, un pauvre navire rongé, dispersé, englouti par la mer! Quelques hommes arrivèrent pourtant encore à la nage, après avoir

échappé à mille morts, parmi tous les débris et objets de cargaison qui jonchaient la rive. —Enfin deux heures après, le navire était couvert par la mer, et il n'y avait plus d'espoir pour ceux qui manquaient.... et il manquait quinze hommes. Et parmi ces quinze tous les officiers, excepté le capitaine américain et le chirurgien du navire.

Après l'abattement physique, l'abattement moral. Chez quelques hommes, dans ces désastreuses conjonctures, l'âme s'hébète, et l'œil fixe avec indifférence le tableau déchirant qui l'entoure; mais les besoins animaux font enfin cesser cet oubli de soi-même, et l'on renaît bientôt au sentiment de ses douleurs.

Au moment où le navire avait donné son premier coup de talon, aussitôt que l'on avait reconnu sa position, quelques personnes ayant des intérêts chers à conserver avaient

voulu essayer de ne s'en point séparer; mais dans ce ballotement des corps dans les grandes lames, tous les objets légers dont on s'était muni avaient été dispersés. Seulement un objet précieux pour des marins dans une position aussi pénible fut un briquet phosphorique, dont le chirurgien avait eu la présence d'esprit de se pourvoir, et que son poids avait retenu dans la poche de son pantalon de toile.

Un fusil de chasse avait aussi été amarré sur une planche, mais il ne vint pas à terre.

Si les sables d'Afrique n'ont point de verdure à étaler aux yeux, ils portent des touffes de broussailles, arbres nains sans sève et sans vigueur qui ne peuvent s'élever ni verdir.—On en abattit un monceau, dont jaillit bientôt une flamme vive et pénétrante; les infortunés auxquels leurs blessures rem-

plies de sable et le froid arrachaient des plaintes furent étendus près de ce foyer, où peu à peu leurs membres engourdis reprirent leur souplesse. — Leurs plaies, lavées et nettoyées avec de l'eau de mer, en furent soulagées; d'autres plus alertes avaient trouvé sur la plage, parmi les débris dont elle se bordait, un petit baril d'eau-de-vie qu'ils défoncèrent, et bientôt cette scène de naufrage toute parsemée des débris tout frais de leur navire, couverte des corps mutilés de leurs camarades que les lames apportaient et y laissaient à sec, retentit de chants d'ivresse.... et des plaintes faibles et dolentes des blessés.... C'était hideux !

Le reste de ce premier et terrible jour de naufrage s'écoula entre les souffrances et les privations de toute nature. Rien encore ne pouvait donner confiance dans l'avenir ; on savait la côte fréquentée par des naturels ;

mais ignorant et leur nombre et leurs dispositions, on avait à redouter qu'avertis par la fumée du feu, ils ne devinassent que quelque chose d'extraordinaire se passait sur le rivage. On craignait de les voir arriver en nombre, et disposés peut-être à tirer parti de l'état d'accablement et de dénuement où étaient les naufragés. Aussi la nuit qui suivit cet affreux événement fut-elle bien cruelle. Le feu bien entretenu rôtissait d'un côté ceux que le froid glaçait de l'autre; car c'est un épouvantable climat que celui de la côte d'Afrique! Le jour, à midi, un soleil lourd et brûlant échauffe ces plaines de sable, qui, dans l'intérieur seulement, conservent quelque chaleur pour la nuit. Mais au rivage, insupportable dans le milieu du jour, la chaleur fait bientôt place à une brume humide et froide qui s'étend sur la terre et sur la mer, et attiédit, puis glace l'atmos-

phère. Les nuits sont longues, et le matin cette brume n'est dispersée que lorsque, par une transition subite du froid au chaud, le soleil qui se lève derrière les monts la dissout par la chaleur de ses rayons.

Dès que le jour le permit, on fit quelques recherches qui furent heureuses. Après avoir côtoyé pendant quelque temps le rivage, on aperçut un boucaut de biscuit, trouvaille sans prix pour les premiers besoins des naufragés; on le roula sur le sable, n'ayant point d'autre moyen de transport, et, après des peines infinies, on parvint à le rendre au point de réunion, et comme d'autres hommes avaient aussi trouvé une pièce d'eau, on fit un repas abondant dont les marins, affaiblis par les souffrances et les privations, avaient le plus grand besoin.

On continua les recherches pendant la nuit. La mer était alors totalement tombée,

et sur cette plage toute jonchée de mâts, de vergues, de planches, de barriques et d'autres agrès, il devenait facile de choisir ce que l'on jugeait nécessaire pour les besoins de tous.

Une circonstance des plus heureuses vint encore ranimer les forces des naufragés; on trouva une barrique pleine d'effets de mer appartenant au capitaine; ce fut une inexprimable joie. On fit aussitôt le partage: c'était en partie des effets de laine, dont la possession inespérée fut vivement appréciée. Ce jour-là, on trouva encore plusieurs boucauts de biscuit, plusieurs pièces d'eau, deux barils d'eau-de-vie, et quelques autres barillages contenant du sucre, du café, du beurre, des fromages, etc. Ces trouvailles firent renaître la confiance dans tous les cœurs, on avait alors pour deux mois de vivres; et il était probable qu'on réussirait encore à sau-

ver et à mettre hors des atteintes de la mer ce qu'elle apporterait à l'avenir sans l'avoir endommagé.

On avait aussi un léger espoir de voir paraître dans la baie un des navires que l'on avait laissés plus haut, et que leur pêche devait un jour ou l'autre amener dans les parages de la presqu'île des Tigres, et alors l'avenir devenait moins inquiétant pour les naufragés du *Woodrop-Sims*.

La submersion ou le bris d'un navire n'est pas toujours la péripétie où se dénoue ce terrible incident de la vie maritime que l'on nomme un naufrage; le malheureux qui échappe aux flots n'en a pas toujours fini avec la souffrance en touchant le sable de la plage. Jeté par les lames sur des terres désertes, rivages brûlés ou côtes de glace, le naufrage peut commencer pour lui une longue chaîne de privations et de fatigue, dont

chaque anneau est une douleur ou un danger; heureux quand, après s'être traînée longtemps au milieu de l'épuisement et de l'angoisse, à travers des bêtes féroces ou des tribus sauvages, elle ne se trouve point violemment rompue par une nouvelle catastrophe!

Le premier sentiment qu'éprouvèrent ceux des marins du *Woodrop-Sims* qui atteignirent le rivage, fut le bonheur instinctif d'avoir échappé aux dangers où tant de leurs compagnons avaient trouvé la mort; mais l'abattement moral suivit de près la prostration physique où les avaient jetés les fatigues de cétte nuit de désastre. Presque tous tombèrent dans une indifférence apathique, dans un affaissement brute d'où le cri impérieux des besoins animaux peut seul les faire sortir pour les rendre à la perception de la souffrance.

C'était contre la *presqu'île des Tigres* que s'était brisé le *Woodrop-Sims*, ce fut sur cette presqu'île que s'établirent les naufragés. Langue de terre sans falaises, elle forme d'un côté une digue de rochers contre laquelle viennent se rompre les lames, tandis que de l'autre elle couvre et protége une anse où la mer s'étend unie et paisible comme l'eau d'un lac.

Le rivage auquel s'attache un isthme étroit est une vaste étendue de sable, espèce de mer dont les *moellons* sont les flots, et dont le souffle du vent change chaque jour la mobile physionomie.

Cependant des considérations de prudence et de commodité déterminèrent les naufragés à établir un camp qui, en leur procurant les moyens de se soustraire aux intempéries de ce climat changeant, rendit, en cas d'attaque, leur défense plus aisée. Il se composa d'un

cercle de barriques défoncées par un bout, et que l'on avait trouvées sur le sable; ces barriques formèrent une série de cellules, dont la partie ouverte recevait, durant la nuit, la chaleur d'un grand feu, allumé au centre. Deux hommes trouvaient alors un abri commode dans chacune d'elles.

On régla aussi des quarts pour veiller à l'entretien du feu nécessaire pour écarter les bêtes sauvages, et surtout pour annoncer l'arrivée des naturels.

Le caractère de ces Hottentots nomades est encore peu connu, malgré les relations que nouent avec eux chaque année davantage les baleiniers français qui fréquentent ces côtes. Quoiqu'ils paraissent généralement timides et craintifs, ils passent pour cruels et féroces dans plusieurs comptoirs européens.

Ces peuples sont originaires de la pointe

méridionale de l'Afrique ; c'était la seule race qui l'habitât à l'époque où les Hollandais y commencèrent leur établissement ; douce et paisible de caractère, elle ne fit aucune résistance aux nouveaux habitants qui vinrent prendre possession de son pays. Ses différentes tribus vivaient dans des relations de mutuelle bienveillance, dont aucun froissement ne troublait la paix; leurs mœurs avaient beaucoup d'analogie avec celles des anciens Scythes. Leurs richesses étaient quelques troupeaux en petit nombre, et les instruments de fer dont ils se servaient pour tuer le poisson et le gibier qui formaient en grande partie leur nourriture. Ils n'avaient aucun autre besoin.

L'arrivée des Européens sur ces côtes vint changer l'aspect de ce pays. La politique constante des administrations coloniales a été de tenir les peuples indigènes dans l'i-

gnorance et la pauvreté par la plus abjecte servitude. Aussi, à mesure que les Hollandais développèrent leurs établissements, les Hottentots se retirèrent-ils dans l'intérieur des terres.

A peine si l'on trouve aujourd'hui quelques *kracls*, villages hottentots, dans les vastes possessions dont a hérité l'Angleterre.

C'était donc l'approche de ces malheureux que l'on craignait en quelque sorte au camp des naufragés ; et ils ne tardèrent pas à se présenter. Avec quelques débris de la seine qu'on avait sauvés on avait réussi à prendre plusieurs poissons, et les hommes étaient à en faire un repas lorsqu'on aperçut trois naturels qui débusquaient d'un morne. Ils étaient armés de flèches et de sagaies, et paraissaient, à mesure qu'ils approchaient, de plus en plus craintifs et indécis. Les nau-

fragés, de leur côté, craignaient avec raison qu'ils ne fussent suivis d'un plus grand nombre, et disposés à profiter de l'état de dénûment où ils étaient, pour s'assurer des provisions.

Le peu de lances et de harpons que l'on avait sauvés n'était pas des armes à opposer à leurs flèches ; on s'empressa de leur faire des signes d'intelligence et d'amitié ; ils y répondirent, et s'approchèrent jusqu'au camp ; alors on leur donna de l'eau et du biscuit, dont ils sont très-friands.

La confiance s'établit au point qu'ils déposèrent leurs armes, que chacun put librement visiter. Le soir ils s'en retournèrent joyeux et chargés de biscuit mouillé qu'ils avaient ramassé sur la plage. Un des naufragés les accompagna pour s'assurer de leur nombre et de leurs dispositions.

Les tribus hottentotes qui parcourent cette

plage déserte sont d'une constitution pauvre et rachitique, les hommes sont grêles et mal bâtis; rarement on en remarque un qui puisse supporter un examen un peu sévère. Leurs petites jambes maigres et frêles, leurs genoux, leurs rotules trop saillantes pour des cuisses dont la chair recouvre à peine le femur, leur corps où l'on compte les côtes, sont hideux à voir; les bras sont d'une longueur disproportionnée; leur visage plat est défiguré par la séparation des cartillages du nez, opération qu'on leur fait subir dès la naissance : cela passe chez eux pour une beauté: et c'est un trait de ressemblance avec les Chinois et les Malais, chez qui la même opération est en usage. Je crois que la couleur naturelle des Hottentots est une teinte jaunâtre : mais dès l'enfance ils s'oignent tout le corps de graisse de mouton, mêlée de cendres et d'autres ingrédiens, qui

leur donnent une couleur brune très-désagréable. Cette pratique leur est utile contre les mousquites ou d'autres insectes dont le pays abonde. Ils ont le front grand et fort arrondi : leurs yeux sont bruns ou noirs, mais sans éclat, et, quoique grands, tellement couverts par le front, qu'ils y semblent cachés. Ils ont les os des joues fort élevés, la bouche et le menton petits, ce qui donne à leur tête l'air de finir en pointe par le bas. Leurs dents sont blanches comme l'ivoire ; leurs cheveux ne sont que des boucles de laine courte et clairsemée, beaucoup moins noire et moins épaisse que celle des nègres. Ils n'ont point de barbe. Leurs membres sont grêles et n'annoncent point la force.

En général, les femmes sont mieux ; il en est même sur lesquelles l'œil se repose avec moins de dégoût ; elles ont plus d'embonpoint que les hommes ; leurs formes sont



pourtant exagérées, flasques et sans vigueur, le visage presque toujours fort laid, la gorge abondante, les mains petites et potelées ; les pieds surtout sont fort jolis.

Ce qui est fort remarquable chez les Hottentotes, c'est la grosseur disproportionnée de leurs hanches. La démarche renversée qui leur est naturelle fait de la colonne vertébrale un arc très-prononcé, qui contraste avec la grosseur de l'abdomen. C'est une hideuse nature que celle de ces populations, une hideuse nature sur un sol plus hideux encore !

Huit jours s'écoulèrent lentement entre les relations continuelles, mais pacifiques, des naturels et des voyages d'exploration que, grâce aux réparations faites à deux pirogues, on put faire dans les baies voisines pour s'assurer qu'aucun navire n'était venu y mouiller.

Cet état d'attente, sans espoir fondé autrement que sur des probabilités fort incertaines, ne pouvait durer. On parla de suivre le rivage pour tâcher d'arriver à *Saint-Philippe de Benguela*, comptoir portugais situé par 12° 30' latitude sud, à plus de cent lieues de l'endroit du naufrage du *Woodrop-Sims*. Cette distance de cent lieues devait encore être doublée par rapport aux énormes circuits qu'on aurait à faire pour suivre le rivage ; et comme pour un pareil voyage il était difficile de pouvoir transporter assez de vivres, on convint d'en charger les embarcations qui navigueraient de concert avec la petite caravane.

Ainsi déterminés à partir aussitôt que la clarté de la lune pourrait protéger leur marche, les naufragés s'occupèrent de bien consolider les embarcations pour les rendre capables d'aider au voyage. On décida qu'on

n'y mettrait que de l'eau et du biscuit, chaque homme devant se charger de six galettes et plusieurs étant désignés pour porter des barils d'eau. Avant de partir on résolut de faire encore un voyage à la pointe de la baie, pour ne négliger aucune chance de salut avant d'entreprendre un aussi pénible voyage. La pirogue étant revenue sans avoir rien découvert d'intéressant, on fixa le jour du départ : on convint que sur les vingt-quatre hommes épargnés par la tempête, moitié irait dans les deux pirogues avec les vivres, et les autres par terre en suivant le rivage, de manière à voyager de compagnie. Puis comme ces derniers pouvaient courir risque d'être attaqués par des animaux, et qu'il était prudent de songer à leurs moyens de défense, avec les harpons et les lances on fabriqua des espèces de piques qui furent emmanchées dans des tronçons et des morceaux prove-

nant des manches de lances : chacun fit la sienne. La journée se passa ainsi en préparatifs de départ. Plusieurs hommes visitèrent la plage pour s'assurer si quelque objet d'utilité n'y avait pas été jeté ; d'autres firent une petite excursion dans les sables, comme pour dire adieu à ces déserts horribles, qu'on aimait pourtant, car ils avaient été témoins de déchirants tableaux. Ces rochers, ces plages, ces mornes ont une physionomie particulière aux yeux de l'homme pour qui ils ont été le théâtre d'un grand événement ; et si jamais on entend citer un naufrage, on se rappelle ces rochers, ces sables qui vous ont reçus mourants... Si l'on parle de désert, on se rappelle ces plaines où l' n cherchait en vain une oasis verdoyante, ou une source qui réfléchît l'azur du ciel. Mais ces souvenirs faiblissent chez le marin : il n'oublie pas, mais il en tient compte comme

d'un événement qu'il a lu... Et de retour, après avoir revu la terre qu'il ne devait plus quitter, il repart pour les mêmes parages, voir les mêmes rochers où un an auparavant la tempête brisa ses espérances. S'il voit la place, il la montrera, il dira aux autres d'un air fier : C'est là ! Puis ceux qui l'écouteront seront plus impressionnés que lui...

Le lendemain, à trois heures du matin, après avoir dit adieu à tout ce qu'on laissait, tout le monde s'embarqua dans les deux pirogues pour doubler la pointe de la baie. Par ce moyen la caravane gagnait huit bonnes lieues, et ces huit lieues à travers les roches et les sables mouvants eussent été doublées par les difficultés du chemin. En manœuvrant avec une infinité de précautions, à cause de la trop grande charge des pirogues, on parvint enfin à doubler la pointe, et l'on mit pied à terre. Là on tira au sort pour

savoir quels hommes iraient par mer ; ceux que le sort désigna s'embarquèrent sous les ordres du capitaine du navire, et les douze autres, sous la conduite du chirurgien, s'acheminèrent le long de la plage avec leurs provisions particulières d'eau et de biscuits.

Les pirogues partirent. On avait décidé qu'elles se rendraient tout droit à Port-Alexandre, baie située à cinquante milles du point de départ; les hommes que le sort avait désignés pour aller par terre devaient les y rejoindre. Le mer était grosse, le ciel gris et sans rayons : il était pénible ce voyage sur le bord des rochers où la mer se brisait en leur jetant son écume ; sans souliers, à travers une multitude de petits cailloux et de coquillages brisés, ou bien sur le sable où les pieds s'enfonçaient ! D'un côté c'était la mer, et de l'autre un long morne de sable à pic qu'on ne pouvait suivre ; les pieds en le pressant

le faisaient écrouler, de manière que pour gagner du chemin, il fallait prêter côté à la route pour gravir ce qu'on devait écrouler en avançant. Puis le ciel s'éclaircit, et ce fut le soleil lourd et pénétrant. On n'osait satisfaire sa soif qu'en la flattant: c'était de s'humecter les lèvres en attendant les heures où la ration devait être distribuée.

La nuit vint faire réfléchir à la nécessité de se procurer un abri pour prendre le repos si nécessaire à la suite d'une pareille route. Un homme, étant parvenu au sommet d'un des mornes qui bordaient la mer, aperçut une espèce de vallée qui avait la forme d'un entonnoir ; mais on n'y voyait aucune broussaille propre à faire du feu pour passer la nuit.

Cependant on se décida à y descendre, et après avoir pris quelque nourriture, chacun chercha à se placer dans la posi-

tion la plus propre à se délasser de la fatigue du jour.

Mais le sommeil ne vint pas. Les pieds endoloris par cette pénible marche dans les pierres et les sables mouvants, les jointures fatiguées du poids du corps, on se représentait avec effroi les journées semblables qu'on avait encore à passer ainsi dans une longue et pénible route avant d'arriver à un point où l'on put recevoir quelque soulagement à tant de peines ; l'espoir ne se portait que sur la rencontre de quelque bâtiment dans le nord de la partie où l'on se trouvait, si l'on était assez heureux pour arriver à Saint-Philippe de Benguela avant que les vivres commençassent à manquer. Aussi, à la pointe du jour, engourdis, les jambes douloureuses, les naufragés se remirent en route, soutenus par le désir de rejoindre les

pirogues qui devaient être déjà à Port-Alexandre.

Le chemin devint plus praticable, bien qu'on eût le sable à moitié jambes; mais bientôt le soleil, dissipant la brume de la nuit, vint, en échauffant le terrain, rendre la marche plus pénible. De temps en temps, lorsque les jambes n'y pouvaient plus tenir, on venait marcher sur la plage, et, comme on enfonçait à chaque pas d'une manière fatigante, on se mit en ligne, et chacun à son tour, occupant la tête, chaque homme mettait son pied dans l'emplacement foulé par celui qui marchait devant lui. La journée se passa ainsi, longue, chaude, fatigante. Le soir, avec la nuit, une fraîche humidité, transition trop brusque du chaud au froid, vint faire sentir le besoin d'un abri que ces déserts n'offraient point: on fut à la découverte, et l'on aperçut un feu à une grande

distance. On se décida à faire route vers cet endroit, où l'on ne trouva que deux naturels, l'un endormi, l'autre soignant le feu, et faisant le quart. Aussitôt qu'il aperçut les hommes qui s'approchaient, il réveilla son camarade, et, effrayés tous deux, ils se disposaient à fuir, lorsqu'on leur fit des signes d'intelligence qui les rassurèrent. La lune répandait une grande clarté sur ces sables, et à l'aide de sa lumière on chercha à découvrir d'autres naturels. On leur donna un peu d'eau, ce qui les calma tout-à-fait; ils gesticulaient et parlaient beaucoup sans qu'on pût comprendre ce qu'ils voulaient exprimer. Cependant on crut entendre qu'ils montraient la position de la baie où devaient être les pirogues, et ils paraissaient disposés à faire route. Le temps était assez beau, la brume dissipée; on résolut de les prendre pour guides, espérant avec leur secours ne

point faire de chemin inutile, et arriver à Port-Alexandre dans la journée du lendemain. Depuis que la caravane était partie du camp, elle avait fait à peine quatorze lieues.

Vers midi les deux Hottentots manifestèrent par leurs signes qu'ils voyaient la baie, où l'on arriva en effet une heure après.

L'équipage des pirogues, arrivé la veille, vint au-devant de la caravane aussitôt qu'il l'aperçut. Le matin ils avaient pêché un peu de poisson, qui fit un excellent repas pour des hommes exténués de fatigue et de besoin après une marche aussi pénible que longue.

On décida qu'il serait avantageux pour la route du lendemain de passer le soir même de l'autre côté de la baie : en deux voyages les embarcations transportèrent tout le monde. Là on s'établit au pied de quelques coco-

tiers, première verdure qui se trouve dans le nord de ces côtes arides. On fit un grand feu que tout l'équipage entoura : chacun raconta les particuliarités les plus saillantes du voyage, soit par mer, soit par terre, et l'on éprouva quelques instants de soulagement. Vers le soir on aperçut descendre d'une montage voisine du bivouac marin une troupe assez considérable de naturels. Ils approchèrent, et bientôt on reconnut qu'ils étaient plus de quatre-vingts, armés de flèches, de sagaies et de lances.

On résolut de ne leur faire aucun signe, parce qu'ils pourraient être hostilement interprétés. Ils s'avancèrent encore, puis se mirent sur deux rangs, le chef en tête; alors ils poussèrent quelques cris, puis se prirent à courir avec célérité vers les mornes d'où ils avaient paru. Cette fuite précipitée, sans avoir eu de rapports, était allarmante;

aucune des armes des naufragés n'était à opposer aux flèches empoisonnées des Hottentots; la nuit on veilla avec attention, mais on n'eut point d'autre sujet d'inquiétude.

De grand matin on résolut de partir afin de ne les point rencontrer; mais on les aperçut bientôt se dirigeant vers les deux pirogues ; ils étaient en moins grand nombre que la veille.

Les hommes destinés à aller dans les embarcations y entrèrent, après leur avoir donné quelques galettes de biscuit pour s'en débarrasser, et les autres se mirent en route sans paraître s'occuper d'eux.

Ils firent quelques pas, puis s'enfuirent en faisant des signes d'adieu.

Avec la route recommencèrent les fatigues que l'épuisement des forces et l'irritation des blessures ramenaient chaque matin plus terribles.

Cette journée cependant ne fut pas aussi désolante que celles qui l'avaient précédée. Le rivage devint plus plein, le terrain plus uni se couvrait par endroits d'une végétation dont la présence faisait oublier à ces malheureux l'ophtalmique nudité du désert.

La petite baie où s'arrêtèrent ce soir-là les pirogues et les voyageurs était une délicieuse crique dont la fraîcheur rappelait les vertes anses de la plage américaine : c'étaient des massifs d'arbustes inconnus, des pelouses de verdure marbrées de filets d'eau rejoignant le rivage.

On marcha à la source de ces petits canaux où l'on trouva un large étang d'eau douce tout bordé de joncs épais, de nénuphar et d'autres plantes marines. La joie que cette trouvaille fit naître dans les cœurs, fut cependant tempérée par la découverte d'énor-

mes trous percés dans la terre; les larges empreintes de griffes qui les avoisinaient ne laissèrent point de doutes sur la nature des habitants de ces antres auxquels cette mare fournissait de l'eau. Mais le lendemain il fallut reprendre des routes presque impraticables, dont les pieds nus des pauvres marins teignaient de sang les sables pierreux ou les bancs de rochers. Ce fut à travers des fatigues inouies, tantôt gravissant des mornes de roc ou glissant sur leurs pentes abruptes, tantôt se traînant sur des lits de roches aiguës, ayant à se défendre des naturels ou des bêtes féroces, qu'après de longs jours de désespoir et d'épuisement, ils se décidèrent à tenter une dernière chance de salut en s'embarquant tous dans les pirogues.

Il ventait heureusement une petite brise de sud-ouest qui enflait les voiles.—Ce n'é-

tait qu'avec la plus grande précaution qu'on agissait dans les canots, qui, trop chargés, risquaient de chavirer au moindre mouvement trop brusque.

Après avoir navigué environ deux heures, la journée s'écoulait douce et paisible ; la brise favorable faisait fuir rapidement les rochers du rivage ; on avait cru comprendre que les naturels avaient désigné un point peu distant auquel on espérait parvenir bientôt, et l'espoir d'un prochain changement de situation était dans tous les cœurs.

Vers le soir on aperçut une pointe sur laquelle se dressait un palmier gigantesque ; c'était le palmier de la *saline*, situé à dix lieues environ de *Benguela*, la première colonie portugaise sur ces côtes.

Cette vue transporta de joie les naufragés ; on s'empressa de border tous les avirons afin d'aider au vent à franchir la distance qu'on

dévorait des yeux ; on était tout impatience et tout contentement ; c'était des frissons nerveux de plaisir qui font mal. Vers cinq heures du soir on arriva à la saline, où l'on trouva une quantité de nègres de *Benguela* dont l'occupation pendant une partie de l'année est la pêche du poisson sur ce point.

Plusieurs s'avancèrent sur le rivage avec un pavillon portugais. — Ils accablèrent les naufragés de questions. — Heureusement qu'un des hommes, qui parlait leur langue, fut à même de leur donner toutes les explications possibles sur les événements qui les amenaient dans ces parages.

Ils parurent fort touchés du récit de tant d'infortunes, et s'intéresser vivement au sort des naufragés. — Ils les conduisirent dans leurs cabanes, dont la construction annonçait déjà le contact de la civilisation. — Ils préparèrent une grande quantité de

poisson, dont ils chargèrent des tables où se pressèrent entremêlés Français et esclaves portugais.

Après le repas ils étendirent des nattes sur lesquelles ils voulurent faire coucher leurs hôtes ; mais le désir de parvenir plus tôt à *Benguela* et de profiter de la continuation de la brise, fit qu'on se décida à partir, malgré les instances des nègres portugais.

Plein d'espoir et de confiance, on s'embarqua bientôt pour faire route. — La brise fraîche et favorable faisait glisser les pirogues, l'impatience dévorait l'espace des lieux et du temps. Au moyen de quelques morceaux de peau de bœuf que les Portugais avaient donnés, chacun se fit une espèce de paire de semelles pour préserver les plaies envenimées du contact des pierres ou des inégalités du terrain que l'on pouvait encore avoir à parcourir. — Puis vint le

jour à travers le crépuscule ; on cherchait à voir, à pénétrer dans la distance. — A huit heures environ on aperçut la pointe appelée *Sombrero*, à cause de sa forme pareille à celle d'un chapeau.

Le *Sombrero* était à deux lieues sud de Saint-Philippe de Benguela. — Peu après les embarcations arrivèrent à Benguela, et les deux équipages descendirent à terre.

Des flots de curieux entourèrent les nouveaux-venus à leur débarquement. — En peu de mots le matelot interprète instruisit les Portugais de la position où étaient les naufragés ; on les conduisit avec des acclamations jusqu'à la maison du gouverneur.

L'accueil que ce Portugais fit aux malheureux naufragés fut convenable. Il promit de s'occuper immédiatement du moyen à employer pour diriger vers leur pays ces vingt-

quatre hommes, en les distribuant sur les différents navires de la petite rade.

Quelques jours après, Français et Américains vogaient vers leur patrie respective, entourés des égards et des soins qu'appelle l'humanité sur les grands malheurs.

CAPTURE D'UNE BALEINE

DANS LES MERS DU SUD.

Capture d'une Baleine dans les Mers du Sud.

Depuis plusieurs jours le navire baleinier *l'Albatros* était mouillé dans une des plus larges baies de la côte du Chili ; la brume, presque continuellement étendue sur la mer, avait empêché les pirogues d'amener de l'eau.

Cette inactivité déplaisait fort aux marins qui comptaient encore sur la prise de deux baleines pour voir toutes leurs futailles remplies d'huile, et pouvoir, en chantant, reti-

rer du fond l'ancre qui tenait à la côte étrangère.

Dès ce moment-là il n'y avait plus rien à faire à bord de *l'Albatros*. Tous les morceaux de graisse provenant de la dernière capture avaient été fondus la nuit précédente, et à l'aide de longs conduits de cuir, cette huile avait été dirigée dans les barriques qui restaient vides dans l'entrepont.

C'est quelque chose de bien animé, de bien pittoresque que cette existence du marin baleinier. Je voudrais bien pouvoir vous initier à toutes ses émotions, à ses épisodes de guerre, de course, de fuite et de triomphe, qui se terminent par un éclatant incendie.

Avoir été à la pêche de la baleine, c'est presque avoir été à la guerre. Comme là, il y a des dangers, des périls à surmonter; il y a de l'ardeur ambitieuse qui fait bondir

à la place que le devoir assigne ; il y a l'envie qu'on porte à celui que son poste appelle à combattre l'ennemi corps à corps ; il y a plaisir à se rougir de son sang, et fierté à ceux qui remorquent la proie. Ceux que le sort ou le hazard n'a point désigné pour faire partie de l'action, jalousent la part de gloire de leurs camarades ; et puis, comme à la guerre encore, il y a des espérances pour le lendemain, des grades à acquérir, et le retour au foyer avec un riche butin.

Mais dans cette vie active du baleinier tout cependant n'est pas agitation et rudes travaux ; il est des occupations dont le genre est plus facile, et qui se pratiquent comme un repos. La nuit, par exemple, quand les hommes de quart sont seuls autour du vaste fourneau qui récèle les chaudières où l'huile est en ébulition, cette grande clarté qui s'échappe et jaillit par les cheminées et les por-

tes de la maçonnerie, en éclairant bizarrement dans la nuit sombre une partie des voiles, des mâts et les visages des marins, est quelque chose de gai et d'animé. C'est le moment des histoires et des contes de bord. Assis en face du feu, sur le premier objet qu'ils ont à leur portée ou sur le guindeau, ceux qui restent sans rien faire écoutent avidement une aventure de mer contée par un vieil harponneur, un *croque-baleine;* d'autres font cuire dans l'huile bouillante des chaudières quelques pommes-de-terre ou bien quelques morceaux de biscuit de mer, qu'ils trempent d'abord dans l'eau pour les amollir, et qui, se trouvant saisis par l'huile, deviennent cassants et friables. C'est plaisir alors! toutes ces figures, tournées vers la flamme pétillante, semblent avoir les yeux rouges et le teint enflammé par la joie. On rit, on chante; le travail ne coûte point

d'efforts, il se fait sans qu'on s'en aperçoive. Ici ce sont des projets pour le retour à terre; à côté, des réminiscences, d'anciennes joies dans lesquelles on se retrempe, en cherchant bruyamment à faire partager le superflu d'émotions qu'elles réveillent ; ou bien ce sont des quolibets à bout portant, des épigrammes techniques, intraduisibles dans le langage du monde ; des comparaisons sur un matelot, contre lequel s'exerce le bel esprit du quart.... Quelquefois aussi l'huile brûle, les chaudières débordent ou le feu se ralentit ; mais l'œil du chef est là, et au premier ordre, les hommes qui peu à peu s'étaient groupés retournent à leur travaux, et, privés pour un instant du plaisir de leur conversation interrompue, ils aiment à demander à haute voix les objets qui leur sont nécessaires, avec gratification d'un surnom pour celui à qui ils s'adressent.

Mais nous avons laissé *l'Albatros* mouillé dans une baie de la côte du Chili, enveloppé de brume, attendant l'occasion de prendre deux baleines qui lui manquent pour condamner les panneaux de sa cale et mettre le cap en route pour revenir. C'est un bien délicieux moment, si vous saviez, après un an ou deux d'absence !... Car on a toujours au cœur quelque affection, ne fut-ce que le sol....

Dans la matinée du jour où la mémoire me porte appuyé sur la lisse de *l'Albatros*, la brume qui depuis si long-temps nous dérobait la vue de la terre près de laquelle nous étions mouillés, se laissa transpercer par quelques rayons égarés du soleil. De lourde et moite qu'elle était d'abord, elle devint bleuâtre et brillante ; peu à peu flottant dans nos cordages comme de légères écharpes de gaze que la brise faisait ondu-

ler, elle devint plus transparente, et bientôt le soleil, se montrant davantage, vint jeter ses rayons sur toutes les petites perles qui diamantaient notre pont et notre mâture ; puis la terre borda l'horizon et le ciel fut bleu....

Depuis le moment où la brume avait commencé à se dissiper, deux jeunes novices étaient montés dans la mâture afin de fouiller la baie dans tous ses recoins, et de s'assurer que pas une baleine n'y était entrée ou restén impunément à la faveur des brouillards.

Chaque harponneur s'approcha de sa pirogue afin d'être certain qne tout était prêt en cas de signal, tant on était impatient d'en finir avec les mers du Sud.

« — Baleine ! baleine au vent à nous ! cria du haut du mât d'artimon une voix perçante que la joie rendait toute haletante.

— Où? où? est-elle loin? est-ce une bonne baleine? »

Ces cris se multipliaient; la vigie du mât de misaine, qui venait aussi d'apercevoir l'animal, joignit sa voix à toutes celles qui flottaient déjà dans l'air.

« — Je crois qu'il y en a deux.

— La voilà qui court dans le fond de la baie.

— Va-t-elle de l'avant! demanda un officier?

— Non, lieutenant! la voilà comme une planche sur l'eau. Je n'en vois plus qu'une.

— Allons, leste, enfants! amenez deux pirogues, ajouta le capitaine en enfonçant son chapeau ciré sur ses oreilles, et se disposant à monter quelques enflêchures pour voir par lui-même.

— Si j'avions l'bonneur d'amariner ces deux là, not'affaire serait dans l'sac, matelot!

— Embarque! embarque! criait un officier.

Et bientôt les deux pirogues de tribord descendirent sur leurs palans; la quille effleure la surface à peine agitée de la mer; les cinq canotiers s'affalent par tous les objets saillants qui sont à l'extérieur du navire, et l'officier donne son commandement:

— Largue tout!

La pirogue pousse au large.

Équipée de cinq vigoureux rameurs, elle s'écarta bientôt de l'endroit où était mouillé le navire. Légère comme la longue feuille de palmier, dont elle avait la couleur, la frêle embarcation avec sa petite voile, que balançait la brise naissante, se dirigea vers une pointe de la baie, du côté de laquelle un des hommes restés en vigie tendait son bonnet, qu'il agitait en guise de signal. L'autre pirogue suivait.

— La voici ! s'écria le harponneur, qui depuis quelques instants avait quitté son aviron pour observer....

— Hourra, garçons !

Aussitôt la petite voile est roulée, chaque rameur s'étend sur son aviron et bout d'impatience. La pirogue passe comme une flèche.

— Courage, enfants ! elle sont bien deux ; c'est la mère et le petit !

Et en effet, quelques instants après, un bruit sourd, que connait si bien l'oreille exercée du marin, annonça aux canotiers qu'ils approchaient du but de leur désir. L'animal faisait alors un bruit épouvantable ; le déplacement qu'il occasionnait formait un remous qui permettait de suivre sans erreur sa direction, lors même qu'il s'enfonçait sous l'eau. Mais la seconde fois qu'il reparut à la surface, il lança à vingt pieds en l'air

deux longs jets en forme d'arcs, et montrant sa tête toute couverte d'insectes marins, il parut s'arrêter entièrement en lançant d'instant en instant par ses évens une eau rapide, dans laquelle le soleil brillait à éblouir la vue.

En un moment, la pirogue fut à vingt pieds de la baleine.

— Debout! s'écria l'officier au harponneur, lève les rames!...

L'impulsion donnée à la pirogue par les coups d'aviron ayant diminué la légère distance qui séparait nos impatients marins de leur monstrueux antagoniste, le harponneur fut bientôt à portée de piquer ; et, au commandement qui lui en fut fait, il saisit un de ses harpons, qu'il brandit un instant à bout de bras...., puis lancé avec force, le fer tout entier disparut dans le corps de la baleine....

Se sentant atteint et pénétré, l'animal resta un instant comme frappé d'inertie ; ce ne fut que quelques moments après que, cherchant sans doute à se délivrer de la douleur qu'il ressentait, il commença à se rouler sur l'eau, élevant tantôt son énorme tête, comme pour chercher la cause de sa douleur, tantôt battant la surface de la mer avec ses nageoires, ou bien balançant en l'air sa vaste queue, dont il frappait violemment la surface de l'eau ; il reprit sa course directe, irrégulière, coupée par des angles droits ; il cherchait à fuir la douleur de sa blessure et à rejoindre son petit qu'on ne voyait plus.

La pirogue, que la ligne fixée au manche de harpon tenait à la baleine, filait avec une étourdissante célérité : c'était à donner des vertiges à se tourner pour respirer ; le moindre mouvement brusque d'un des hommes

eût suffi pour faire chavirer la frêle et rapide barque.

Mais l'officier qui s'était porté sur l'avant à la place du harponneur, préparait une longue lance avec laquelle il devait achever la baleine, aussitôt qu'elle allait, en lui présentant le flanc, exposer à ses coups une des parties vitales.

Vingt fois la redoutable lance, un instant balancée en l'air, est prête à partir des mains du bouillant jeune homme.... et vingt fois la baleine esquive par hasard la coup mortel que peut-être elle allait recevoir.

— Halez la ligne, enfants ! Approchons davantage, que je lui délivre son billet d'enterrement.

En effet, la baleine ayant ralenti sa course, la pirogue, à l'aide de sa ligne et d'une partie de ses avirons, s'approcha de l'aileron, et, à une distance d'environ trois brasses

l'adroit marin lança son fer, qui entra de plus de trois pieds dans la partie sensible.

A ce second coup, sans doute plus douloureux que le premier, le cétacé plongea aussitôt en faisant sous les eaux une route inégale et brisée son remous ; et la ligne qui tenait à la pirogue, indiquait toujours la direction où l'œil impatient du baleinier désirait le voir paraître.

Ce fut à quelques brasses de leur embarcation que le sein de la mer s'ouvrit pour livrer passage au milieu du bouillonnement de l'eau, au large dos de la baleine ; bientôt elle lança en l'air, par ses deux évens, deux longs jets d'un sang épais....

—Houra ! s'écrièrent les rameurs ; houra! vous lui avez joliment trouvé la saignée, lieutenant !

L'autre pirogue faisait des efforts incroyables pour approcher.

On eut pu voir dans chacune des figures de ces braves marins la joie qu'ils éprouvaient d'être seuls spectateurs de l'agonie de leur proie.

— Nage un coup, enfant, nage un coup, que je l'achève avant que les autres s'approchent! s'écria le chef de la pirogue avec un accent de joie.

L'animal se débattait alors violemment : il frappa l'eau avec force de son énorme queue ; il rougissait au loin la mer, en s'enveloppant dans un tourbillon d'écume toute rose, et produisant un bruit que les échos de la baie se renvoyaient comme des coups de canon.

Cependant le jeune marin profita d'un moment où, fatiguée de sa vaine lutte contre la douleur, la baleine sembla se résigner à mourir ; avec quelques coups de lance il aggrava les blessures, et bientôt, faisant

encore d'inutiles efforts pour fuir, l'animal sillonna de nouveau la mer d'une longue raie de sang; puis, faisant jaillir par les souffles d'énormes morceaux de sang extravasé, il se tourna sur lui-même, et son ventre luisant, marqué de larges taches blanches, se montra à la surface de l'eau rougeâtre. Peu d'instants après la mort de la baleine, la seconde pirogue arriva.

— C'est une belle baleine, Monsieur, dit au lieutenant le nouveau venu.

— Je le crois bien, elle en vaut deux comme nos dernières. Mais où donc sera passé le petit?

— Il sera sorti de la baie.

— Remorquons-nous?

— Oui, traînons cela à bord, il n'y a guère que deux milles; le capitaine a dû voir ce qui se passait, il va nous envoyer du renfort.

— Oui, et du tafia ! dit un vieux matelot.

Une heure après, la grosse baleine était solidement amarée contre *l'Albatros*, et un *houra* vigoureux s'élança des poitrines de quarante marins montés sur les lisses et dans les haubans.

—Mousse ! s'écria le capitaine, la goutte à tout notre monde. Celle-là en vaut bien deux, nous n'en voulons plus !

Le lendemain, dans la nuit, vous auriez pu entendre, si vous aviez été à quelque distance de *l'Albatros*, les voix éraillées des matelots, qui chantaient en virant leur ancre ; celles en fausset des mousses et des novices, qui répondaient en larguant les voiles : tout cela se dessinant fantastique aux lueurs mourantes du foyer qui avait consumé *la dernière baleine*.

LES FILETS D'ABORDAGE.

(ÉPISODE HISTORIQUE.)

Les Filets d'Abordage.

(ÉPISODE HISTORIQUE [1].)

Par une sombre soirée de novembre 18... une belle canonnière du port de Cherbourg côtoyait silencieusement la pointe de Barfleur, pour se rendre au mouillage du fort l'Empereur, et se tenir, la nuit, sous sa

[1] L'auteur ne croit pas manquer aux lois de convenance en désignant son père comme l'acteur principal de cet épisode.

triple rangée de canons qui, dans ce temps-là, n'attendaient que le boute-feu pour mitrailler tout ce qui se trouvait sous leur portée.

La brise était si faible que la canonnière, avec toutes ses voiles étendues au frais, avait à peine un sillage de deux nœuds. J'ai dit que la nuit était noire. Un ciel lourd et brumeux ne laissait vaciller, à travers son voile de nuages, la clarté d'aucune étoile ; le petit feu de la tour était le point qu'on distinguait dans cette atmosphère d'ombre, atmosphère sans horison. C'était noir partout, hors la voilure régulièrement établie du brick, qui se dessinait faiblement comme un grand fantôme grisâtre dans les vapeurs de la nuit.

Bien que le courant, favorable dans ce moment, augmentât la route du navire, un jeune homme, monté sur l'affut d'un canon

de douze qu'il frappait violemment du pied, paraissait dans la plus grande impatience. La clarté blafarde de la lampe d'habitacle étendait parfois sur son visage quelques rayons incertains, et il était aisé de deviner aux contractions des muscles et aux larges plis qui ridaient son front, que c'était supplice pour lui que ce retard qu'apportait la faiblesse du vent à la course de son navire.

Ce jeune marin était le capitaine de la canonnière.

Fresco san Antonio ! se prit-il à dire, suivant une de ces habitudes traditionnelles des marins, qui font quelquefois siffler le vent pour le faire venir.

Et après une pause :

— Loffez d'un quart, timonnier, ajouta jeune homme appuyé sur le bastingage, en regardant la voilure qui battait contre les mâts, et qu'un reflet de lumière qui s'échap-

pait par les caillebotis, (espaces à jour ménagés dans la charpente des panneaux pour jeter de l'air et du jour dans l'entrepont), éclairait parfois de lueurs incertaines.

Puis, impatienté du bruit monotone des garcettes battant contre la toile, ou du frottement des mâts dans leurs chouquets au roulis du navire, l'officier abandonna sa place pour s'emparer d'une longue-vue placée près du timonnier. Après avoir promené ses regards dans chaque partie de la nuit, il descendit dans sa chambre avec tous les signes extérieurs de la contrariété.

C'était un petit séjour charmant que la chambre d'arrière de la canonnière. Aucun des bâtiments qui stationnaient alors sur nos côtes n'eût pu offrir une cabine où le goût eût donné au luxe un aspect plus gracieux et pourtant plus sévère. Sur un lambris propre et recouvert d'un vernis luisant

se détachait, entre deux tableaux, ébauches de têtes de femmes gracieuses et mélancoliques, un faisceau d'armes riches et luisantes. Dans le fond, à l'arrière, était une petite grille en cuivre, enlevée sans doute à quelque yack anglais, d'où se répandait une bonne chaleur de charbon de terre, et dont le feu brillant rougissait les ornements dorés. Puis, d'un côté, un hamac en réseau, d'où tombait pendant un petit tapis de soie bleue à rosaces. Sur ce canapé qui occupait le côté opposé, se trouvait un frac d'uniforme, dont la brillante broderie d'or se découpait sur le fond écarlate du drap. Au milieu de cette petite chambre était un guéridon que recouvrait un tapis d'un vert sombre, orné aux quatre coins d'aigles brodées; le dessus était couvert par une grande carte et quelques instruments de marine.

« Nous n'arriverons jamais! se dit le jeune

enseigne en se mettant sur le hamac qu'il balançait au roulis en traînant sur le parquet sa jambe pendante. En vérité, c'est impatientant ! Si le vent reste sud-est, l'amiral appareillera demain matin, et je n'atteindrai jamais la rade à temps ! »

Se parlant ainsi, le marin laissa pencher en dehors du hamac sa jolie tête caractérisée, qu'ornait une épaisse chevelure brune. Puis, dirigeant ses regards sur l'un des deux portraits de femme, il parut se complaire dans cette contemplation. Mais bientôt ses yeux se fermèrent comme pour se plonger dans les souvenirs que ce tableau lui rappelait...

Dans ce moment, un jeune aspirant descendit précipitamment le rapide escalier de la petite chambre :

—Commandant, dit-il avec une voix perçante, on vient d'apercevoir dans le nord-

ouest des éclairs qui pourraient bien être des amorces; le contre-maître dit avoir entendu deux détonnations.

Le léger sourire qui, un instant auparavant, se dessinait sur la bouche de l'officier, s'effaça bientôt; en deux bonds il fut sur le pont.

—Attention, la vigie! s'écria-t-il. Timonnier, cachez la lumière de l'habitacle!

Et bientôt, à l'aide d'une excellente longue-vue de nuit, il interrogea l'horizon dans la direction que lui désigna l'aspirant.

—Serait-ce une frégate anglaise? Y voyez-vous, monsieur? dit-il au chef de timonnerie, qui, monté sur les bastingages, prêtait une oreille attentive.

— Je ne vois rien, commandant; cependant, je parierais ma ration de fromage contre un quart de vin avoir aussi entendu un coup de canon il y a un instant.

— A quelle distance, monsieur ?

— Trois bons milles, commandant.

— Il fait presque calme, bientôt le courant va cesser de nous être favorable ; disposez tout pour mouiller, ajouta l'enseigne à l'aspirant.

Un instant après, toutes les voiles du brick étaient carguées et étouffées sur leurs vergues, et l'on entendit le frottement du câble qui courait dans l'écubier.

Il s'écoula plusieurs heures avant que la première inquiétude, occasionnée par la présence d'un gros navire de guerre, fut dissipée. Bientôt après le contre-maître envoya un long coup de sifflet, dont le son perçant fut en partie étouffé par sa main, qu'il mit au bout pour faire moins de bruit, et il donna l'ordre aux marins qui n'étaient point de quart de rejoindre leur hamac, et de se tenir prêts au moindre signal.

Avant de descendre chez lui, il vint l'idée au commandant de faire gréer les filets d'abordage. En moins d'une heure, la canonnière se trouva entourée de réseaux, qui s'élevaient jusqu'à la moitié de ses haubans.

Ces filets sont un appareil de défense dont les petits navires, en temps de guerre, s'entourent au mouillage pour se mettre à l'abri d'une surprise. Ils consistent en un rets dont les mailles, de deux à trois pouces de diamètre, sont formées de cordages de la grosseur du petit doigt. Ces réseaux, attachés au pourtour du bastingage, s'élèvent à une hauteur de huit ou dix pieds, au moyen de drisses et de montants fixés au plat-bord. Le navire, ainsi protégé, se trouve enveloppé d'un treillis que l'on ne peut que lentement et difficilement franchir.

Le jeune officier eut soin, en faisant établir ces filets, qu'on laissât assez de mol-

lesse dans leur tension, pour qu'en cas d'attaque leurs fils pussent fuir sous le tranchant des faux dont se munissaient toujours les péniches anglaises dans ces sortes d'expéditions.

Cette mesure de précaution une fois prise, il recommanda bien qu'on l'avertit au moindre sujet d'inquiétude, et descendit de nouveau dans sa chambre, où il se mit à consulter sa carte pour connaître l'heure au juste du renouvellement de la marée.

Depuis long-temps l'aspirant, debout dans les haubans, restait fixé dans la même position. Un long *Chut* fut la réponse à une question que lui adressa le timonnier de service, et bientôt on crut distinguer un bruit sourd et régulier, comme celui d'un grand nombre de rames frappant l'eau avec ensemble. L'enseigne de vaisseau, promptement averti, vint se joindre à son second; et,

prêtant la plus muette attention dans le calme de la nuit, ils ne tardèrent pas à reconnaître que leurs prévisions étaient fondées par l'approche de plusieurs embarcations ramant avec précaution.

Aussitôt l'ordre du branle-bas général est donné dans l'entrepont, et au milieu du plus profond silence, quarante marins bien armés se joignent à leurs camarades. Le jeune commandant, dont le regard brille dans la nuit, parcourt en tout sens le pont du brick où les apprêts se font avec le plus grand ordre. En moins de dix minutes, trente hommes, armés jusqu'aux dents, sont rangés de chaque bord des bastingages ; d'autres veillent l'approche des embarcations, qui paraissent s'être arrêtées un moment. Tout est prêt : on attend l'ennemi, qui ne pense guère à la réception que lui préparent soixante vigoureux marins qu'il croyait égorger endormis.

Quelques instants d'un silence plein de pressentiments de mort et de gloire laissent à chaque homme le temps de se reconnaître et de veiller plus attentivement l'approche de l'ennemi. Bientôt les avirons frappent de nouveau la surface unie de la mer, et l'on voit se dessiner vaguement dans l'ombre de longues péniches toutes pavées de têtes d'hommes pressées les unes sur les autres. On en compte trois, quatre... et dans cet instant le disque de la lune, qui se montre incertain à l'horizon, en fait apercevoir une cinquième peu éloignée ; encore quelques coups d'aviron, et elles sont toutes le long du bord.

Le plus grand silence continue à régner. Deux péniches accostent les premières, et de chacune d'elles se détachent trente Anglais, qui, le sabre à la main, cherchent à monter, et sont arrêtés sur les lisses par les

filets d'abordage. C'est alors qu'un vigoureux coup de sifflet va retentir jusqu'aux nerfs de ceux qui croyaient conquérir une victoire facile ; cent coups de pistolet renversent à l'eau les assiégeants ; quelques-uns, à moitié passés dans les intervalles des filets, sont massacrés dans cette position. La lune, qui monte, éclaire cette scène de carnage. Le jeune commandant vole partout avec l'ardeur de son métier et de son âge. Une des pirogues, qui n'avait point abordé, s'éloigne de toute la vitesse de ses avirons ; une autre, qui cherche également à fuir, après s'être détachée de la canonnière, est vue par l'aspirant, qui pointe dessus un des pierriers continuellement chargés à mitraille, et avec la plus grande adresse y fait un ravage affreux. Le navire est entouré d'hommes à moitié noyés ou affaiblis par leurs blessures, qui implorent du secours. Le pont, les filets

sont chargés de membres palpitants ; et bientôt, après un quart-d'heure de combat, le jeune commandant de la canonnière est obligé d'envoyer un équipage français, dans une des pirogues abandonnées, pour ramasser celui de l'embarcation que le paquet de mitraille faisait couler, malgré les efforts que déployaient les Anglais pour fuir.

On aperçut, dans la partie de l'horizon éclairée par la lune, une large voilure appartenant à un navire de premier rang.

Une petite brise, qui s'éleva du nord, permit à la canonnière d'appareiller. Le lendemain, on vit entrer, par la passe du nord-ouest de la digue de Cherbourg, une canonnière traînant à sa remorque trois péniches anglaises, qui mirent bientôt à terre quatre-vingts prisonniers.

Le changement de vent avait empêché l'amiral de partir.

MORT DE L'AMIRAL VILLENEUVE.

Mort de l'amiral Villeneuve.

A Rennes, le 17 avril 1806, descendit un étranger à l'hôtel de la Patrie, rue aux Foulons, où il prit une petite chambre au premier sur une cour. Cet étranger venait d'Angleterre, d'où il avait été amené prisonnier sur le *Mars*, à la suite du combat de Trafalgar ; — il était débarqué à Morlaix.

Un vêtement simple, qui décelait pourtant un grade supérieur dans la marine, une

grande dignité dans le maintien, la présence d'un domestique nègre suivant partout son maître à quelque distance, et avec l'expression bien marquée de la tristesse et de l'attachement, avaient plusieurs fois frappé l'attention des habitants.

Car il y avait à lire toute une noble douleur sur les traits de l'un de ces deux hommes, Pierre-Jean-Charles-Baptiste-Sylvestre Villeneuve, vice-amiral. Aussi, sur *la place aux Arbres,* les jeunes gens de Rennes se détournaient-ils involontairement devant ces deux étrangers, dont la promenade n'était qu'un long silence.

Cinq jours s'étaient écoulés : cinq jours d'attente ! et aucune lettre datée de Paris n'était venue, adressée au marin de Trafalgar ! Ayant lu dans les colonnes du *Moniteur* qu'il avait encouru le ressentiment de Bonaparte, et les bruits populaires ayant

parlé de conseil de guerre, l'officier supérieur avait écrit au duc Decrès, ministre de la marine, pour connaître définitivement les dispositions du chef de l'État à son égard, et informer ce même ministre qu'avant de poursuivre sa route, il attendrait une réponse à Rennes.

Le 21 avril, dans la soirée, François, le domestique noir, rapporta de la salle de l'hôtel une lettre épaisse, scellée de cire rouge; il la remit à son maître, couché alors, et approcha du chevet une petite table sur laquelle brûlaient deux bougies.

Le vice-amiral rompit le cachet; puis, pâlissant comme d'indignation, posa, après l'avoir lue, sur la table la lettre dont il avait bruyamment froissé la partie qu'il tenait dans sa main; pressant alors convulsivement son front dans sa main droite, il se dressa sur l'oreiller qu'il refoula sous ses épaules, relut

encore une fois, mais plus calme, cette même lettre, et termina, toujours en silence, la lecture d'un air noble et résigné.

— Du papier ! François, demanda-t-il avec bonté.

Et François, attendri sans savoir pourquoi, apporta sur la table un petit pupitre garni de tous les objets nécessaires pour écrire.

« *Au moment où tu recevras cette lettre*, » mandait le vice-amiral à sa femme, *ton* » *mari ne vivra plus*...»

— Aide-moi maintenant, François, à faire plusieurs paquets de l'argent qui se trouve au fond de mes malles.... Ouvre-les d'abord !....

Le domestique obéit sans mot dire.

Ces paquets achevés portèrent en étiquette le chiffre de la somme qu'ils contenaient et le nom de la personne qui les devait recevoir.

« Que remues-tu là encore au fond de ce coffre, dis, François ?

— Ce sont des instruments de marine, monsieur !

— Apporte-les-moi sur mon lit... »

C'était une longue vue encerclée d'or et un porte-voix d'honneur d'un grand prix.... Il écrivit sur l'un de ces deux objets, je ne sais plus sur lequel : *Pour toi ! brave Infernet ;* sur l'autre : *A l'intrépide Lucas !* et, pendant que sa main écrivait ces deux noms glorieux, il prononça deux fois d'une voix sourde, mais énergique : « O Dumanoir !.... Dumanoir !.... »

« Couche-toi maintenant, mon ami, dit-il à François ; il est tard.... Apporte-moi encore un livre que je dois avoir laissé sur la cheminée.

— Celui, monsieur, où il y a des poitrines sanglantes ?...



— Tu l'as donc ouvert?...

— Oui, monsieur....»

François remit le volume, mais ne dormit pas de toute la nuit : il avait de funestes pressentiments....

Le vice-amiral lut attentivement jusqu'à trois heures du matin environ. L'ouvrage qu'il tenait est anglais, intitulé *the Heart* (le Cœur). Il contient la théorie du genre de mort qu'avait choisi le marin disgracié de l'empire, qui sans doute ne le ferma que lorsqu'il se crut familier avec ses leçons.

Villeneuve parut le lendemain bien calme, calme comme il l'était au moment d'un combat. Une sérénité, légèrement altérée par quelque grand sentiment intérieur, se peignait sur son front. Le pauvre nègre aussi, qui lisait dans les yeux de son maître, fut tout joyeux de le retrouver dans cet état, jusqu'au moment où le vice-amiral lui dit :

« Ce sac que voici, c'est le tien; je te le donne, François! Garde surtout avec soin un papier qu'il renferme. » Et le grand homme fit un geste comme pour serrer la main de son fidèle domestique; mais il se le défendit, car peut-être il allait trahir son dessein.... « Tu peux, dit-il, t'aller promener quelque temps; tu reviendras dans deux heures..... pas auparavant, entends-tu?.... Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul!.... »

François, la tête baissée, partit lentement, comme à regret.

Lorsque Villeneuve se fut assuré que François n'était pas resté au bas de l'escalier, il ferma avec soin en dedans la serrure de sa chambre, et, le *the Heart* ouvert sur la table, où de la main gauche il s'affermissait, sa main droite enfonça cinq fois de suite, de toute la longueur, dans sa poitrine, la lame dont habituellement il se servait

pour ses repas ; un sixième coup bien juste atteignit profondément le cœur. Cette fois Villeneuve ne retira pas la lame ; il sentait une blessure mortelle. Tombé sur dos, on l'a retrouvé dans cette position tout couvert de sang.

François revint le soir ; la porte de son maître était fermée, et d'ailleurs le domestique n'avait plus d'ordre à recevoir. Le lendemain, dès le matin, celui-ci, inquiet, frappe et appelle doucement :... aucune voix ne répond ;... personne pourtant n'était sorti de l'hôtel, et l'on avait même, la veille, entendu quelque chose tomber ou se remuer avec assez de bruit sur le plancher de la chambre fermée... Enfin, les cris douloureux de François désespéré engagent le maître de l'hôtel Ledéax à réclamer l'autorité pour faire procéder à l'ouverture de la chambre.

Le nègre poussa des cris lugubres.

Sur la table, à côté des paquets d'argent faits la veille, se trouvait la lettre adressée à madame Villeneuve ; le cadavre avait les yeux ouverts, un léger sourire contractait ses lèvres ; il était un peu plus pâle qu'avant la mort ; et si les blessures étaient plus larges que la lame du couteau retiré du cœur, c'est qu'apparemment, pour arracher vigoureusement le fer de chaque entaille, il avait un instant agité le manche sur l'ouverture de chaque plaie.

Le procès-verbal de cette mort tragique est daté du 25 avril 1806 : Villeneuve avait quarante-trois ans.

Ainsi périt, objet des vifs regrets de la marine française et de la vénération des étrangers, un homme grand de courage, un homme héroïque ; il périt sous la crainte de la colère de l'empereur.

Nous nous sommes fait un devoir d'entrer dans quelques détails sur cette triste histoire, histoire dont on fait encore, dans les ports de France, des contes pitoyables ou ridicules. On vous dira, par exemple, que l'amiral Villeneuve, traître à Trafalgar, comme Dumanoir, s'est brûlé la cervelle, redoutant les conseils de guerre qui l'auraient condamné à mort; d'autres, qu'il fut assassiné par ordre supérieur; d'autres, qu'il s'était enfoncé une épingle empoisonnée dans le cœur: mensonges démentis par une foule de pièces portant un caractère authentique, et surtout par la lettre et le procès-verbal dont nous avons parlé; mensonges enfin qui, comme tant d'autres, n'auraient pas pris consistance dans quelques esprits, si la presse n'eût pas été baillonnée à cette époque.

La capitale de la Bretagne, pays fier

aussi de ses illustres marins, s'acquitta dignement des funérailles du grand homme. Un somptueux catafalque, décoré de ses insignes et couvert d'inscriptions, attendait, sous les voûtes de l'église Saint-Germain, le cercueil du brave amiral, escorté par la troupe en armes, par les corps constitués, marchant aux sons d'une musique funèbre, et suivi d'une immense foule de peuple; on remarqua même un clergé nombreux à cette triste cérémonie, car alors (et cela devait être remarqué en Bretagne) les prêtres ne s'attribuaient pas de pouvoir deviner quels derniers sentiments ont pu précéder une mort.

La terre du cimetière commun pèse encore sans distinction sur cette grande illustration maritime. Du reste, que personne ne se charge du soin de faire d'épitaphe; il semble se l'être faite sublime, celui qui di-

sait à Trafalgar : « Tout officier qui ne sera » pas dans le feu, à portée de pistolet de » l'ennemi, ne sera pas à son poste ; et un » signal pour l'y rappeler sera une tache » déshonorante pour lui. »

LE CHEVALIER DU COUËDIC.

—1779.—

Le Chevalier Du Couëdic.

—1779.—

C'était au mois d'octobre. La saison des tempêtes avait fait rentrer dans les ports de France, d'Espagne et d'Angleterre les flottes ennemies dont les prudentes évolutions avaient, durant tout l'été, sillonné, sans les ensanglanter, les vagues de l'Océan Atlantique.

Cependant, en laissant libres ces mers

qu'allaient bouleverser les vents d'hiver, les escadres [1] combinées et les vaisseaux anglais n'avaient point renoncé à se surveiller mutuellement. Une frégate et quelques bricks ou cutters, destinés à servir d'avisos, avaient été détachés, en mouches, par chacune des parties belligérantes. Ces bâtiments étaient donc les seules forces militaires qui voguassent alors dans le bassin de la Manche.

L'importance de cette croisière exigeait un aussi brave officier qu'un habile marin. Le chevalier *Du Couëdic,* que l'opinion publique désignait comme le capitaine le plus propre à cette mission sur les vaisseaux alliés, fut appelé à ce commandement par l'amiral français. *La Surveillante,* puissante frégate, qui, aux avantages qu'elle empruntait au nombre et au calibre des canons de

[1] L'escadre espagnole servait alors comme alliée dans les lignes françaises.

sa batterie, joignait toutes les qualités nautiques de solidité, de marche et de manœuvre qui font la supériorité d'un bâtiment, fut conservée sous ses ordres pour cette grave et périlleuse expédition.

Le 9 octobre, au lever du jour, par un temps froid mais serein, ce beau navire, sa brigantine, ses huniers, ses perroquets et deux focs dehors, sillonnait, de concert avec son aviso *l'Expédition*, sous une jolie brise d'E.-N.-E., les eaux de la Manche, que coloraient d'une légère teinte rose les reflets du levant, et que faisait palpiter le frais du vent, lorsque les gabiers de vigie signalèrent d'abord une, puis deux voiles, dans la partie nord de l'horison.

Du Couëdic eut à peine dirigé sa longue vue dans l'aire signalée, que son œil exercé reconnut tout de suite le croiseur anglais et

l'un de ses cutters ; il ordonna aussitôt de mettre le cap sur eux.

Il ne s'était point trompé : c'était en effet la grande et forte frégate *le Québec*, au commandement de laquelle l'amirauté d'Angleterre avait appelé un de ses capitaines de vaisseau les plus renommés, Georges Farmer, pour lui confier cette expédition importante. La manœuvre commandée par l'officier français s'exécutait également au bord de son ennemi. Farmer n'avait point plutôt eu connaissance de *la Surveillante* qu'il avait ordonné de laisser arriver sur elle.

Jamais combat ne s'était présenté avec une parité de chance aussi complète. Jamais aussi la réputation des chefs, consacrée des deux côtés par ce que les épreuves de la vie maritime ont de plus terrible, tempête et combat, sang et écume ; jamais l'intrépidité des deux équipages, marins d'élite, sur les

deux bâtiments ennemis, n'avaient présagé un engagement aussi rude et aussi sanglant.

Si trente-six bouches à feu de 26 et de 10 armaient les deux batteries couvertes et barbette du *Québec*, les sabords de *la Surveillante*, dont les mantelets étaient levés, laissaient compter un même nombre de pièces d'un calibre égal. Deux cent soixante-dix hommes, matelots de choix, occupaient des deux côtés leur poste de combat; et pour qu'en tout l'égalité fut complète, les deux avisos, *l'Expédition* et *le Rambler*, étaient de même grandeur et de même force.

Les deux adversaires, égaux par les connaissances et la bravoure de leurs commandants, égaux par le nombre et la valeur de leurs équipages, le sont donc encore par les armes de destruction qu'ils vont employer l'un contre l'autre. Bon quart, donc! Gloire à tous les deux, mais victoire à la France!

Pendant que *la Surveillante* et *le Québec* s'avançaient avec une rapidité à peu près égale, le branle-bas de combat se faisait dans leur entrepont; tout ce qui eût pu entraver la manœuvre des pièces dans les batteries était jeté à fond de cale, ou placé dans les bastingages. Georges Farmer rappelait à ses matelots leurs antécédents glorieux comme un gage de la victoire que leur promettait ce nouveau combat; Du Couëdic, après avoir parlé à ses hommes de gloire et de France, laissa la parole à un vieux prêtre, qui rappela à tous ces fils de la Bretagne, en vieux langage armoricain, que la mort reçue en combattant pour sa patrie valait mieux, pour trouver place au ciel, que de longs jours de pénitence.

Quand les deux bâtiments se trouvèrent à une distance où pouvait s'échanger les signaux, deux coups de canon qui retentirent

presqu'au même instant, l'un d'abord sur *la Surveillante*, l'autre ensuite sur *le Québec*, assuraient la couleur du drapeau français qui se frappait en tête de bois sur la première, et le yack d'Angleterre qui courait le long de la drisse ennemie.

Leurs couleurs ainsi produites et affirmées, les deux frégates ne semblèrent qu'en voguer avec plus d'ardeur l'une sur l'autre.

La Surveillante s'avançait intrépide et coquette, avec sa guibre, fière de la belle figure qui trônait gracieusement sur ses harpes aux sculptures dorées, et de son château de poupe dont la brosse et le ciseau avaient fait un chef-d'œuvre de peinture et de statuaire, et de sa ceinture acastillée avec une élégance qui ne le cédait qu'à la richesse; bâtiment où la magnificence que la grande époque avait déployée dans ses armemens s'unissait aux mignonnes enjolivures que le

goût avait conservées du règne de Louis XV —navire *Louis XIV* et *Pompadour*,—comme les gentilshommes dont les riches habits formaient, de rigueur, à cette époque, tous les états-majors, dans l'armée comme sur les flottes.

C'est un type qui n'a été qu'incomplètement étudié, que cette noblesse débauchée à qui la présence du danger rendait l'énergie de son âme française, que ces jeunes fous qui couraient en riant exposer leur chevelure crépée et leur visage pâle d'orgies à l'écume des lames et au souffle des tempêtes; noircir leurs dentelles de Flandre encore tâchées de vin et parfumées des odeurs du boudoir, au milieu de la fumée de la mousqueterie et du canon.

C'est curieux de les voir s'élancer à l'abordage en escarpins et en bas de soie; saisir le sabre pesant et la hache d'armes,

lorsque se brisait dans leurs mains l'épée de bal dont ils n'avaient point toujours songé à changer le fourreau et la lame.

Tels étaient *la Surveillante* et ses officiers, moins Du Couëdic pourtant, dont le caractère marin et breton ne s'était point complètement formé aux belles manières du jour; indulgent envers le courage, il pardonnait à ces jeunes étourdis de follement vivre, parce qu'ils savaient intrépidement combattre et glorieusement mourir.

Les deux frégates arrivées à portée de canon, *la Surveillante* ouvre le combat par le feu de toute une bordée.

Le Québec, insensible à cette agression, continue sa marche en silence.

Il y avait quelque chose de martial et de terrible dans l'aspect et dans la manœuvre du bâtiment anglais. Longue, rase, élancée, sa noire carène, sans ornement que ses piè-

ces et ses pierriers, avait quelque chose de moins élégant que la belle française, mais aussi un aspect beaucoup plus militaire : vous eussiez dit de sa marche silencieuse un pas de charge à la baïonnette.

Elle n'était plus qu'à une demi-portée de canon de son ennemie, lorsque toutes les pièces de l'un de ses bords éclatèrent à la fois et firent frémir *la Surveillante* sous une grêle de mitraille et de boulets.

Du Couëdic était trop jaloux de prouver à sir Farmer qu'ils étaient dignes de s'entendre, pour prendre un champ plus large dans cet engagement; désirant au contraire rendre galanterie pour politesse, il serre le vent, et rangeant *le Québec* à portée de pistolet, il lui lance toute une bordée, dont les projectiles brisent ses plats-bords et balaient son pont.

Ce fut à cette distance que les deux fré-

gates, se donnant le travers, se foudroyèrent durant une heure entière ; les voiles et les manœuvres flottent en lambeaux ; les murailles se criblent, les hommes disparaissent sous cet ouragan de boulets, de balles, de biscaïens et de sacs de mitraille, sans que le feu se ralentisse et que la victoire cesse de flotter incertaine.

Toutes les ruses, toutes les évolutions de tactique sont prévues et déjouées par les deux parties. Georges Farmer, se laissant dépasser par *la Surveillante*, veut la couper en poupe pour la sillonner de ses boulets en longueur; *la Surveillante*, virant elle-même, comme si elle eût voulu couper *le Québec* sur l'avant, lui présente toujours sa batterie; et les deux frégates, encore rapprochées par cette manœuvre, continuent un combat que chaque instant rend plus acharné et plus meurtrier.

Mais des houras de triomphe partent du bord du *Québec* comme une annonce de victoire ! *La Surveillante* les écoute avec étonnement, sans toutefois laisser mollir un instant son feu. Qu'y a-t-il ?

Un boulet ayant coupé la drisse du pavillon français, l'étendard est tombé du haut-mât, et l'Anglais a cru qu'on l'amenait.

Courte erreur ! Un des pilotes de la frégate française, s'emparant de ce pavillon, s'élance dans les haubans, et là, au milieu des grenades et des balles qui pleuvent et tourbillonnent autour de lui de tous les points du *Québec*, l'agite au-dessus de sa tête au cri de Vive la France ! et la mort l'épargne, comme elle devait plus tard épargner le jeune vainqueur de l'Italie sur le pont d'Arcole.

Le combat continue avec une ardeur qu'exalte des deux côtés la résistance, lorsqu'un

fracas horrible se fait entendre : c'est la mâture entière de *la Surveillante* qui vient de crouler à la fois sous une bordée; le beaupré reste seul.

Ce malheur peut décider contre les Français du sort de la journée. C'est égal : loin que leur courage en soit ébranlé, leur activité ne trouve dans cette catastrophe que le moyen de déployer une nouvelle énergie.

Pendant que la batterie continue son feu, des marins s'empressent d'affranchir la frégate du poids de cette mâture, tombée, il est vrai, du côté opposé à l'ennemi, mais qui, retenue par les cordages, force *la Surveillante* de fortement donner la bande au *Québec*.

Un nouveau fracas annonce que l'Anglais éprouve un semblable malheur.

Du Couëdic veut profiter de la confusion que jette à bord du *Québec* la chute de ces

cordages, de ces vergues et de ces mâts qui masquent ses pièces, pour le joindre. L'ordre d'aborder est donné.

Les bâtiments se joignent.

Une partie de l'équipage s'élance aussitôt, la hache ou la pique au poing, le pistolet à la ceinture, le poignard entre les dents, sur le gaillard d'avant, sur la guibre et sur le beaupré, d'où elle peut plus rapidement s'élancer et bondir sur le tillac ennemi, tandis que l'autre continue le service des canons.

Les deux frégates se touchent à peine, qu'une voie d'eau se déclare à bord de *la Surveillante* à l'instant où une épaisse fumée, mêlée par moments de flammes, annonce une incendie sur *le Québec*.

Du Couëdic est présent partout. Pendant que d'un côté on abat par ses ordres l'extrémité du beaupré que gagne l'incendie, des

pompes sont mises en activité, et malgré cette lutte avec l'eau et le feu, il trouve encore dans son sang-froid moyen de songer au salut de ses ennemis.

Un canot lui reste, il est mis à la mer; mais dans cette opération, défoncé contre une pièce, il laisse l'équipage français sans moyen de sauver ses ennemis, qui, ne pouvant maîtriser les flammes, implorent son secours.

Les Anglais, dont la seule embarcation sur laquelle reposait leur espoir de salut vient de sombrer sous la surcharge de ceux qui s'y sont précipités avec encombrement, se jettent à la mer avec quelques objets, — une cage à poule, une planche, — qui puissent les faire surnager.

Les deux avisos *l'Expédition* et *le Rembler*, qui s'étaient canonnés pendant le combat acharné de leurs frégates, apercevant les

tourbillons de fumée noirâtre qui s'élevaient du *Québec*, avaient cessé leur feu pour se porter au secours des deux navires, que menaçait de dévorer l'incendie. Mais leur distance, et la lenteur dont le délabrement de leurs manœuvres paralysaient leur marche, empêchaient de beaucoup compter sur l'efficacité de leur secours ; les progrès du feu ne permettaient point de douter que l'explosion du *Québec* n'enveloppât *la Surveillante* dans cette catastrophe, si ce navire ne parvenait auparavant à s'en éloigner.

Tous les efforts des débris de l'équipage français et des marins anglais qui purent gagner à la nage le bord de *la Surveillante* eurent donc pour but d'arracher ce navire à l'étreinte mortelle où *le Québec* semblait le tenir embrassé ; mais les efforts restèrent d'abord sans puissance.

Long-temps, dit M. Bachou, les avirons

de galères, faute de bras pour les manier, n'agirent à bord de *la Surveillante* que d'une manière insensible. Des Anglais sauvés à la nage du *Québec* vinrent pourtant aider à cette manœuvre, car ce bâtiment, naguère leur ennemi, était devenu leur seule planche de salut dans ce grand naufrage. Mais leurs bras épuisés n'étaient que d'un faible secours. C'est en vain que la sueur et le sang se mêlent à grands flots aux fronts de ceux qui se sont saisis de ces rudes avirons : le résultat qu'ils produisent est presque nul. Poussé par le vent, *le Québec* ne quitte pas *la Surveillante*; il marche aussi vite qu'elle dans la même direction; ses flammes, qui se déploient au souffle de l'air, lui tiennent lieu de voilure. Long-temps il demeure entravé sous le beaupré de *la Surveillante*. Celle-ci prend feu une seconde fois, et comme si ce n'était pas assez de tant de dangers, l'équipage

français se trouve exposé à de meurtrières mitraillades ; les canons chargés du *Québec* partent seuls, et balayent le pont de *la Surveillante* de l'avant à l'arrière. Hazard étrange ! deux matelots anglais sont tués par des armes qu'eux-mêmes avaient peut-être chargées. Un léger changement dans la direction du vent tendant en ce moment à dégager *le Québec* du beaupré de *la Surveillante*, Du Coëdic, qui s'en aperçut, ordonne de suspendre le jeu des avirons ; puis aussitôt que la frégate française est dépassée par la frégate ennemie, il met de nouveau les avirons en mouvement, les faisant agir cette fois en sens opposé. Il voulait faire avancer *la Surveillante*, non plus la faire reculer, car cette seconde manœuvre était plus propre à l'éloigner rapidement du *Québec*. Elle semblait avoir réussi, lorsque tout-à-coup *le Québec*, changeant lui aussi de direction,

suit le mouvement de la frégate française, qu'il range à bord opposé, et dont il se rapproche tellement, qu'à bord de *la Surveillante* le goudron fond à la chaleur de la flamme, que les planches se disjoignent, et que la frégate paraît sur le point de s'emflammer toute entière. On pare à cet accident à l'aide des pompes. *Le Québec* n'en demeure pas moins côte à côte de la frégate française, qu'il ne paraît plus devoir abandonner.

Ce nouvel accident jeta sur *la Surveillante* un découragement universel. Tous regardaient avec consternation cet incendie flottant, auquel un lien fatal semblait irrévocablement les enchaîner, lorsque Du Couëdic découvrit dans quelques cordages pris aux deux bâtiments la cause qui s'était opposée à leur séparation. Ces funins coupés, *la Surveillante* put s'éloigner, mais avec lenteur, de son ennemi.

Elle n'en était séparée que par un espace de quarante toises, lorsque la nuit descendit comme un linceul sur cette scène de destruction.

Le Québec offrait alors un spectacle qui glaçait et faisait frémir. Les flammes blanches, livides ou rougeâtres qui s'élançaient par tous les sabords et les panneaux semblaient, en dévorant cette pauvre frégate, la caresser et la battre de toutes leurs ailes de feu. Anglais et Français la contemplaient en silence, lorsqu'une explosion soudaine emporta dans une nappe de feu les débris de son tillac dans les airs.

Quand les regards éblouis par cette masse de lumière, purent se porter dans la direction où se trouvait *le Québec*, ils n'aperçurent plus que quelques débris enflammés qui tombaient du ciel, ou qui s'éteignaient en coulant daus les flots.

La Surveillante, que la secousse de la mer et les débris enflammés exposaient, dans son état de délabrement complet, à une submersion et à un incendie, parvint, grâce aux secours de son aviso *l'Expédition*, à tromper ce double danger, en gagnant le port de Brest.

Du Couëdic, respectant le courage et le malheur dans les Anglais qui étaient parvenus à se réfugier à son bord, ne voulut voir en eux que des naufragés et non des captifs.

Louis XVI, voulant témoigner à Du Couëdic l'admiration que lui causait la conduite pleine d'intrépidité qu'il avait tenue dans cette affaire, l'éleva, le 20 octobre 1779, au grade de capitaine de vaisseau. Cet illustre marin ne devait pas jouir de cette récompense, dont il reçut la nouvelle sur le lit de mort où l'avaient placé ses blessures. Une

pension à sa veuve et pour lui un tombeau, furent, après la gloire dont son dévoûment entoure son nom, le prix qu'il retira de cette victoire.

EXÉCUTION D'UN PIRATE.

Exécution d'un Pirate.

I.

L'Alcion, couvert de toile que gonflait légèrement une jolie brise du N.-N.-E., *l'Alcion*, élégant trois-mâts sorti depuis vingt-deux jours des eaux de la Gironde, voguait sur les belles mers que rencontre le navigateur avant d'entrer dans les débouquements des Antilles.

Le dernier quart de la journée marine était commencé depuis long-temps, lorsqu'un matelot, que la rectification de quelque voile

avait appelé dans les hautes parties de la mâture, signala la présence d'un navire dans l'horizon, qui, depuis le matin, était resté constamment désert.

On fit peu d'attention à bord de *l'Alcion* à cette annonce; si l'officier de quart, jeune marin artiste qui, au grand déplaisir du capitaine, se plaisait, pour rompre la monotonie du service, à en décrire les accidents dans les colonnes du journal du bord, n'eût par curiosité porté les yeux dans l'aire signalé par le gabier, personne ne se fût inquiété quel pouvait être le bâtiment qui semblait passer au large.

La chaleur commençait à prendre cette force énervante qui, sous ce ciel torride, fait chercher aux matelots les plus endurcis l'abri protecteur des tentes ou du moins l'ombre des voiles. Presque tout l'équipage du trois-mâts bordelais se livrait déjà à une

demi-somnolence qui fait le bonheur des matelots dans ces heures d'accablement.

Le lieutenant lui-même, après avoir inscrit à la colonne des remarques le signalement fait par le matelot, s'était à demi-couché sur une cage à poule que protégait le tendelet dont était couvert l'arrière, et attendait patiemment en fumant son cigare que l'approche de midi lui permît de commencer ses calculs astronomiques. Son octant été déposé auprès de lui.

— Lieutenant, dit alors à cet officier un des marins de bordée, le navire aperçu par Jacques Gossent a joliment grossi depuis une demi-heure. Ça m'a l'air qu'il pourrait bien gouverner sur nous.

Le jeune homme ne négligea point cette observation.

En effet, ce navire arrivant grand largue sur l'*Alcion*, l'avait déjà assez gagné

pour que l'on pût reconnaître en lui un brick de guerre, qu'à sa structure rase et élancée l'on pouvait juger sorti des chantiers américains.

Le lieutenant fit avertir le capitaine. Celui-ci fut aussitôt sur le pont. Sa longue-vue se fut à peine dirigée sur le bâtiment suspect, que ne doutant pas, à sa manœuvre et surtout aux parages dans lesquels il se trouvait, que ce ne fut un des forbans qui désolaient alors l'archipel des Caraïbes, il donna ordre de laisser arriver et de gréer les bonnettes pour prendre chasse au plus vite.

C'est un malheur attaché à tous les archipels dont les rivages, découpés de golfes, de baies et de criques nombreux, offrent des asiles sûrs aux pirates, d'être constamment sillonnés et ensanglantés par leurs navires.

Personne n'a oublié toutes les avanies

qu'a dû essuyer le commerce européen dans le Levant avant que les marines française et anglaise aient pu balayer les nombreux forbans qui se réfugiaient au milieu des rochers de l'archipel grec ; le commerce des Indes occidentales ne s'est point trouvé exposé à de moindres malheurs. Les refuges que présentent ces îles nombreuses qui se déploient sur la vaste contrée maritime qu'embrasse les deux Amériques sous le nom de golfe du Mexique, firent de tout temps choisir par les pirates ces mers comme théâtre de leurs exploits, et ses baies ou ses îlots comme lieu de leur retraite.

C'est ainsi qu'après avoir été si long-temps infestés par les armements de flibusterie, ces parages se couvrirent, à la faveur des guerres de l'indépendance américaine, de forbans si nombreux que la terreur qu'ils

jetèrent sur ces mers porta un coup terrible au commerce de toutes les Antilles.

C'est à cette dernière époque que se rattachent les faits rapportés dans ce récit.

Bien que *l'Alcion*, forçant de voiles, déployât toute la vitesse dont il était susceptible pour s'éloigner de son ennemi, le brick pirate, qui n'avait pourtant rien ajouté à sa voilure, voguait sur son sillage avec une rapidité qui ne dut pas lui laisser l'espoir de gagner la nuit, dont l'obscurité eut pu lui permettre d'échapper à une capture que chaque instant rendait de plus en plus inévitable.

Vers cinq heures du soir le forban, se trouvant par son travers, lui intima l'ordre d'amener en lui envoyant toute sa bordée. Le tir fut si juste, que le capitaine, sentant l'inutilité d'une résistence, commanda tout

de suite d'amener le pavillon blanc qui flottait à la corne d'artimon.

Une chaloupe montée par une vingtaine d'individus dont les physionomies autant que le délabrement des habits et les armes annonçaient la profession, se détacha du brick et nagea vers *l'Alcion*, qui, sur l'ordre du pirate, venait de se mettre en panne.

Cette chaloupe n'eut pas plus tôt touché le flanc du trois-mâts marchand, que l'officier et les matelots qui la montaient prirent possession de ce bâtiment, et ordonnèrent à son équipage de se rendre à bord du pirate. Un canot et la yole furent aussitôt mis à la mer, et les malheureux y descendirent au nombre de seize.

Le canot fut le premier qui aborda le bâtiment ennemi. Les cris dont fut suivi son accostement ayant fait redouter quelque atrocité aux quatre marins qui montaient la

yole, au lieu de continuer leur route, ils s'empressèrent de changer de direction; mais la mitraille de plusienrs caronades interrompit bientôt leur fuite, ils disparurent au milieu des débris de leur embarcation.

Ils ne s'étaient point trompés sur le sort de leurs compagnons. Quelques instants après qu'au nombre de quatorze ils eurent franchi les bastingages, quatorze cadavres furent, pardessus l'autre bord, jetés à la mer.

L'auteur de cette barbarie était le célèbre Gibbs. Cet aventurier, capitaine depuis quelques mois seulement d'un croiseur pirate, avait déjà acquis une sanglante célébrité parmi les forbans qui, sous le pavillon colombien, désolaient alors ces parages.

Né d'une famille honnête de l'île de Rhode, il avait pris de bonne heure du service sur un des bâtiments militaires de l'alliance

américaine. Plusieurs courses et une capture l'ayant dégoûté de la vie maritime, il abandonna cette carrière pour suivre celle du commerce. Une succession de deux mille dollars qu'il recueillit à cette époque lui permit d'ouvrir à Boston un établissement qui ne tarda pas à crouler sous les revers multipliés dont furent brusquement suivis les légers bénéfices que lui avaient offerts d'abord un plus chanceux avenir.

Gibbs, ayant achevé de dissiper dans une vie désordonnée ce qu'il put recueillir de son désastre industriel, reprit sa première carrière, bien résolu à en tenter les hasards les plus aventureux. S'étant embarqué sur *le Jean*, navire armé en destination de Sainte-Marguerite, il ne tarda point à le déserter pour prendre service sur un bâtiment colombien : ce bâtiment, *la Maria*, avait pour capitaine sir Bell.

Gibbs était trop adroit pour ne point s'apercevoir des avantages qu'il pouvait tirer des dispositions de l'équipage ; ces hommes, ramassis de tout ce que les nations maritimes avaient eu de plus vicieux et de plus désordonné, et qui se trouvaient réunis sur ce point par la même raison qui dans le cœur humain fait affluer les humeurs vers les parties malades, se plaignaient hautement du bénéfice que présentait une course exclusivement dirigée contre les Espagnols. Gibbs, ayant bientôt gagné leur confiance en s'associant aux récriminations qu'ils lançaient contre leurs officiers, fomenta tellement leur mécontentement en leur rappelant les immenses avantages qu'ils trouveraient à remplacer leur pavillon colombien par le pavillon noir, et en courant contre les navires de toutes les nations, au lieu de languir dans une stérile croisière contre le com-

merce espagnol, qu'un jour que *la Maria* voguait tranquillement dans les eaux de Cuba, l'équipage, s'étant mis en pleine insurrection, s'empara de l'état-major et le déposa dans une des petites baies de cette île.

Gibbs, après cet important résultat, eût pu aisément prendre le commandement du corsaire ; mais comme il eût encore trouvé de nombreuses rivalités dans ses compagnons, il préfera laisser s'user tour à tour ceux qui pouvaient le lui disputer et dont il connaissait l'insuffisance, s'appliquant d'un autre côté à faire sentir la nécessité de ses lumières et de ses services.

C'était à lui que l'on était forcé d'avoir recours dès que s'offraient quelques difficultés de manœuvres, comme c'étaient ses conseils qui fixaient les opinions dès qu'elles étaient rendues flottantes par la présence de quelque danger.

Cette influence, qu'il devait autant à ses connaissances qu'au courage féroce dont il donnait l'exemple dans toutes les rencontres, ne tarda point à réaliser les vœux ambitieux qu'il avait cachés sous ses dehors de modestie et d'abnégation ; ceux-là mêmes dont il eût redouté la jalousie, trouvant en lui une supériorité qui n'avait rien de blessant pour eux, furent les premiers à le prier de prendre un commandement dont ils le déclarèrent le plus digne.

C'est de cette époque que datent les exploits, si l'on peut donner ce nom à des massacres, sur lesquels s'éleva la réputation de cet aventurier célèbre.

Les relations qu'il parvint à lier avec un négociant de la Havane lui permirent de fixer tous ses calculs sur les moyens de rendre ses courses plus productives, n'ayant besoin de conduire ses prises qu'au cap Antonio,

où la livraison qu'il en faisait à son correspondant les mettait aux risques et périls de ce dernier.

Durant trois ans entiers, l'atroce précaution que prenait ce pirate de massacrer les équipages des bâtiments qu'il capturait, le fit échapper aux croisières française, anglaise et américaine qui veillaient sur ces mers.

Un fait qui suivit de quelque temps celui que nous avons rapporté, fut le dernier acte de barbarie dont la vie de ce forban devait être souillée.

Étant parvenu à amariner, après une chasse, *la Phébé de Charleston*, furieux de trouver cette embarcation, dont la marche légère l'avait fait toute une journée compromettre sa mâture sous une voilure excessive, sans autre chargement que son leste, il fit garotter aux mâts tous les marins qui la

montaient, puis ordonna de mettre le feu à ce navire.

Une mort infamante devait être la tardive, mais juste punition de tous ces crimes. Pris en 1830, au retour d'un voyage que le désir d'offrir ses services au dey d'Alger, alors en guerre avec la France, lui avait fait entreprendre, il fut traduit devant le tribunal d'un des principaux ports des États-Unis, sous la prévention du meurtre de Williams Robert, officier du brick américain *Vineyard*, commis sur les hautes mers, le 22 mars 1830.

Condamné à mort pour ce fait, dont il repoussa toujours la culpabilité, Gibbs demanda que l'on déléguât près de lui un de ses juges auquel il pût confesser, avant de mourir, tous les forfaits dont il s'était couvert durant sa carrière. Ses aveux portèrent à quarante le nombre des navires qui

furent pillés sous ses ordres, et à plus de vingt celui des équipages qu'il fit massacrer.

II.

EXÉCUTION.

Il y avait une foule immense, dès neuf heures du matin, sur le lieu de l'exécution; la baie offrait un aspect très-animé; elle était entourée de plus de cent bateaux de toutes grandeurs, chargés de curieux attirés par ce spectacle. Vers onze heures un quart, Gibbs et Winsley sortirent du fort où ils étaient renfermés depuis leur arrivée

dans l'île. Gibbs était vêtu d'un juste-au-corps bleu, d'une culotte blanche, et il portait un bonnet blanc ; sur le bras gauche était représenté une ancre façonnée avec du ruban blanc. Wansley portait un fourreau de toile blanche, une culotte blanche et un bonnet blanc, le tout garni de rubans noirs. Les patients marchèrent d'un pas ferme du fort à la potence qui était dressée sur le côté occidental de l'île, faisant face à la ligne nord du seul arbre qu'on y remarque.

Aussitôt qu'ils furent arrivés au lieu fatal, M. Read, assistant du bourreau des États-Unis, ajusta la corde; elle était disposée de façon que les pirates, une fois pendus, devaient rester sur la place, au lieu d'être descendus sur l'échafaud, comme il a été jusqu'à présent d'usage de le faire. L'échafaud était élevé à une hauteur d'environ treize pieds; deux cordes de près d'un pouce

de diamètre étaient passées dans des poulies qui étaient placées l'une et l'autre à chaque extrémité de la poutre ; à un des bouts de chacune de ces cordes étaient attachés cinq poids de cinquante-six livres ; les autres bouts étaient liés ensemble, et le nœud qui les unissait était placé sur un billot, entre les deux pieux extérieurs ; au milieu de la grande corde, on en avait attaché une plus petite et d'un huitième de pouce de diamètre, assez longue pour faire un nœud coulant.

Vers onze heures et demie, les patients furent amenés sous les potences ; la plus petite corde fut sur-le-champ fixée à leur cou, et, presque immédiatement, Gibbs, d'après sa demande, adressa le discours suivant au peuple assemblé : « Bons citoyens, qui me voyez ici la corde au cou, prêt à paraître devant ce Dieu juste que j'ai si souvent offensé, écoutez-moi : Employé,

dès ma jeunesse, à bord d'un vaisseau de guerre, je fis un serment, lequel, à toute autre époque, m'eût paru horrible ; je le tins, et je devins assassin. J'espère que mon sort vous servira d'exemple à tous. Je dois le jour à des parents respectables, qui me donnèrent une bonne éducation, dont j'ai fait un tout autre usage que celui qu'ils en attendaient ; cependant j'espère que le Seigneur rendra ma mort aussi douce que si je mourrais sur le duvet. » Le prisonnier raconta ensuite jusqu'à quel point il s'était rendu coupable en versant le sang d'un si grand nombre de ses semblables, mais sans entrer dans aucune particularité. Il finit en reconnaissant la justice de la sentence de mort prononcée contre lui. « Je meurs, ajouta-t-il, avec la confiance que j'emporte avec moi le pardon des hommes que je laisse dans ce monde que je vais quitter pour jamais.

Aussitôt qu'il eut fini de parler, Wansley demanda un des ecclésiastiques pour le prier de chanter une partie de psaume ; le ministre y consentit, et Wansley se joignit à lui, ainsi que plusieurs de ceux qui l'entouraient ; il s'adressa ensuite aux spectateurs ; il reconnut également la justice de sa condamnation ; déclara que, pendant long-temps, il avait vécu dans une pieuse et respectable famille ; qu'il suivait en tout point les préceptes de la religion, mais qu'il n'avait pu résister au penchant qui l'entraînait au mal ; il avertit tous les assistants de se défier d'eux-mêmes, ajoutant que, quoiqu'ils ne fussent ni des voleurs, ni des assassins, ils n'en devaient pas moins faire pénitence ; enfin il pria pour son camarade Gibbs, et termina son allocution en demandant les prières de tous ceux qui assistaient au juste châtiment qu'il allait recevoir.

Dès qu'il eut cessé de parler, Gibbs appela un médecin qui était de service, et lui demanda, à voix basse, quelle était la manière la plus douce de mourir; si c'était de retenir son haleine ou de respirer; le médecin fut d'avis qu'il ne devait faire aucun effort, mais laisser un libre cours à sa respiration. Quelques secondes après cette dernière consultation, Gibbs donna le signal et annonça qu'il était prêt, en laissant tomber un mouchoir qu'il avait à la main, et sur-le-champ les valets du bourreau coupèrent, d'un coup de hache, le nœud par lequel les deux cordes qui soutenaient les poids tombèrent, et les deux prisonniers furent enlevés aussi haut que le permit la longueur des cordes auxquelles les poids étaient attachés. Wansley cessa de vivre au bout d'une minute; on croit que le poids de son corps servit à abréger son agonie; il parut ne res-

sentir qu'une légère douleur, et lorsque la corde fut presque coupée, il joignit fortement les mains, dans l'attitude d'un suppliant, et elles se tinrent dans cette position jusqu'à ce que cette corde fut entièrement coupée. Gibbs resta parfaitement calme l'espace d'une minute après avoir été suspendu; mais alors il commença à se débattre violemment; il élevait les mains, quoiqu'il eût les bras liés derrière le dos; il s'efforçait d'aider à sa respiration: sans doute il voulait suivre jusqu'à la fin les avis du médecin; il continua à se débattre pendant cinq ou six minutes, — puis il expira.

UNE AVENTURE DE MER.



Une Aventure de Mer.

—1766.—

Par une de ces belles soirées de décembre, — soirées douces, tièdes et parfumées, qui suivent la saison de l'hivernage dans la nature caraïbe, — une jeune femme, assise sous un berceau, que formaient avec de belles lianes en fleurs plusieurs pieds de jasmins jaunes, dont les jets déliés, se guin-

dant jusqu'au sommet d'un bouquet d'*our-rates*, allaient mêler des fleurs d'or à leur feuillage embaumé, semblait plongée dans une de ces rêveries apathiques qui naissent d'un ennui chronique ou d'une longue souffrance.

En vain son mari cherchait-il dans sa tête et dans son cœur les plus douces émotions et les plus riants espoirs pour dissiper cette sombre tristesse ; en vain appelait-il à son aide les affections les plus puissantes sur le cœur d'une femme : c'était à peine si ses paroles parvenaient à faire passer sur les lèvres de celle à laquelle il les prodiguait un de ces vagues mais dolents sourires, qui démontrent mieux que les protestations les plus longues l'impuissance de ces consolations.

« Sois raisonnable, mon amie, lui disait-il ; tu sais que notre séjour en ces lieux n'est

point un exil éternel ; l'exploitation de ces terrains féconds peut, en quelques années, tripler notre fortune ; ces vastes savanes sont déjà couvertes de plantations qui ne peuvent tarder à réaliser nos espérances. Vois ces champs de cannes ondoyer sous la brise comme une mer de verdure dont leurs aigrettes argentées semblent l'écume. Respire les parfums que le vent nous apporte de ces plans de cafiers fleuris. »

Mais la jeune femme, que le mal du pays rongeait au cœur, reportait toujours ses yeux sur la crique, — où une petite goëlette démâtée se berçait au branle des lames comme un nid d'alcyon,— et un profond soupir s'échappait alors de son sein.

M. d'Oisy, dont l'existence languissante de cette femme aimée assombrissait le caractère, lui prit alors la main avec tendresse : elle reporta ses regards mélancolique sur lui

« Et puis, continua-t-il, nos plus douces affections ne nous ont-elles pas suivi sur cette plage ; la vue de nos enfants ne suffit-elle pas à ton bonheur ? — Vois-les, ces chers enfants, comme ils se développent ; comme leurs joues se colorent au milieu de cette puissante nature, de cette belle nature où tout est fleur jusque dans le plumage des oiseaux, où tout est harmonieux jusqu'au frôlement de l'air à travers les touffes de fleurs. »

Ce disant, il lui montrait du geste et des yeux un jeune enfant qui, sautillant et joyeux, poursuivait, à l'ombre des plantins et des palmiers, ces beanx scarabées des régions torrides, diamants de l'air, qui semblent emprunter au soleil tropical les plus riches couleurs de ses rayons : et plus près d'eux une jeune négresse qui, assise sur une herbe épaisse, tenait, sommeillant entre

ses bras, un autre enfant tout jeune, et frais, malgré sa nature créole, comme les plus frais enfants de la zone tempérée.

« Comment donc, ajouta-t-il encore, cette habitation neuve, qui s'harmonise si bien avec cette nature, la naissance de notre petite Marie, ne l'a-t-elle pas consacrée à tes yeux ? »

Et la jeune femme, heureuse un instant de ce bonheur de mère où s'efface toute souffrance, oubliait ce long ennui, qui ne tardait pas pourtant à venir la reprendre.

Cette scène se renouvela bien des fois avant de déterminer M. d'Oisy à sacrifier aux désirs de sa femme les puissants intérêts qui le retenaient à Samana. Il entreprit d'abord de dissiper cette atonie par des promenades dans les parties les plus curieuses de cette magnifique baie de Saint-Domingue ; mais son épouse ne trouva dans ces prome-

nades que de la fatigue, et le marasme où elle était plongée fit de nouveaux progrès.

Ce fut alors que, redoutant qu'un plus long séjour dans ces lieux ne lui devînt fatal, il s'empressa, malgré les pertes que cette opération devait faire subir à sa fortune, de réaliser ses nouvelles plantations, et se disposa à regagner le Cap-Français, dont il était parti dix-huit mois auparavant.

La petite goëlette, qui les avait déposés sur ces bords, fut réparée des avaries que le choc des lames et le roulis sur les grèves avaient causées à sa carène. Les deux mâts se dressèrent sur le pont, avec leurs flèches légères jouant les mâts de hune. Tout ce que possédait M. d'Oisy fut bientôt arrimé dans la cale. La petite embarcation, espalmée avec soin, allait prendre la mer, lorsque le capitaine Verrier, prêt, comme le planteur

français, à quitter cette baie espagnole, vint à son habitation avec deux matelots.

Les derniers temps de l'hivernage avaient été très-durs. Dans un des ouragans qui s'étaient succédé avec une violence si dangereuse sur cette mer tigrée d'îles et de rochers, un brick anglais avait été jeté sur cette côte; huit hommes de son équipage étaient parvenus à gagner la terre.

Le capitaine Gravier ne pouvant, à cause de l'encombrement de son navire, se charger de tous ces naufragés, qui demandaient à être transportés sur un point colonial dont les rapports leur permissent de gagner un établissement anglais, venait prier M. d'Oisy d'en prendre deux à son bord.

Bien que le planteur créole eût engagé depuis long-temps deux matelots qui devaient suffire à la manœuvre de son léger bâtiment, il s'empressa d'accueillir la de-

mande qui lui était faite, regardant la réception de ces deux naufragés comme un devoir d'humanité.

Sa générosité ne s'arrêta pas même à leur accorder un passage sur son bord; il se pressa de mettre à leur disposition le linge et les vêtements dont, en leur dénûment complet, avaient besoin ces malheureux.

Cet accident suspendit de quelques jours le départ. Ce ne fut que dans les premiers jours de mars que la goëlette, mettant au vent ses deux brigandines et son foc, traça son sillage sur les eaux de cette baie dont un fonds de sable et de rochers marbrait la surface bleuâtre.

Cette anse vidée avec succès, malgré les dangers qu'offre sa sortie, l'embarcation suivit ce littoral si pittoresque, soit que ses plaines et ses versants boisés, dont l'éloignement dégrade les plans de verdure, ail-

lent se fondre avec le ciel, soit que ses mornes et ses pitons se profilent sur un fond bleu vif.

La goëlette étant arrivée à la hauteur d'une habitation de Manuel Borgne, les deux matelots français firent remarquer à M. d'Oisy l'inutilité à laquelle l'expérience des marins anglais réduisait leur présence à son bord, et le prièrent de les mettre à terre, ne réclamant aucune autre rétribution que les avances qu'ils avaient reçues sur le prix de leur engagement, — la moitié à peu près de la somme qui devait leur revenir.

M. d'Oisy y consentit ; mais comme il ne voulait point faire payer aux naufragés l'hospitalité qu'ils recevaient sur son navire, il leur promit pour récompense de leur peine les émoluments dont les deux Français faisaient abandon. Tant de générosité devait

éveiller une sigulière reconnaissance dans l'âme de ces malheureux.

La goëlette continua de glisser le long de la côte sur une mer unie, où elle n'avait à se garer que des brises qui tombaient de temps en temps des ravins que laissaient entre elles les montagnes, ou à lutter contre les courants qui eussent pu l'affaler sur des rochers. Aucun de ces accidents ne troubla sa navigation, que favorisèrent autant la quiétude et la sérénité du ciel que la douce brise qui s'abaudissait en s'alisant dans le sud-est.

Sur le soir elle jeta l'ancre par le travers du point de la côte septentrionale, nommé *Grigri* par les marins. Une habitation, occupée par les Espagnols, leur fournit des provisions fraîches pour le souper.

La brise, au lieu de fraîchir comme de coutume avec la soirée, était complètement

tombée à l'entrée de la nuit. La mer, dont la clarté scintillante des étoiles semblait velouter la couleur azurée, s'étendait sur ces atterrages sans autre mouvement que la ride légère qu'y traçait une houle insensible, sans autre murmure que le léger clapotement du flot sur les rochers, ou son bruissement plus léger encore sur le sable : — c'était une mer d'huile, comme le disent avec tant de vérité les marins.

L'atmosphère était si pure et si tiède, que M. d'Oisy, ayant fait dresser un tantelet sur l'arrière, fit monter deux matelas pour passer cette belle nuit au milieu des feuilles de palmier dont il avait fait entourer cette partie du navire.

Madame d'Oisy se coucha sur un des matelas avec ses enfants, son mari s'étendit sur l'autre, qu'il avait placé à ses pieds ; les deux Anglais reposèrent sur l'avant.

Le premier sommeil fut paisible ; ce ne fut que vers minuit qu'il fut un instant interrompu par les cris de la petite fille, que nourrissait encore la jeune mère créole. La négresse, couchée auprès d'elle, ayant tiré du lait d'une chèvre embarquée pour l'allaiter, l'enfant, la domestique et la mère se rendormirent aussitôt.

Le sommeil de madame d'Oisy avait repris sa première profondeur, quand elle en fut arrachée en sursaut par un bruit sourd, qui lui parut être celui d'un coup de hache asséné sur le lit de son mari.

Elle écouta : — un soupir plaintif se fit entendre.

— Hippolyte ! s'écria cette femme, que ses appréhensions venaient de saisir d'un tremblement glacé.

Point de réponse.

— Catherine ! s'écria-t-elle aussitôt d'une

voix où avait passé tout son effroi. — Voyez donc ! Qu'y a-t-il ?

Comme au même instant elle s'était soulevée péniblement en se faisant un appui de ses deux mains, l'Anglais John s'élança furieux contre elle, la menaçant de la tuer si elle faisait le moindre mouvement.

La pauvre femme retomba sur son oreiller, sans donner d'autres signes de vie que l'agitation spasmodique où se roidit et se tourmenta tout son corps. Le misérable retourna alors achever sa victime.

Après ce meurtre, le cadavre, ainsi que le matelas ensanglanté, furent jetés à la mer, et les deux assassins, l'un prenant la barre, l'autre orientant les voiles, gouvernèrent pour cingler vers la Nouvelle-York.

La négresse, fondant en larmes, s'était approchée de sa maîtresse, et lui prodiguait le peu de secours qu'elle pouvait lui donner

dans leur triste état. Ce ne fut que longtemps après le lever du soleil que la malheureuse épouse reprit connaissance, et avec la connaissance le sentiment de la position affreuse où la laissait, sur cette barque, l'assassinat de son mari.

John s'étant alors approché d'elle, vint mettre le comble à son crime par une atroce ironie.

— Soyez sans crainte, madame : il ne souffre plus maintenant.

Et, tirant une lame de poignard, il lui demanda les clés de leurs coffres et les armes qu'avait son mari.

Madame d'Oisy les lui remit aussitôt. Les recherches que firent les deux Anglais pour trouver de l'argent furent vaines. Par la cession que le planteur créole avait faite de son habitation, le paiement ne devait s'effectuer qu'au Cap-Français, en termes annuels;

M. d'Oisy ne le leur avait point caché.

— Pourquoi donc l'avez-vous assassiné? vous saviez qu'il n'avait point d'argent! leur dit avec désespoir la malheureuse créole, lorsqu'ils reparurent sur le pont après leur exploration inutile. Vous le saviez; il vous l'avait dit?...

—C'est un malheur, répondit John, avec un sang-froid féroce; mais c'est égal, l'embarcation est jolie!

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle en cachant sa tête dans ses mains; et l'infortunée laissa éclater ses sanglots.

La vue de cette douleur adoucit ces misérables, qui avaient déjà reculé devant l'effusion d'un sang inutile. Young, l'autre Anglais lui dit même de ne pas se chagriner; que, loin de vouloir lui faire du mal, ils la débarquerait avec sa famille sur le première terre française. Ils lui laissèrent après

toute liberté de se livrer à ses regrets.

La nuit vint; mais loin de calmer les inquiétudes de ces femmes, elle ne fit que doubler leurs terreurs. Madame d'Oisy ne pouvait détacher ses yeux des traces de sang laissées sur le pont par le meurtre de son mari, que pour les porter sur ses enfants; et alors sa douleur, toute poignante qu'elle était, disparaissait dans ses craintes.

Une contestation entre les deux Anglais vint jeter un nouvel effroi dans son âme. Quelques mots de John lui firent redouter d'être réservée à un outrage auquel elle eût préféré la mort. L'énergique résistance de Young, dont le cœur n'avait point perdu tout sentiment d'honneur et d'humanité, la préserva de ce dernier malheur.

Après cette discussion violente, les deux Anglais, dont une navigation de nuit, dans ces eaux dangereuses, eût nécessité la sur-

veillance, mirent la goëlette à la cape et se couchèrent sur l'avant.

Madame d'Oisy, dominée par ses douleurs et ses craintes, eût essayé vainement de prendre quelque repos sur ce navire encore taché du sang de son mari; l'irritation fiévreuse dans laquelle l'avait plongée cette journée d'angoisses la força même de rester sur le pont, où l'air de la nuit rafraîchit un peu sa tête et son sang.

Assise avec sa bonne négresse près du matelas sur lequel reposaient ses deux enfants, elle laissa passer les heures du sommeil, plongée dans une lourde apathie.

La nuit fut calme et sereine; la brise, quoique faible, eut pourtant une âpreté qui saisit vivement la jeune créole, dont le corps était prédisposé par la souffrance à ressentir plus vivement les impressions du froid.

Le jour vint. — Le soleil commençait à

éclairer la partie de l'horison où s'était, après leur changement de course, noyée la côte de Saint-Domingue, lorsque les deux marins rétablirent la voilure et la marche du navire, pour le porter vers la destination qu'ils avaient prise pour but de leur navigation la veille.

Après cette manœuvre, Madame d'Oisy ayant rappelé à Young la promesse qu'il lui avait faite de la déposer avec sa famille sur un des points de notre territoire colonial, celui-ci lui offrit de la conduire, dans une pirogue, au Cap-Français.

Ce trajet dut sembler presqu'impraticable à cette femme, bien qu'elle fût étrangère aux habitudes de la marine, et cependant elle accepta cette proposition. L'incertitude où restait sa destinée, tant qu'elle se trouvait placée sous la discrétion de ces deux hommes ; la terreur où l'avait jetée la pensée

seule de leur brutalité ; les souvenirs et les images que mettait toujours sous ses yeux et dans son cœur la vue de ce navire, tout concourut à lui imposer cette détermination.

La pirogue fut mise à la mer.

C'était une de ces barques étroites, faites avec un tronc d'arbre creusé, que les nègres de nos colonies occidentales ont empruntées aux anciennes populations caraïbes, et que leur petitesse ne rend guère propre qu'au service des côtes.

Une couverture de laine, quatre galettes de biscuit, un baril contenant à peu près quatre pintes d'eau douce, six œufs, quelques morceaux de porc salé y furent déposés, et John invita la famille à y descendre.

Un nouvel outrage attendait encore Madame d'Oisy. Ce ne fut qu'après l'avoir fouillée, de la manière la plus indécente et

la plus brutale, qu'ils lui permirent de descendre; et lorsqu'elle eut pris place dans ce canot, loin d'y passer avec elle pour le diriger vers la colonie française, comme on le lui avait promis, John poussa la nacelle au large, et, abandonnant cette malheureuse famille en pleine mer, sur ce frêle esquif, lui cria de se recommander à la grâce de Dieu.

Ainsi délaissée avec ses enfants, hors de la vüe d'aucun rivage, ignorant tout moyen de diriger leur embarcation, cette pauvre mère adressa en vain aux deux assassins toutes les supplications que lui inspira son désespoir; mais la distance ne permit bientôt plus aux Anglais d'entendre ses prières et de voir couler ses larmes : une heure après ils avaient même disparu à ses yeux.

Cette femme, qui avait supporté avec un courage qu'elle n'eût pu auparavant soup-

çonner en elle, toutes les tortures qu'elle avait eu à subir tant qu'elle avait cru, par cette force d'âme, concourir à sauver ses enfants, ne put résister à ce dernier coup, qui vint dissiper tout espoir dans son cœur: elle tomba dans un évanouissement, d'où sa fidèle esclave ne put la tirer, après avoir épuisé les faibles secours qu'elle pouvait lui donner, qu'en lui baignant les tempes avec un mouchoir trempé dans la mer.

Elle revint à la vie pour ressentir toutes les appréhensions de la mort cruelle qui les attendait sur cette mer, soit qu'une tempête ensevelît leur barque dans les flots, ou que la mort vînt les moissonner tour à tour par ses lentes souffrances.

Les approches d'une nuit, que l'élévation croissante de la brise rendait plus effrayante, doubla les alarmes et les dangers de leur position.

Le ciel s'était sur le soir chargé de lourds nuages, qui ne tardèrent pas à rendre l'obscurité complète ; la houle, dont la force du vent avait gonflé les longues barres, commençait à franger d'écume leurs crêtes. Le faible canot, tantôt porté sur leur croupe, tantôt caché dans leur vide, était menacé d'être englouti à tout moment : ce malheur parut même un instant inévitable. Une lame ayant déferlé contre la pirogue, gâta les provisions et faillit la combler d'eau ; mais l'activité et l'intelligence que, durant toute cette nuit, déploya la négresse dans la direction de cette barque, parvint à la soustraire à cette catastrophe.

Le vent étant tombé vers le lever du jour, la mer ne tarda point à s'adoucir ; mais ce changement ne fit que leur présenter une plus longue perspective de souffrance. Madame d'Oisy n'apercevant d'autre horizon

que celui des flots, recommanda ses enfants à la Providence.

Cette famille passa ainsi cinq jours et cinq nuits, luttant sans cesse avec les lames, exposée aux intempéries de la saison la plus rigoureuse de ce climat, sans boissons et sans autre nourriture qu'un peu de viande irritante. Épuisée, moins encore par le dénuement et la fatigue que par l'excès de sa douleur, madame d'Oisy avait perdu tout espoir de salut, lorsque la voix de sa négresse vint l'arracher de l'abattement profond où elle était tombée.

— Un navire !

Ce cri retentit jusqu'au fond de son cœur et en remua toutes les fibres. Cependant, trahie par ses forces, elle roula au fond du canot, lorsqu'elle voulut se lever pour porter ses yeux égarés dans la direction que lui indiquait son esclave.

Une voile s'était effectivement dressée sur leur horison; mais l'éloignement permettra-t-il à ce bâtiment de distinguer leur barque, flottant sur les flots comme une bouée? Ce fut quelque temps la crainte de ces infortunées. Le hasard fit qu'il eut alors le cap sur eux.

Une demi-heure après il était dans leurs eaux. Madame d'Oisy, à qui la certitude du salut de ses enfants avait rendu toute sa force de mère, les tenait dans ses bras, les serrait sur son cœur, les couvrait de ses baisers et et de ses larmes. Un danger imprévu faillit pourtant encore les lui ravir. Les lames brisaient avec tant de force contre le navire, que l'accostement de la pirogue pouvait causer sa submersion. Il fallut tout le zèle et tout le courage que déployèrent les matelots pour prévenir ce péril.

Ce bâtiment arriva quelques jours après

dans le port de la Nouvelle-Orléans, où madame d'Oisy reçut tous les secours auxquels lui donnaient droit ses besoins et ses malheurs. Son premier soin fut d'assurer, par un contrat, la liberté de sa fidèle Catherine, qui, toujours dévouée, ne voulut pas se séparer d'elle.

Toutes les recherches des gouvernements anglais et français ne purent faire découvrir les deux assassins.

dans le port de [illegible]
name d'O[illegible]
lui donna [illegible]
leurs. [illegible]
un contrat [illegible]
qui, toujours [illegible]
parer [illegible]

Toutes les [illegible]
anglais et [illegible]
les deux [illegible]

PÉNALTO LE PIRATE.

Pénalto le Pirate.

Embarqué sur un joli trois-mâts, qui faisait la navigation des États-Unis, je faisais ma première campagne d'officier, et je désirais plus ardemment que jamais de retoucher au port, fier que j'étais de ma petite importance vis-à-vis de mes camarades. En outre, la traversée avait été dure, et partis depuis vingt jours seulement de New-Yorck, nous étions arrivés en latitude de la Manche, sans que le temps nous eût permis de faire les

observations astronomiques nécessaires pour attérir.

Une nuit, cependant, le vent avait un peu diminué de violence; mais une pluie battante et fraîche suintait des voiles et des cordages: une brume épaisse enveloppait le navire à ne voir ni ciel ni mer. Quoique bien renfermé dans ma vaste capote de Russie, et le menton garé du froid par une épaisse cravate de laine rouge, je piétinais malgré les coups saccadés du roulis et du tangage, car le froid me pénétrait encore. Je pensai alors à la salle à manger de ma mère, qu'un vaste foyer échauffait en ce moment.... et qu'enfant j'avais souvent abandonnée pour aller courir dans les neiges. Je regrettais !...

D'ailleurs la pluie, d'abord fine et légère, devenait de plus en plus dense et froide. Le vent s'écoutait !... Il venait par rafales, par caprices, comme presque toujours à la fin

d'une tempête. Oh ! la salle à manger de ma mère !

J'appelai le mousse.

—Va, lui dis-je me chercher une bouteille de rhum et un verre.

Alors je fis passer sur l'arrière du navire, à l'abri du vaste capot de la chambre, les pauvres matelots qui s'étaient blottis au pied du grand-mât, et qui, comme moi, ruisselaient de la pluie et des lames que le vent jetait à bord.

Ils ne se firent pas répéter mon invitation, ils la comprirent parfaitement au moindre geste, bien mieux que si j'eusse crié dix fois de prendre un ris aux huniers.

Bonne nature d'hommes ! uniforme, semblable en tous pays et en tous temps ! Quel plaisir j'allais leur faire avec ma bouteille pleine et mon verre d'une bonne capacité !

—Allons, maître Palanquin, dis-je au plus

ancien, un vieux roué de service, buvez ça sans faire la grimace.

—Oh! lieutenant, que c'est joliment envoyé ça, et à propos, que j'dis! dans un verre à patte! Tonnerre! Y a long-temps qu'ça n'ma jamais arrivé d'boire dans un verre à patte... C'est malheureux qu'i n'serait pas un peu plus grand...: Y n'y a pas de quoi mettre à peine dans ma dent creuse!... »

Et il avala le verre de rhum, maître Palanquin, comme s'il l'eut versé dans un entonnoir, sans que le moindre mouvement guttural en annonçât le passage à l'estomac.

—A vous, dis-je à un autre, en remplissant ainsi le verre jusqu'au dernier.

— Ah! regardez donc Penalto, dit Grimelle, le farceur du bord; y boit ça en deux ou trois coups! Y charge en cueillette!.... Tiens! est-ce qui ne buvra pas tout? Donne vieux! Ah! ouach! plus souvent!

—Est-y engagé au moins avec le verre à patte ?... C'est pis qu'une poule qu'a trouvé un couteau.

—Ah ! ah ! c'est vrai, dirent les autres.

—Dis rien, matelot ! ça va l' lancer... nous l' frons blaguer... A peine si j'ai tant seulement entendu la couleur de ses paroles depuis qu'il est à bord, celui-là !

— Allons, Penalto, déride-toi un peu, vieux canard ; conte-nous queuqu'histoire de ton pays, dit Grimelle.

— Eh oui ! toi qu'as des livres dans ton coffre, tu n'en sais, ajouta maître Palanquin. Envoie-nous ça, voyons ! Tiens, mets-toi à ma place.

Mais aussitôt qu'il avait eu remis le verre dans lequel il n'avait fait que tremper ses lèvres, Penalto s'était assis sur le coin d'une cage à poules, et avait paru prêter fort peu d'attention aux interpellations de ses cama-

rades. On n'apercevait alors que ses deux yeux noirs par-dessus le collet relevé de son paletot. Puis, ayant bientôt baissé la tête, il parut se plonger dans une rêverie que les paroles des autres avaient à peine interrompue.

Mais si vous aviez vu entièrement la figure de cet homme, vous eussiez été frappé de son expression. C'était un reste de joli visage où luisaient deux grands yeux noirs, presque toujours animés par un regard dur, même farouche. Il avait un de ces souris amers et trompeurs qu'on ne définit point, et qui était resté comme gravé sur ses lèvres minces et faisait trait dans sa mobile physionomie. Avec un nez saillant et un teint brunâtre qui va assez, ajoutez une forte chevelure noire, longue et bouclée qui s'échappait de son bonnet de laine rouge, une taille svelte et élancée, de jolies for-

mes de jeune homme, enfin, quoiqu'un peu grêles.

C'était un de ces êtres indéfinissables, sur le compte desquels l'opinion change continuellement sans pouvoir se fixer, suivant l'impression qu'on reçoit de leurs différentes manières d'être. Un composé de brutalité grossière, et, comme par souvenir, de minutieuses politesses ; d'ignorance et de savoir; de fierté et d'abnégation,... un de ces hommes dont le malheur paraît avoir traversé la vie en ne laissant après soi que des souvenirs poignants ou des remords...

Et pourtant le jeune marin comptait à peine vingt-cinq ans!

Les instances des matelots continuaient ; lui, comme poussé par une détermination soudaine, il leva la tête, et jetant en arrière les longs cheveux mouillés qui voilaient son front, il s'arrangea commodément pour le

roulis, et me parut disposé à satisfaire ses camarades.

J'étais curieux de savoir ce qu'allait nous dire cet homme, que j'avais souvent observé depuis notre départ des États-Unis où nous l'avions embarqué, à sa prière, en remplacement d'un déserteur. J'espérais que son récit jetterait quelque lumière dans le dédale de conjectures que j'avais formées sur son compte... Je m'appuyai sur la lisse, et j'écoutai.

—.... Je veux bien conter quelque chose, dit-il d'un ton brusque; mais attention! je ne veux pas qu'on m'interrompe!...

Avez-vous entendu parler du *Faucon?* ce fameux pirate de Saint-Thomas, qui s'est fait un pavillon avec un lambeau français trempé dans du sang anglais?...

—Oui, répondirent plusieurs hommes.

—Hé bien! s'écria-t-il en élevant la voix, j'en étais le capitaine!

—Toi? murmurèrent ses camarades.

—Blagueur! ajouta Grimelle.

J'avoue que cette brusque confidence ne m'étonna point; j'avais déjà deviné que le passé de cet homme était quelque chose de grand, la conséquence d'une capacité, d'un caractère violent, vice ou vertu, penchant au bien comme au mal, suivant que cela s'était présenté. Il paraît que le mal avait prévalu, et le reflet de ce passé s'étendait sur l'avenir... C'en était fait!

Je l'observai soigneusement pour trouver en lui quelque impression. La clarté de la lampe de la boussole, que par intervalle le roulis étendait sur son visage, me fit apercevoir deux grosses larmes qui tremblaient dans ses yeux; ses dents blanches s'imprimaient sur le rose ardent de ses lèvres; du pied il frappait le pont..... Il paraissait en proie à de violents souvenirs.

Et les matelots causaient.

Puis Grimelle, d'un air crédule :

—Dis donc, vieux, étais-tu méchant quand t'étais capitaine?.... Mangeais-tu à la chambre?... Avais-tu...

—Ne plaisantez pas, interrompit le pirate, avec un accent concentré... J'ai plus coupé de têtes que vous de bouts de bitord!

Grimelle se tut et changea de place.

—Eh bien! corsaire, pirate, ça que tu voudras, c'est un métier comme un autre, quoi! dit le vieux Palanquin ; allons, matelot, pisque t'a été ça...., eh bien! conte-nous quelque chose, à seule fin que j' sachions quelques-uns des tours des flibustiers..... Pas vrai, Grimelle? »

Un autre répondit : —Eh oui!

—Savez-vous, dis-je en m'adressant à Penalto, que vous vous exposez étrange-

ment en embarquant ainsi sur un bâtiment français pour un port de France?

—Monsieur, me répondit-il en m'adressant plus directement la parole, quelque affreux que soit le métier auquel je me suis livré, j'étais né pour une carrière heureuse. Mon père et ma mère étaient honnêtes, non pas comme l'entend le monde, mais dans toute l'acception morale du mot..... cela vaut mieux, pourquoi m'auraient-ils fait avec des penchants criminels? Le monde ne sait pas toujours qu'il y a chez l'homme deux volontés qui luttent continuellement, le bien et le mal, comme on est convenu de les appeler. A un certain âge, à celui où l'on se trempe pour la première fois dans les passions, par exemple, la tête a plus de force que le cœur. Un jour, chez l'homme bien né, dont l'éducation a développé les sentiment honnêtes, le cœur rachètera les fautes de l'exaltation du

premier âge.... Pourquoi la société étale-t-elle toutes ses séductions aux regards universels, quand un petit nombre d'êtres privilégiés sont appelés seuls à en jouir?... J'ai voulu de l'or, des femmes, des plaisirs.... parce que mes sens et mon exaltation de poète m'en donnaient une irrésistible soif; ma condition m'en refusait et me condamnait au travail..... Je me suis fait pirate! Oh! alors j'ai pris du bonheur par tous les pores, je me suis enivré de vins précieux et des caresses de femmes que mon or payait.... Je n'y pensais pas.... ce fut une ivresse d'une année! Ivre au combat, ivre au plaisir, je ne discernais plus les crimes dont les premiers me couvraient la honte qui s'attachait aux autres; je n'aimai jamais qu'avec mon cerveau, mon cœur s'était enveloppé dans une cuirasse de pudeur que mon enfance avait laissée en moi.... Je fus pirate! Oh!

pirate, c'est être tout! c'est être craint, c'est être haï, c'est être riche; courir de grands dangers, mettre sa vie en jeu à chaque nouvelle partie, gagner souvent pour ne perdre qu'une fois!... Être pirate, c'est être maître de la vie des autres, sublime despotisme que la réussite consolide, trône élevé sur les cadavres et sur l'or. Et puis quel courage que de vivre ainsi au milieu d'hommes de sang qui vous craignent et vous détestent! car les compagnons détestent le pirate... Ils convoitent sa place, sa part des dépouilles; comme lui ils n'ont qu'une vie à risquer, mais celui qui les commande s'est mis à leur tête sans qu'on lui ait dit: «Mets-toi là!» C'est alors une volonté ferme de commander et de casser la tête à qui dirait: « Pourquoi toi! » La force de la volonté le fait maître, bientôt la force brutale le maintiendra. Le succès justifie tous les actes...

Le pirate ne dit pas : Qui me veut pour chef? Il dit : Je suis chef! qui vient avec moi?»

Et ses yeux échangeaient des éclairs avec l'orage ; et sa voix avait une puissance qui imposait à tous, et son attitude fière et animée était belle, dans ce tableau qu'il formait, lui, jeune homme brun, au regard d'aigle, avec son bonnet phrygien, son costume pittoresque.... et ces matelots blottis, tous les yeux fixés sur un même point : le pirate!—Et les éclairs qui, avec la lumière de l'habitacle, inondaient ce tableau qu'encadrait l'orage!.... l'orage aux grandes voix plaintives et mélancoliques, aux voix vagues comme des désirs d'enfant, et qu'on dirait formées par les derniers gémissements de tous les naufragés!—C'était impressionnant.

D'autant plus que tous se taisaient : lui seul parlait.... lui et la tempête!

—La vie, criait-il ; ah ! j'y tiens bien peu, à la vie !... Mille fois je l'ai jetée à la mort... Bah ! rien ! Et puis la vie est belle quelquefois... avec des richesses, de l'or ! J'ai eu à moi seul plus d'or que l'Océan n'a de bourrasques.—Des passions ! J'ai satisfait plus de vengeances qu'un roi; car, quand je désignais une tête, moi, je n'étais pas obligé, pour qu'elle tombât, de charger des hommes de lui trouver un crime.... Mon long poignard à deux tranchants !....

Le jeune marin en était venu à oublier ce qui l'entourait ; le bouleversement de ses idées était plus grand encore que celui de l'atmosphère.

Les matelots le regardaient avec un étonnement stupide chez quelques-uns, curieux chez les autres : il y eut un bon moment de

silence. Puis le pirate reprit par ces mots :

—Et puis, la fièvre a cessé. Le passé s'est dressé derrière moi comme une grande ombre saignante.—L'avenir m'a paru un précipice au fond duquel je voyais encore du sang. Mon imagination en trempait mes vêtements et je voyais chacun me fuir pour éviter un contact qui les flétrissait... J'ai songé à la mort, autre précipice au fond duquel je n'ai rien vu; le mot seul m'a paru quelque chose, encore ne l'ai-je pas pesé et suis-je passé outre.—J'étais au réveil de ma vie de pirate, et j'aiguisais cette fois pour moi mon poignard, quand un fil en a retenu l'action ; ce fil fut une espérance, — cette espérance un amour. Ensommeillé au fond de mon cœur, le malheur, en y passant, le réveilla. Je ne voulus plus mourir. Je détestai ma vie passée, l'or qu'elle me laissait, le rang, honteux

à mes regards, dont j'avais été fier un jour; je fuis, et ne songeai plus qu'à revoir cette femme, qu'enfant j'avais aimée. — Voilà le secret de ma présence ici, Monsieur; mais je me croyais fort, parce que j'étais fort dans le crime; aujourd'hui je suis faible contre les remords, et si peu confiant dans l'avenir! Car l'avenir que me feront les hommes, si les règles sociales m'en laissent un, ne sera-t-il pas éternellement assombri de mon ineffaçable passé?—Pourtant, j'aurais dû mieux y songer. La mort est un devoir quand on est à charge à soi et aux autres... Compter sur un amour de femme pour refaire sa vie!...

— Le grand foc est déferlé, interrompit un matelot; je l'entends battre!

—Prenez un bout de ligne, allez le serrer comme il faut, lui dis-je.

—Lieutenant, seul!... c'est lourd... il est tout mouillé.... et puis le tangage!...

— Allez un autre homme avec lui, dis-je au groupe.

Penalto s'élança. Je voulus le rappeler... Quelques instants après le timonnier, qui ne veillait point, laissa loffer le navire. Une forte lame tomba sur le gaillard d'arrière, l'habitacle fut chaviré... Je me cramponnai sous la lame... le navire donna un fort coup de tangage.

Puis, un instant après :

—Un chapeau à la mer ! A qui le chapeau? cria-t-on.

—Un chapeau ?... Non! dit Grimelle, c'est un homme !

—Qui ?... qui ?... demandèrent dix voix.

—Penalto! s'écria un matelot qui rentrait du beaupré, où il serrait le foc; il a dérapé au coup de tangage... Le bout du raban qui fouettait l'a enlacé autour du cou... il a balancé un instant; puis, à un second coup de tangage, l'avant du navire s'est relevé avec le raban seul.

—Pauvre b......! dit Grimelle.

Ce fut son oraison funèbre.

SIX MOIS D'UN NAVIRE.

Six Mois d'un Navire.

I.

Le chantier de construction. — On lance le navire. — L'abattage de la clé.—Souvenirs.—Physiologie.—Le navire au bassin.—Le doublage. — Le mâtage.—Le gréement.—L'armement.—Le personnel.—Division et attributions de l'équipage.—Les approches du départ.—Les fournisseurs.—Les curieux.—Les amis.—Les passagers. — Les matelots en retard. — L'appareillage. — Le navire au dehors. — Préludes de la navigation.

Nous allons prendre sur son chantier de construction un navire que nous mettrons à l'eau pour le mâter ensuite, l'armer de tous

ses ustensiles de navigation, placer à bord ses provisions de toutes sortes. Puis nous formerons son personnel, nous examinerons les différentes positions des gens qui vont l'habiter à titre d'équipage, ou seulement à temps donné comme voyageurs ou passagers. Nous crayonnerons les mœurs, les impressions, les habitudes de cette petite colonie flottante; nous verrons agir les officiers par la théorie de la navigation, les matelots par la pratique. Une fois en mer nous y subiront les événements les plus communs de cette aventureuse existence; nous traverserons des tableaux dont l'aspect offrira les physionomies les plus tranchées; ensuite le matelot qui veille dans la mâture élevée nous criera : Terre! Puis ayant traversé l'Océan sur notre navire, nous le quitterons immobile au port, après avoir acquis quelqu'expérience de l'ensemble de choses que jusqu'à

ce jour peut-être nous n'avions vues que par échappées.

Pour quiconque n'a pas l'idée de ce qu'est sur son chantier de construction le vaisseau qu'on bâtit, il est nécessaire d'esquisser rapidement les dispositions préliminaires qui président à sa mise à l'eau.

Construit sur un plan incliné qui se verse à la mer ou vers le bassin près duquel les placé le chantier, le navire à mesure qu'il s'élève sur sa quille, laquelle est en quelque sorte son épine dorsale, se trouve appuyé à droite et à gauche par des madriers de bois et des étançons qui, semblables à des béquilles, lui conservent un équilibre que sa masse en grandissant ne trouverait plus sur la base étroite où elle s'élève.

Étayé de la sorte, le bâtiment est solide

au milieu du chantier de travail, et il attend le jour où, recevant sur sa carène le dernier coup de marteau de l'ouvrier, il ira livrer aux baisers des lames ses vierges préceintes que le soleil ne doit plus revoir ?

Quand vient l'époque de le mettre à flot, le coffre du navire est presque complètement terminé ; il pourra flotter sans que l'eau qui le porte pénètre dans sa cale, et l'opération du doublage qu'il subira bientôt, enveloppera de feuille de cuivre toute la partie submergée, et le ventre du navire se trouvera ainsi cuirassé d'une manière inattaquable pour tous les petits accidents qui pourraient compromettre sa conservation. Alors vient le jour de la mise à l'eau ; on attend une haute marée, pour que l'Océan puisse envoyer ses flots chercher plus loin son nouvel hôte. C'est un beau jour pour le navire,

il va conquérir sa patrie ; un baptême l'attend aux portes de sa vie nouvelle. On le pare de pavillons flottants et de fleurs ; le prêtre le bénit ; il a un parrain et une marraine qui lui donnent un nom qui est toujours l'expression d'une espérance.

Dès le matin du grand jour, on retire des flancs du vaisseau, où ils s'appuyaient, les étançons ou les béquilles qui ne sont pas absolument indispensables à la conservation de son équilibre. Une longue coulisse sur laquelle porte la quille, est prolongée jusqu'à la mer qui, montant toujours, doit venir au-devant du voyageur pour lequel va s'ouvrir son sein agité. Mais parmi toutes les pièces de charpente qui maintiennent encore le bâtiment sur la plage qui l'a vu grandir, une surtout acquiert ce jour-là une importance extrême : cette pièce placée au bout de la quille, du côté de la mer, fait par

sa position une vigoureuse résistance à la masse qui, portée sur le plan incliné et depuis peu privée de la plus grande partie de ses soutiens, a de continuelles tendances à glisser sur la coulisse qu'on a graissée avec abondance pour le prochain départ de l'édifice encore immobile. Cette pièce s'appelle la *clef.*

Mais abattre cette clef est une opération difficile: il faut la frapper rudement à grands coups de masse pour la renverser sous le passage immédiat du fougueux navire. Bien des malheureux que l'appât d'une bonne récompense compromettait dans cette périlleuse mission, ont été écrasés sous les gigantesques pas du vaisseau auquel ils venaient d'ouvrir carrière; aussi employaiton parfois d'autres moyens de retenir le navire à l'aide de cordages placés à son arrière. Autrefois on a vu, comme souvent encore en

Angleterre, la difficile opération du renversement de la clef confiée à un criminel, qui obtenait sa grâce et sa liberté en échange des dangers auxquels il consentait à vouer son existence pour un pareil prix.

Ce devait être une position de bien poignantes sensations de peur et d'espoir ! Il y a des dangers qu'on subit dans l'inaction du corps et au seul travail de la pensée; pour ceux-là, celui qui manque de courage peut s'étourdir et se réfugier dans quelqu'absorsante préoccupation, et cela nous est arrivé à nous-mêmes, nous l'avouons franchement, dans notre carrière maritime. C'était dans un horrible naufrage. Il y avait une affreuse alternative de vie et de mort, et toutes les ressources de notre volonté ne pouvaient rien sur la hasardeuse péripétie de cette crise. Mais à attendre en sentant la mort, une mort affreuse, venir grondante et infail-

lible, comme le condamné sur l'échafaud entend grincer dans ses rainures le couteau qui descend sur sa tête ; ce qu'il y a d'affreux alors, ce sont les inhumaines pensées que le travail du cerveau fait surgir : c'est la famille qui se montre dans ces vertiges du regard, ce sont les séductions du bonheur qui torturent et éblouissent la vue.

Nous avons ressenti cela, et pour y échapper comme à une double mort dans la mort promise, nous n'avions rien trouvé de mieux à faire que de combattre cette odieuse souffrance morale par une souffrance physique. Alors nous avons porté nos dents dans notre chair, et nous nous sommes fait au bras une cruelle et bien profonde blessure ; nous avons trempé nos lèvres dans le sang de nos veines déchirées, et les vertiges du cerveau se sont évanouis sous ces nouvelles et inexprimables douleurs... Pendant

que durait cette souffrance sans nom, le grand danger planait sur notre tête et nous ne le sentions plus. La mort si long-temps menaçante passa, enleva d'autres de nos frères et nous laissa vivant sur quelques débris, que la mer dédaigneuse jeta bientôt sur le rivage; ces anxiétés où l'on espère la vie, où l'on redoute la mort, sont si cruelles, qu'on se livrerait volontiers à cette mort d'abord incertaine, comme à un bienfait certain.

Nous le répétons, le danger contre lequel on peut quelque chose, quelque faible que soit le secours auquel se cramponne l'espérance, délivre l'âme de mille morts anticipées.

Le malheureux qui consent par amour d'une récompense, ou en échange de sa liberté promise, à abattre la clef qui enchaîne le navire, n'a point toutes ces alter-

natives ; mais il lui faut un autre courage, et ce courage est celui du sang, qui laisse à l'homme ses forces physiques et le moyen de s'en servir. C'est un violent travail que celui de renverser cette pièce de charpente ; le dernier coup de la lourde massue sonne le premier tintement du danger. Le bâtiment que rien n'arrête alors dans la propension qu'il ressent à suivre cette pente qui l'entraîne, et seulement appuyé encore sur les côtés par de légères béquilles, glisse chancelant sur le chemin rapide qu'on lui a tracé. Comme un homme qui va franchir un danger, il part, puis trébuche et semble hésiter à continuer sa course ; mais bientôt augmentant, à mesure qu'il avance, le contact de la quille polie avec la rainure enduite de corps gras où elle frotte, il part résolument et avec rapidité ; à peine le choc de l'eau qui

se creuse en bouillonnant sous la pression de son puissant conquérant, oppose-t-il une faible barrière à sa course. Quelques navires n'hésitent pas comme d'autres et ne semblent pas essayer le chemin ; la clef abattue, ils jettent à droite et à gauche leurs béquilles et partent vers la mer en se dandinant d'abord, puis leur marche s'accélère et arrive à la rapidité de la foudre. On voit alors que c'est là une terrible crise pour celui qui s'est dévoué à cette dangereuse opération ; nu jusqu'à la ceinture, il attend le signal auquel répondront les coups répétés de la masse.

La clef est ébranlée...... elle grince et s'abat ; le condamné se jette précipitamment la face contre terre, car aussitôt le colosse a pris sa course ? L'éclat du jour pâlit, s'éclipse aux yeux du patient par le passage de l'énorme masse qui, grinçant

dans toutes ses parties, trébuche dans le chemin dont la pente rapide l'emporte à la mer.

L'homme est là abattu, le ventre à terre, la carène passe et l'effleure dans ses balancements, en déchirant sa peau; il voudrait entrer dans la terre pour se dérober à cette pression mortelle; car pour peu qu'il se penche davantage, le navire écrasera le malheureux....

Mais il en est quitte pour quelques sanglantes brûlures. Dans la rapidité de sa course la carène emporte quelque lambeaux de l'épiderme.... c'est tout! Entendez les cris de la foule, le navire est entré dans la mer! les lames qu'il surprend et soulève dans leur lit, bercé d'une houle nonchalante, se brisent sous sa pression et l'éclaboussent en grimpant curieusement contre ses flancs, qu'elles caressent. La mer, bleue et unie,

entoure ce bâtiment d'une écume blanche, elle brille au soleil comme les ardentes crinière de coursiers qui semblent entraîner le colosse! Puis l'émeute des flots troublés se calme peu à peu, et les éclats du grand miroir de la mer se rajustent comme s'il n'avait point été brisé. Tout le peuple est descendu sur la plage comme une frange vivante qui ondoie un tapis bleu des mers. Le bassin attend le navire.

Une fois lancé, il reste au bâtiment, qui n'est encore qu'une coque ou un coffre, à recevoir son doublage et sa mâture. On a pourtant vu des exceptions, rares il est vrai, à cette règle traditionnelle. Pendant ces guerres maritimes de l'empire, des petits bâtiments corsaires ont été construits, lestés, doublés, mâtés, gréés, munis de toutes les provisions, de leur artillerie, l'équipage à bord et les voiles palpitantes, tout cela sur

la terre ferme ! au milieu du chantier de construction, sur le rivage, en face de la mer !.... l'ennemi s'est montré à l'horizon ; un signal a été donné et le petit bâtiment s'est élancé au large à la poursuite de l'Anglais, et cela tout d'une pièce, sans s'arrêter de la terre à la mer ; il est parti sans même dire adieu, il est parti tout d'un coup, et comme un cheval ardent qui sort avec son cavalier, sellé, bridé, de son écurie, pour franchir la plaine ?

Sans le voyage à Paris, de l'espèce de caisse allongée et plantée de mâts, sans proportion, qui a apporté l'obélisque de Luxor dans la capitale, beaucoup de gens en seraient encore à considérer comme un navire les bains flottants de la Seine ou le vaisseau d'argent qui brille en champ d'azur aux armes de la ville de Paris.

Et pourtant, combien ce simulant de

navire est loin de la machine intelligente dont il a la forme apparente ! Qu'ils gardent leur ignorance primitive, ceux qui croient que c'est là un navire ; qu'ils restent sur les impressions que leur ont laissées les figures des trirèmes ou des galères antiques dont leurs classiques études leur ont présenté l'image. Un navire n'est rien de tout cela ; c'est un être ou une machine, suivant qu'il a le repos ou la vie, qui sont l'Océan ou le port. Il vient de s'élancer du chantier de construction comme l'homme naît au monde ; il a reçu le baptême du prêtre qui bénit la carrière qu'il va parcourir ; il vient de recevoir un nom sous lequel il vivra fort et courageux, allant comme un actif voyageur montrer sur tous les points du globe le nom de sa grande famille nationale inscrit aux couleurs de son pavillon. Plus sa vie sera active et accidentée, plus il perdra de chances

de longévité ; la maladie, pour lui, c'est la tempête ; l'agonie c'est le naufrage ; il a une âme, c'est son capitaine.

Quelle existence d'homme est plus aventureuse que celle d'un navire ? N'ont-ils pas tous deux leurs développements, leur croissance, leurs fardeaux à porter, leur mission à remplir ? N'ont-ils pas tous deux leurs duels, leurs blessures, leurs jours de soleil et de joie, leurs nuits de tempête, de souffrance et d'infortune ? Où va le navire dès le jour où il entre dans sa dévorante carrière ? Son but, l'atteindra-t-il ? Le vent de la mer ne flétrira-t-il pas sa brillante toilette ? Chaque pas qu'il fait dans son chemin ne l'avance-t-il pas vers la mort, le naufrage ? Pauvre navire qui vogue dans le bleu de l'air, sur le bleu des mers, vers un point peut-être prochain, peut-être éloigné, dont un horizon brillant ou sinistre te cache perpétuellement

ta destinée! L'horizon du navire, c'est le lendemain pour l'homme; l'homme est comme toi, pauvre navire! balotté par les lames de la vie, il espère aussi atteindre son but : le bonheur comme le tien c'est le port, si aucun rocher ne se dresse dans votre chemin à tous deux, si aucun jour de deuil ou un nuage terne, voilant le ciel, ne vient obscurcir votre chemin!

Le navire c'est la matérialisation de ces deux données mathématiques, la puissance et la résistance. C'est aussi l'activité et l'indolence, la force et l'inertie ; un souffle l'anime comme la statue de Memnon qui parle avec la brise. Son chef met le pied sur son bord, il se dispose à l'obéissance ; tout va frémir en lui, l'impatience va gagner ses cordages, comme les nerfs d'un grand corps. Quand il attaquera la mer vous verrez comme il rendra amoureusement aux

lames, en se plongeant parmi elles, les caresses dont elles accourreront presser ses flancs arrondis! Comme il secouera joyeusement ses pavillons et ses flammes! comme ses voiles palpiteront, impatientes, sous les premiers soupirs de la brise! mais attendons encore, plus tard nous le suivrons, voyageur aventureux, allant sillonner des déserts sans routes tracées, planant sur des abîmes sans fonds, pendant des jours sans soleil, des nuits sans étoiles!

Enfin elle s'est élancée de son chantier, — Voilà donc la coque du navire amarée dans un bassin, attendant qu'on lui donne ce qui lui manque pour aller attaquer la mer. D'abord, comme nous l'avons dit, on la revêt de son doublage. Penché alternativement sur ses deux côtés, le voyageur reçoit, sur chacun de ses flancs, bientôt recouverts par l'eau corrosive, les innombrables feuilles de

cuivre qui formeront son métallique vêtement ; l'opération terminée, il se redresse pour recevoir ses mâts. Un appareil gigantesque dans sa force et dans sa proportion ; la mâture du port attend le navire dans ses hauts appareils. Les mâts sont étendus sur le quai, les gros cordages les prennent par un bout, les suspendent, les élèvent perpendiculairement, puis en placent la barre dans les trous pratiqués au pont du bâtiment pour les recevoir. Amenés peu à peu, ils pénètrent dans l'intérieur de la cale et vont se reposer sur le côté intérieur de la quille. Les cordages se dénouent, le navire est planté de ses bas mâts. D'autres plus légers vont se produire sur ceux-ci, et sur ces derniers d'autres encore. La mâture, l'ensemble de ces mâts superposés, se complète par les vergues, barres traversales qui se dessinent en croix sur leurs soutiens ; à ces vergues

pendront les voiles, comme des banières, et pour les dérober au vent ces voiles seront retroussées et repliées dessus. Mille cordages s'élancent des côtés du navire et grimpent contre les mâts en leur servant ici de contre-forts, plus loin d'étais et d'appuis croisés en tous sens; de légers filins forment les échelons de ces escaliers mobiles que le vent fait raisonner et se plaindre comme des harpes. Cet écheveau de cordage si embrouillé aux yeux de l'homme étranger à la marine, et pourtant si clair et si bien coordonné par le marin est l'abîme où se perdent toutes les suppositions de l'observateur. Son œil a peine à suivre les mille contours de chaque fil qui s'élance, se courbe, retombe replié sur lui-même et va se perdre dans les détours de cette chevelure dans laquelle le vent semble avoir jeté le désordre. Nous ne voudrions pas nous laisser entraîner à pré-

ciser, comme dans un traité, toutes ces choses sur lesquelles nous ne voulons qu'étendre un coup-d'œil rapide; aussi pour trouver une des faces les plus pittoresques de ce que nous avons entrepris d'écrire, passerons-nous rapidement sur les détails de l'armement. Jusqu'alors, en parlant de la mise à l'eau et des premiers préparatifs d'armement, nous avons eu présent à la pensée un bâtiment de commerce; nous poursuivrons notre examen de la même manière.

A mesure que ses mâts s'élèvent, que ses vergues se croisent, que ses cordages serpentent en l'air, le navire reçoit aussi d'autres parties de son armement. On place dans la cale les marchandises qu'il doit transporter à une destination convenue; on embarque ses provisions et ses munitions. Chacune des voiles qui va se plier sur une vergue ou contre un mât, est doublée par un

rechange, qui prend sa place dans une certaine partie de la cale : les soutes sont les petits magasins où se placent tous ces objets de rechange. Les mâts secondaires pourront aussi être représentés par les pièces de bois dont on fait des faisceaux sur le pont. Un cordage rompu trouvera également son remplaçant dans les pièces de filin dont on approvisionne la soute. Les cables et les ancres sont disposés à l'avant du bâtiment, le gouvernail tourne bien sur ses gonds, toute chose à bord est d'un libre et facile exercice. La chaloupe est là, avec d'autres canots plus légers pour le service du navire, bientôt on les embarquera, — ce sera la dernière chose à faire. La partie du bâtiment que le pont recouvre sur l'arrière, contient les chambres des officiers et des passagers ; l'avant c'est le logement des matelots. Le reste est destiné aux marchandises. Tout est à bord,

moins les dernières provisions, moins les gens d'équipage et les passagers. La destination du navire est convenue, les denrées qu'il doit déposer à son point d'arrivée sont placées dans la cale; nous voici presqu'arrivés au départ; avant de suivre à la mer le vaisseau que nous avons vu naître et grandir, jetons un regard sur son personnel; — c'est la physionomie morale de l'ensemble.

Il y a dans chaque port, soit de l'état, soit du commerce, un bureau de l'administration maritime, dépendant du ministère spécial établi à Paris, et dont les attributions locales s'exercent sur l'armement au départ, et le désarmement au retour des navires qui appartiennent à chacun de ces ports. Nous avons dit plus haut que nous nous occupions du bâtiment du commerce, nous continuerons ainsi.

Ce bureau de marine qui dépend d'auto-

rités supérieures établies dans les principaux ports ou arrondissements maritimes — comme les maires, les sous-préfets et les préfets dépendent d'échelons plus élevés pour l'administration civile, — ce bureau de marine, disons-nous, dirigé par un commissaire de marine, fait passer par-devant lui les équipages qui partent pour faire campagne, ou qui viennent de l'accomplir. Un navire de commerce de 300 tonneaux, par exemple, est monté de 15 à 18 hommes, divisés comme suit : un capitaine au long-cours, revêtu d'un diplôme du gouvernement, pour commander et mener un navire dans toutes les mers du globe ; — celui-ci est arbitre souverain, et *maître après Dieu* sur son bâtiment, comme le dit le langage du droit maritime.

Après ce capitaine qui dirige l'expédition, vient le second capitaine, lequel, en cas

d'événement, devra remplacer le premier. Cet officier n'est point légalement contraint d'être revêtu du titre de capitaine au long-cours ; — c'est un officier de confiance.

Ensuite le lieutenant, jeune marin, qui possède une partie essentielle des connaissances théoriques de son premier chef, de façon à être en état de pouvoir également diriger le navire et l'opération commerciale si les deux autres officiers en étaient arrachés par accident.

Les grands navires ont un sous-lieutenant et un chirurgien, — mais c'est le plus petit nombre. Les pêcheurs baleiniers seuls ont régulièrement dans leur état-major un officier de santé.

Cet état-major est complet ainsi, vient à la suite ce qu'on appelle vulgairement l'équipage.

Il est formé de maîtres, de matelots,

d'apprentis marins et de gens faisant partie de la domesticité du bord. Ainsi, le cuisinier, le maître-d'hôtel, pour les bâtiments qui transportent de nombreux passagers et enfin les mousses de chambre.

Le maître d'équipage marche immédiatement après le dernier officier; c'est l'intermédiaire portent les ordres émanés de l'état-major aux matelots qui les exécutent. Il surveille le travail en le partageant. Après lui, viennent avec une certaine distinction parmi les premiers matelots, le charpentier, le voilier, le calfat, — lorsque ces différentes fonctions ne sont pas représentées par un seul individu d'élite. Quelques matelots, deux ou trois novices ou apprentifs marins, et enfin un ou deux mousses complètent l'ensemble de ce qui s'appelle un équipage.

C'est tout ce monde qui, au départ, défile

par devant le commissaire de marine, pour être inscrit sur ses livres d'administration, dont un double est délivré sous le titre de *rôle d'équipage*, au capitaine qui l'emporte.

En subissant cette formalité, chaque marin, quel que soit son grade, reçoit une somme basée sur ses appointements, comme anticipation sur ce qu'il va gagner en se mettant en campagne. Cette somme est proportionnée sur la moitié du temps approximatif de l'engagement. Un capitaine gagne par mois environ cent cinquante ou deux cents francs d'appointements fixes, sans préjudice de certains droits prélevés sur les produits du transport des marchandises; lesquels droits forment la partie la plus importante de ses bénéfices. Ainsi, en passant cette revue, le capitaine reçoit deux mois d'avances pour une campagne aux Antilles, estimée devoir durer quatre à cinq mois. Le deuxième capitaine

gagne cent ou cent vingt francs pour toutes choses; les lieutenants de soixante-dix à quatre-vingt-dix francs; le maître d'équipage une égale somme; les matelots environ cinquante francs; les novices trente ou quarante; les mousses vingt-cinq.

Au retour du navire dans son port d'armement, on compte la durée du voyage, et l'on remet à chaque marin de l'équipage ce qui reste à lui payer en dessus des avances qu'il a reçues; ce dernier paiement s'appelle *décomptes*.

Les *avances* sont payées aux marins pour leur permettre de liquider leurs petites dettes de terre, et pour leur offrir les moyens de se munir des hardes et objets qui leur seront nécessaires pour la campagne. Rarement le matelot emporte un sous avec lui quand son navire quitte le port.

Maintenant que nous savons approximati-

vement l'organisation du personnel et du matériel d'un navire, transportons-nous sur le quai du port près duquel il est encore amarré, faisant battre au haut de ses mâts les pavillons qu'agite le vent favorable qui l'entraînera bientôt loin du port.

La marée monte ; dans deux heures le bâtiment partira. Les voiles sont roulées sur les vergues, tout est prêt à bord ; son équipage attend le dernier signal ; les officiers seuls sont déjà à leur poste ; — s'il doit prendre des passagers, nous allons les voir venir.

Le départ est un des tableaux les plus animés de la vie d'un port de commerce, c'est aussi une des phases importantes de la carrière du marin et du navire. Le départ, c'est le début d'une suite d'événements inconnus encore, et dont le dénouement sera ou heureux ou fatal ; on ne sait. C'est la réunion

et la première mise en œuvre de tous les moyens qui doivent concourir à l'exécution d'une entreprise, dont il résulte peut-être la ruine, la fortune, l'existence, la mort de plusieurs individus. C'est à ce départ du navire que tout se rassemble : hommes et choses. Aussi, quelles scènes bruyantes et animées il provoque ! Voilà le quai couvert de monde : curieux ou affairés; — voilà le navire sur lequel tout frémit et s'agite ; quelle impatience ! — que de recommandations ! — que de serrements de cœur ! — Les pavillons claquent et se tordent dans l'air ; le capitaine jette dans la confusion ses ordres précipités ; la marée monte toujours et vient chercher le navire. Le pont est encombré de cordages : les mousses assis sur les vergues, attendent que le cri de larguer les voiles leur fasse lâcher le dernier lien qui les tient retroussées. Puis les fournisseurs

s'amassent sur le quai, répondant avec précipitation aux continuelles sollicitations du pilote qui s'impatiente. — Voilà le boucher vis-à-vis duquel les curieux se fendent et s'écartent ; il porte de longues broches garnies de viande saignante et tuée au dernier moment. — Plus loin le boulanger fait sauter de main en main ses tourtes chaudes encore, qui volent du quai au navire, décrivant des arcs dans les airs. — Maintenant c'est le marchand de légumes qui traîne sa charette encombrée sous la charge d'une julienne de choux, de betteraves, de carottes et de bottes d'oignons. Tout cela passe de main en main, et s'empile sur le bord, au milieu des cordages qui glissent en tous sens. — Les poules et les canards se font entendre de loin ; des cages entières s'enlèvent avec effort et passent de la terre au navire avec un infernal tapage de croasse-

ments qui couvrent momentanément toutes les voix d'hommes. Puis, par-ci par-là, un chou, un pain, un canard tombent à la mer, on les abandonne; le bâtiment mal amarré sur ses cordages provisoires, s'écarte et se rapproche alternativement du quai, d'où toutes ces choses l'envahissent et semblent le prendre d'assaut.

Le passager arrive avec la brouette de l'hôtel garni chargée de malles, de sacs de nuit, de cartons écrasés; la douane intervient: le dernier point de contact avec la terre doit être une vexation du fisc. — Le gendarme de marine remet aux voyageurs les passeports. — Au milieu de tout ce pèle-mèle, de tout ce tapage, les femmes inquiètes commencent à éprouver leurs peureuses émotions. — Les parents, les amis, les curieux, les créanciers déçus forment des haies impénétrables autour du bâtiment sur lequel

se croisent mille cris qui en partent ou y arrivent. — Il est temps ! il va partir ! accourez ! — Mais voilà les derniers venus ; ce sont les gens de l'équipage. — Car ces hommes qui se meuvent en tous sens sur le pont et dans la mâtures, ce sont des gens du port, payés à la journée, et qui vont quitter le bâtiment lorsque son équipage de campagne va en avoir pris possession. — Mais dernier moment est venu et les matelots ne sont point encore arrivés ! cela est toujours ainsi, le cabaret du coin leur verse la dernière rasade. Chaque buvette du chemin a marqué par une libation le pas à leur route ; ils trinquent, ils aspirent la dernière goutte du gobelet épuisé ; — Adieu celui-ci! adieu celui-là ! A ta santé! à la tienne ! Bonne campagne !... — Embarque ! embarque ! crient vainement le pilote et le capitaine impatientés. — Le navire largue ses

voiles; les cables qui le retiennent encore font effort contre le vent qui veut l'entraîner. — A bord! à bord! canailles! à bord, paresseux, ivrognes! — Bon! voilà les coffres des matelots juste au dernier moment. — Oh! scélérat de matelot, tu paieras cela en mer! Le matelot et son coffre voyez-vous, ce sont toujours les derniers venus; — Regardez comme ils sont lourds et pleins tous deux! — Qui est-ce qui manque encore à l'appel? — Le pilote presse le capitaine; l'armateur lui donne les dernières instructions verbales. — Voilà le courtier de marine qui remet la boîte aux expéditions; tout est légalement et matériellement prêt..... Allons! largue les amarres et les voiles! — Adieu vous autres qui restez!... Dites bien à toutes ces personnes les choses dont on vous a chargées! et cette commission qui fait rire.... et cette recommandation qui jette

une larme sous la paupière ! Ah bah ! oublions la terre ! crient les marins. La brise est fraîche et favorable, le soleil haut, le navire en frémit d'aise. Le quai fuit doucement contre la coque emportée ; sur la gauche se cramponnent encore quelques traînards.... Les corps se penchent, les mains se joignent encore avec effort dans une dernière pression...—Au revoir ! adieu ! bon voyage, chers, et prompt retour !

Qui fend là-bas la foule en trébuchant ? — Qui est-ce qui crie ainsi le nom du navire ? — Encore un matelot à la traînée ! Allons, il est trop tard ! il y a vingt pieds entre la terre et le navire ; le matelot regarde la distance d'un œil stupide en chancelant sur ses jambes penchées.... il jette la fumée de sa pipe au nez de tous les curieux qui l'entourent et se moquent de lui. Il jure un peu, puis s'en retourne au cabaret dépo-

ser quelques sous qu'il avait eu la faiblesse d'emporter ; le navire cingle — il boit. Le navire se penche sous la pression du vent dans ses voiles ; — il chancèle plus encore sous ses copieuses libations. Mais c'est assez d'insouciance et de genièvre, à lui cette barque ! — Allons, mes amis, nageons en double et rattrapons ce navire ! L'armateur payera sur mes futurs gages ! — Heureusement les sinuosités du port qui retardent le bâtiment, et les efforts des rameurs font gagner l'embarcation à l'arrière de laquelle le matelot retardataire se goberge en fumant comme un aspirant en corvée. — Il commande à son tour, le digne matelot ! Nage donc ! — et il jette sa pipe à l'eau : Nage donc ! — puis la nature reprend le dessus, et il aide lui-même l'aviron ; — car il voit fuir son vaisseau et sa raison l'assiége. — Le voilà qu'il sue du travail ; en-

core! encore! attrape cette corde qu'un camarade te jette! — Il est à bord! disent les curieux de la terre.

Adieu le port! — Le soir est venu. Les panais, les choux, les poulets sont rangés par le cuisinier, par le maître-d'hôtel. Les malles, les sacs de voyage se placent dans les étroites cabanes. Les matelots font en costumes de mer. Les passagers sont encore les courageux et s'obstinent à leurs cigarres éteints. Les femmes regardent tristement l'eau qui coule et le rivage qui s'estompe. Les officiers inspectent la mâture ; les pavillons descendent de leurs drisses ; tout s'harmonie, se range, s'installe, s'apprête pour le large, pour la pleine mer et les surprises. Les lames curieuses battent les flancs du navire, et se dressent pour voir qui elles portent ; — et les vapeurs de la nuit baignent la terre de France que beau-

coup de ces gens peut-être ne reverront jamais !....

II.

Premiers jours de Navigation.

La nuit du départ. — Impressions. — Le capitaine. — Etude de l'atmosphère. — Physiologie. — Les passagers. — Le pacotilleur. — Distribution de l'équipage. — Le quart de nuit. — Superstitions. — Les officiers. — Les matelots. — Le changement de quart. — Encore les passagers. — Les créoles. — Les femmes à bord. — Le mal de mer. — Conversation. — Sommeil.

Maintenant quelles choses vont s'accomplir au sein de cette petite république, qui s'est détachée de terre pour se livrer confiante dans les hypothèses de ses calculs à

tous les mystères et les caprices de l'Océan?

La nuit est épaisse; de sombres vapeurs se sont levées de l'horizon et ont peu à peu envahi le ciel; quelques teintes rousses et sanglantes pâlissent d'instants en instants sur le couchant que teignent de larges nuages ardoisés; elles descendent et meurent dans la nuit: ce sont les derniers soupirs du jour dont le soleil faisait la vie. Les côtes de la Manche où le navire s'avance, se découpent autour de lui comme un cadre de bronze. Le ciel est sans étoiles; d'espace en espace les points élevés des falaises allument leurs phares qui, comme des yeux flamboyants, semblent regarder passer le vaisseau. Pour l'homme étranger à la mer, ces premières impressions de la mer sont sinistres et sauvages; elles enfantent mille regrets jusque là sans valeur sur les choses passées, et elles font pâlir l'espérance dont notre imagi-

nation confiante embellis l'avenir. Tout est ombre et mystère, le navire marche sur une mer comme en enveloppant ses flancs d'une ceinture d'écume phosphorescente qui flotte autour de lui comme une mousseline paillettée. Les mâts et les cordages se découpent plus noirs encore que le ciel qu'ils rayent en résonnant sous la brise, comme une harpe que l'orage a mise en désordre. Il y a partout autour du voyageur mille machines inconnues qui gémissent sous le travail qu'elles exercent ; d'autres craquent et semblent se déchirer en implorant merci. On sait qu'on est entouré de terres et de rochers, et l'on craint de s'y briser de toute cette étourdissante vitesse que le vent donne au vaisseau. Le calme des matelots qui chantent les derniers refrains qu'ils ont appris à terre, l'insouciance de l'officier qui fait briller plus loin le feu odorant de son cigarre, la non-

chalance même des mouvements du navire qui roule sur cette mer, pavée et encadrée d'écueils ; tout augmente la terreur de l'homme étranger à la marine, et qui se trouve tout à coup subir les pénibles impressions d'une première nuit de navigation. L'habitude viendra, et peu à peu changera le cours de ses idées, de ses sensations ; l'habitude est la seule nature qui fasse vivre le marin d'une existence qu'on ne peut endurer ni comprendre, puisqu'elle est comme pour les gens du monde, une transition momentanée d'un état normal à un autre.

Il est donc nuit. Où sont tous ces gens et toutes ces choses dont le bruyant pèle-mèle donnait tant d'animation au départ ?

Le capitaine, le roi du bord, celui que la loi gratifie d'un pouvoir discrétionnaire, qui *règne et gouverne* ; le capitaine auquel est confié la vie et l'avenir des individus qui

l'accompagnent, les intérêts d'une riche cargaison, la valeur d'un grand et beau navire, l'honneur du pavillon national à faire respecter sur les rives étrangères ; l'unique et despotique gérant responsable du vaisseau, qui ne doit compte qu'à la loi, à sa conscience et à Dieu ; le capitaine du bord enfin, est descendu depuis quelques instants dans sa chambre. Son visage offre l'expression d'une active préoccupation ; les préludes de son voyage en sont une des phases dangereuses. Il faut quitter le voisinage de toutes ces terres, de ces nombreux rochers dont les défilés se déroulent devant lui, pour prendre bientôt le large. Alors il sera moins soucieux jusqu'à l'approche du nouveau rivage sur lequel il se dirige et sur lequel il déposera ses passagers et sa cargaison. Maintenant le voilà qui consulte attentivement sa carte marine ; il constate quelle profondeur ont les

eaux qu'il parcourt, quelle distance le sépare des points de la terre qu'il doit contourner. Les phares qui brillent dans l'obscurité sont les bornes milliaires de sa course nocturne : ils jallonnent son chemin. De temps à autre, le marin monte sur le pont, interroge la nuit, la mer, la brise ; il analyse leur physionomie pour chercher s'il n'y a pas autour de lui quelques menaces, si quelque orage inattendu ne vient pas gonfler le sein de la mer comme une poitrine humaine palpite sous les appréhensions d'un chagrin. Mais tout est favorable ! La brise rafraîchit l'air altéré par les ardeurs du jour ; elle apporte dans ses vives bouffées les derniers parfums de la terre sur laquelle elle passe ; quelques pâles étoiles se montrent par les déchirures des nuages et deviennentpeu à peu ardentes comme des roses de feu. Alors leur reflet scintille sur les lames comme des mouches lumineuses dans

un onduleux champ de lin. Les nuages, jusque-là étendus sur le ciel, se roulent comme un manteau et laissent voir au-dessus de la terre les premières lueurs dont la lune éclairera la nuit. Les étoiles qui se multiplient blanchissent au reflet de l'opale qui va briller au front du ciel, et le ciel lui-même s'éclaircit sous la broderie de perles brillantes dont il est semé.

La physionomie de la nature maritime a changé. Cette molle clarté est douce comme l'espoir, elle donne à l'âme inquiète un retour vers lui. Toutes ces vagues appréhensions, toutes ces craintes sans objet s'évanouissent avec l'obscurité qui teignait la mer et le ciel. C'est pour le marin surtout qu'il y a entre l'ordre physique qui l'entoure et son ordre moral ou intelligent la connexion la plus réelle. Le marin penseur, le marin qui laisse imbiber son âme de toute

cette poésie au milieu de laquelle s'use sa vie, est un médiocre marin dans l'acception pratique du mot. C'est une existence d'improvisation continuelle que celle-ci ; toute chose qui arrive est la conséquence d'une autre chose presque toujours inattendue. Jamais les événements n'ont promis de laisser au temps le loisir de couver à son gré l'œuf d'une idée ; l'idée naît d'un choc, et elle a des ailes. Tous les progrès ont quelques heures pour horizon, jamais le marin n'a le temps de laisser figer ses pensées. Il se voit à chaque moment contraint de procéder par l'inspiration, et l'inspiration est fille de cette cuirasse de l'âme qu'on appelle sang-froid. Vous le voyez, le marin penseur est un mauvais marin.

Où sont les passagers du navire à cette heure? Il y a à bord trois hommes et deux femmes. Quels gens peuvent-ils être? Il

faut rechercher quels individus sont les plus exposés à subir ces lointaines émigrations dont l'agent est un navire. Il est d'abord impossible qu'il n'y ait pas ici un pacotilleur. Vous le savez, le pacotilleur est la commis-voyageur de la mer. Il y a de l'un et de l'autre sur tous les navires comme dans toutes les diligences. Que vous dire du voyageur marin? C'est le calque de son collègue de la terre ferme, seulement il est moins ennuyeux dans ses défauts et plus distigué dans ses qualités, parce qu'il est plus riche et qu'il a vu un meilleur monde. S'il est parti de bas-lieu, comme cela est presque toujours, — il a bientôt repris un certain niveau! comme ferait un homme qui courrait sur un chemin pour rattraper un autre homme parti au pas d'un point plus avancé du but. Le pacotilleur a dans la calle du navire tout ou partie de sa fortune; elle est

ordinairement représentée par des barils de beurre de Joigny, de farine, de grain, de biscuit, de viandes salées, des caisses de vins fins, des panniers de bière, des ballots d'articles de Paris, d'étoffes ou de soieries de Lyon. A son arrivée dans la colonie, il louera un magasin où se rangeront toutes ces choses, si la disette ou la rareté de l'une d'elles ne la lui a pas fait vendre à gros bénéfice avant son débarquement. Lorsque sa vente complète sera opérée, le pacotilleur laissant à la traîne quelques rentrées irréalisables, convertira en sucre ou en café le produit de sa vente, et l'embarquera, pour la France, sur le tillac qui couvrira sa fortune transformée. Un an après on le retrouvera à la tête de nouveaux barils de beurre ou de ballots de petits miroirs, d'ombrelles et de bottes de pacotilles. Ce négociant actif, labourieux, économe, est la vivante et

plus complète expression du commerce, — trésor que l'économie générale des nations et la philosophie de la politique, font consister dans l'échange continuel des produits.

Le pacotilleur est sur le pont. Il n'a pas sommeil ; il rode autour du capitaine, et cherche à échanger avec lui quelques banalités de circonstance. Les premiers jours de navigation sont toujours employés à une étude qui a pour agents et pour objets tous les individus du navire. Le pacotilleur désire surtout savoir si personne ne porte à la destination commune des marchandises qui puissent faire concurrence avec les siennes ; quelquefois il fait une diplomatie de quinze jours pour pénétrer ce secret, sur lequel chacun met soigneusement l'enveloppe de son intérêt. Quelquefois aussi des transaction s'opèrent et un seul devient proprié-

taire d'une même sorte de denrée. Jusque dans son repos, l'existence du pacotilleur est une vie de travail, — le mot *facture* est le pivot de toutes ses conversations; il en est lui-même l'expression morale.

S'il n'a pu lier conversation avec le capitaine préoccupé de la route, ou abandonné aux souvenirs de sa famille qu'il vient de quitter au port, le pacotilleur va s'asseoir sur les parois et fume un cigarre des Antilles qui provient de son dernier voyage. Vers le milieu de la nuit, il descend dans sa cabine dont il a fait le lit avec un soin minutieux; mais avant de s'éclipser il adressera, soit au timonnier, soit à l'officier de quart, quelques mots thecniques qui témoignent de son entente des choses au milieu desquelles il va vivre.

Nous parlerons des autres passagers.

Avant de chercher à connaître qui ils sont, occupons-nous de l'équipage.

Une fois en mer, l'équipage d'un bâtiment se divise en deux parties qui alternent dans le service de la nuit principalement.— Quelquefois elles font concurremment celui de la plus grande partie du jour. Chacune de ces parties prend le nom d'un des côtés du navire, qui sont *tribord* pour la droite, lorsqu'on tourne le dos à l'arrière pour regarder l'avant, et *babord* pour la gauche; ainsi comme il faut distinguer par un nom particulier chacune de ces deux divisions de l'équipage, l'une s'appelle la bordée ou fraction de tribord, l'autre celle de babord, ou plus simplement les *tribordais* et les *babordais*.

La nuit, pendant qu'une des deux fractions veille sur le pont, l'autre se repose ; à certaines heures les tours sont changés, de sorte que la manœuvre et le travail sont

tour à tour servis par les tribordais et les babordais.

Chacune des deux divisions de l'équipage est égale par le nombre des officiers, maîtres, matelots et mousses qui la composent; on s'efforce également d'établir une parité morale par l'examen de la capacité de chaque homme en particulier.

Le capitaine ne fait pas de quart, — puisqu'on dit être de quart ou faire le quart pour signifier veiller ou s'occuper sur le pont. Le cuisinier qui travaille tout le jour et souvent une partie de la nuit, est le seul avec le mousse ou domestique de chambre, qui soit également excepté d'une règle qui s'étend à tous les gens qui ont un titre quelconque de marin dans l'armement. Les passagers sont conséquemment libres de tous leurs instants, et ne font parfois le quart que comme distraction aux ennuis de leurs

longues heures de sommeil. Quant au capitaine, il monte souvent la nuit, lorsque ses soins ou sa curiosité le réveillent. Chacun des quarts est commandé par le second capitaine et le lieutenant. Le quart de ce dernier est celui qui prend le nom de tribordais, parce que tribord est le côté honorable d'un navire, et que si le capitaine dans certaines occasions, prend le commandement d'une partie de l'équipage, c'est à la tête des tribordais qu'il se place.

Il est rare que les marins n'établissent pas des observations sur les chances heureuses des babordais ou des tribordais. Lorsqu'au commencement d'une campagne la pluie, la violence du vent, les rudes travaux de mer se trouvent par hasard échoir plusieurs fois de suite à l'une des deux parties de l'équipage, on n'oublie pas d'en tirer des conclusions qui s'attachent à elle et la

frappent de malheur dans l'opinion de tout le monde. Ainsi quand la bordée chanceuse monte sur le pont, celle qui abandonne le travail ne manque guère d'établir ses prévisions. « V'là les babordais qui montent ! disent les matelots ; laisse faire, va ! j'aurons du vent et de la pluie à ne savoir où les mettre ! » Fait-il bon temps et belle mer, c'est une autre variante : « Ah ! vous v'là, figures de *vent de bout* (vent contraire) ! Gardez-nous ce qu'on vous laisse, et ne touchez pas au vent ! » S'il arrive parfois que les hasards fassent tomber les accidents atmosphériques plus souvent aux uns qu'aux autres, les travaux et les fatigues qui en résultent exaspèrent les matelots. Aussi font-ils mille efforts pour qu'aucune mutation ne les arrache à une bordée heureuse pour les faire entrer dans une *bordée de malheur*, comme ils disent. La superstition qui, depuis quelques

années, s'est considérablement effacée des mœurs des matelots, subsiste cependant encore d'une façon curieuse dans certaines traditions acceptées et répandues sans examen. C'est encore là un des aspects poétiques de la marine.

Ainsi, pendant toute la durée du quart qu'il préside, l'officier se tient en observation sur les différents points du navire qui sollicitent sa surveillance ; ses regards se portent souvent sur la boussole d'après laquelle un matelot placé au gouvernail, et remplacé d'heure en heure, dirige la route du navire. Si le vent acquiert plus de violence, l'officier de quart songe à reployer sur leurs vergues les voiles les plus fragiles, afin d'éviter d'endommager quelque partie de la mâture, ce qui s'appelle faire des avaries. Si au contraire le calme succède à la brise, il multiplie les voiles afin de recueillir dans

l'air plus d'éléments d'impulsion. Si le vent change de direction, il faut changer les dispositions de ces voiles, et les placer sans cesse dans le sens le plus favorable au contact immédiat de l'air avec leur plus grande surface. Tous ces détails, ces études, ces travaux sont un emploi de temps de la durée d'un quart. L'officier examine, apprécie, prend une détermination, donne un ordre, et les matelots exécutent. Lorsqu'il n'y a rien à faire, ceux-ci se promènent de chaque côté du pont, causent entre eux, chantent, fument ou se livrent à leurs petits travaux particuliers, l'officier observe toujours, et chaque quart de la nuit se consume et se renouvelle ainsi.

Voilà la physionomie générale du pont; maintenant il est minuit, la cloche placée à l'avant du navire sonne pour éveiller et avertir les matelots qui vont quitter leurs

cabanes pour prendre leur tour de surveillance, c'est l'heure du changement de quart. Les alternatives de veillée et de repos durent quatre heures. Un marin ou un mousse de chambre est descendu prévenir l'officier qui, en quelques minutes, se trouve disposé à remplacer son collègue. Ce dernier donne au nouveau venu quelques instructions verbales sur l'état de la voilure et l'aspect du temps ; puis il descend écrire le résultat de ses observations sur le journal du bord, où il consignera le chemin qu'a parcouru le navire, la direction qu'il a suivie, la voilure dont il s'est aidé, et la nature du vent et de de la mer qui ont aidé ou entravé sa course. Puis il se dépouille d'une partie de ses vêtements et se jette sur sa couche.

Descendons avec le pacotilleur qui sent aussi le besoin de quelque repos, et voyons ce qui se passe dans la chambre du navire, pendant cette première navigation.

Il y a, disons-nous, encore deux hommes et deux femmes embarqués comme passagers sur le bâtiment. Quels sont-ils? D'abord et comme seconde hypothèse de cette règle générale qui place un pacotilleur dans chaque traversée, il y a ici un simple employé d'administration auquel l'exil hors de sa patrie a été imposé comme conditions d'avancement, ou qui peut-être n'a obtenu cette faveur que sous peine de venir faire preuve de flexibilité d'épine dorsale dans les antichambres ministérielles. C'est un type assez négatif sur lequel nous ne nous arrêterons pas, une de ces existences à tant par jour, qui s'use les coudes sur une serge verte et qui se complaît dans l'examen sérieux des contours hardis d'une écriture moulée. Une autre variété des passagers, c'est le créole qui va en France ou qui en revient; s'il y va, il est hautain et plein d'espérance sur les plaisirs dont

son imagination exaltée par maints récits lui escompte les creuses jouissances. Il a dans la cale du navire les boucauts de sucre qui lui donneront à Paris toutes les douceurs d'une existence fastueuse; mais cela sera court. Il a pris un nom quelque passable d'apparence, et sonore à l'excès. Tous les créoles sont gentilshommes, et beaucoup le sont autrement que par le cœur. D'Hozier rappelle leur écusson, dont les couleurs n'ont souvent pâli que par suite du démembrement des familles. Mais toutes ces noblesses ne sont point à vingt carats, et quelques-unes sont plaquées. Ainsi le nom vulgaire de la famille s'appuie, pour grandir, sur quelque dénomination qu'avec quelque peu de sévérité dans l'esprit on pourrait taxer de bouffonnerie. Des accidents du paysage, des concessions de propriétés, des sobriquets complaisants forment les éléments

communs de ces apparences de noblesse. Nous ne saurions citer d'exemples sans risquer de tomber dans des applications vraies, sans que notre citation ne devint un miroir où se reconnaîtraient des gens auxquels nous sommes éloignés de vouloir porter insulte ou moquerie ; ceci est l'explication d'un travers et rien de plus, encore ce travers s'implique-t-il à la connaissance des mœurs caraïbes ; du reste la plupart des noms valables que portent les créoles sont allés par-delà les mers l'épée à la main. Les guerres civiles, les incendies, la philantropie, les fléaux qui voilent sans cesse le beau soleil des Indes, n'ont guère permis que l'arme rentrât paisible au fourreau.

En général, parmi les individus qui reviennent d'Amérique, les oncles sont en médiocre quantité — et qualité. Les opéras-comiques ont absorbé tout ce que le soleil

caraïbe en faisait mûrir pour le triomphe des neveux.

Les femmes qui vont aux Antilles sont aussi d'espèces fort variées. Pourtant ce qui domine se résume en ceci : Marchandes de modes ou de bijoux ; — amantes délaissées qui, sur la foi de rapports flatteurs, poursuivent des infidèles parvenus; — dames créoles qui sont venues demander à un autre ciel un air plus favorable à leurs poitrines souffrantes ; — filles de couleur qui font le métier de pacotilleur, mais avec la plus complète expression personnelle de cette industrie ; — ou encore des sœurs de charité envoyées au remplacement de pauvres filles dont le temps prescrit est fini, ou dont la santé s'épuise ; — quelquefois aussi des actrices, des sauteuses, qui ont rebondi de théâtre en théâtre dans toutes les petites villes de France, et qui, en désespoir de cause, se

laissent embaucher *pour les îles* en compagnie de leur mère, à l'année, et de quelques malles d'oripeaux de spectacle.

A quelle espèce et nous dirons aussi à quelle classe appartiennent les deux passagères dont nous entendons les plaintes répétées? Elles sont peu familiarisées avec les traversées, les pauvres femmes! car le mal de mer s'est violemment emparé d'elles aux premières secousses que la brise et les lames ont imprimées au bâtiment. Le mal de mer! c'est un bien terrible mal! une bien douloureuse et énervente affection; ce qu'il y a de plus cruel en cela, c'est que c'est un mal sans remède. Byron, le grand sceptique moderne qui refusait de croire à tant de choses, avoue le mal de mer et prétend que le meilleur remède qu'on lui puisse opposer est un beefsteak.... les matelots sont moins recherchés, ils conseillent tout simplement aux

malades un verre d'eau-de-vie, un morceau de gras de lard et une pipe de tabac... nous, nous nous abstenons de rien conseiller.

En effet, que faire qui préserve du mal de mer? ou avant tout, qu'est-il lui-même? L'effet général est ceci : un abattement de toutes les facultés, une altération profonde du moral, bientôt partagée par l'organisation physique; au début, les symptômes sont un violent mal de tête et des douleurs d'estomac, l'extrémité du nez se refroidit, et l'épigastre éprouve des mouvements fatigants de contractions spasmodiques. Cet état de malaise s'accroit encore et l'estomac, s'il est chargé, rejette ce qu'il contient. S'il est vide, les contractions et les mouvements antipéristaltiques de ce viscère sont d'autant plus violents et douloureux, qu'il n'a rien à expulser. Puis un complet abattement s'empare du malade, il devient indifférent à tout

ce qui l'entoure, incapable de résistance ou de volonté, se trouvant mal partout, et cependant dépourvu de toute énergie, de toute résolution pour changer de lieu. L'insouciance des choses extérieures est alors si grande, qu'un homme violemment attaqué du mal de mer resterait immobile et insensible en face de ce qui pourrait menacer ou compromettre son existence. On voit souvent des passagers que le mal de mer frappe sur le pont du navire, y demeurer dans une même position, indifférents à la pluie qui les transperce, aux lames que le vent pousse à bord, avec menace de les enlever dans leur choc.

L'œil est fixe, la bouche mauvaise, les membres pendants, la pensée sans allure, et l'inertie la plus complète a remplacé toute espèce d'énergie et de volonté.

A part les oscillations éprouvées par le

navire sous le battement que lui imprime la mer ou la brise, on ne sait quelles raisons déterminent ce bouleversement physique et moral des individus transportés de la terre ferme sur la mer; on a pensé que l'air marin entrait pour une cause dans ce phénomène, mais depuis il a été observé que le séjour sur les lacs, les fleuves et les rivières causait le mal de mer aussi bien que les plus grandes convulsions de l'océan. L'irrégularité de cette maladie présente du reste des variations bizarres, suivant les individus qu'elle attaque, et l'observateur le plus obstiné se trouve complètement dérouté par ses caprices. Ainsi certains sujets s'embarqueront sur mer pour la première fois, et seront acteurs de toutes les crises de l'océan sans éprouver le moindre dérangement dans leur économie animale. D'autres seront pendant quelques heures ou quelques jours tributai-

res de cette affection, et s'en verront délivrés pour ne la plus jamais subir ou seulement à de rares intervalles, et après un long séjour à terre ou après une navigation paisible que viennent tout-à-coup troubler des orages. D'autres enfin, éprouvent pendant toute la durée de leur traversée les cruelles atteintes d'une maladie à laquelle rien ne peut les soustraire, ni le calme de l'atmosphère, ni le changement de la température, ni le repos du corps, ni l'occupation de l'esprit.

On a vu des personnes si violemment attaquées par le mal de mer pendant leur traversée pour les Antilles, qu'elles refusaient obstinément de revenir en France dans la crainte de repasser par les mêmes souffrances. — D'autres eussent volontiers sacrifié une forte partie de leur fortune pour être mises à terre, après les débuts d'une naviga-

tion pénible, pourtant personne n'est jamais mort de mal de mer, quelque cruel que soit le mal.

Les marins n'y sont pas sensibles, après lui avoir, peut-être secrètement payé un léger tribut. L'habitude les a blasés, et les nécessités de leur service leur feraient promptement étouffer tout soupçon de maladie, s'ils s'en voyaient assaillis, en supposant toutefois que l'amour-propre ne suffit pas pour le leur faire dissimuler. Du reste, dans le principe du mal, avant qu'il ait atteint certaine période qui entraîne cet abattement général et cette inertie dont nous avons parlé, le sujet possède assez de courage pour lutter avec les premiers symptômes, soit par une activité plus grande du corps, soit par l'absorption complète de l'esprit appliqué à des impressions étrangères au mal, il est presque certain qu'il évitera

les progrès de ce mal et se verra en peu d'instants débarrassé des tentatives impuissantes de la maladie contre sa volonté et son courage à y résister. Voilà en partie tout le secret des marins pour n'avoir pas le mal de mer.

Du reste, pour notre compte, nous croyons fort que toutes les ressources pharmaceutiques sont nulles contre cette affection douloureuse. Il est impossible d'arrêter les effets dont on ne peut empêcher la cause. Si les mouvements d'un bâtiment étaient simples, c'est-à-dire qu'ils s'opérassent continuellement dans un sens de roulis et de tangage, sans oscillations et sans abaissements alternatifs; si les agitations n'étaient pas dans certains moments et jusqu'à certains points circulaires et rotatoires, le centre de gravité serait le point du bâtiment qu'il faudrait rechercher pour se soustraire au mal de mer,

si on l'attribue aux mouvements du vaisseau. Mais ce centre de gravité se meut lui-même à tout moment, et ne présente point de stabilité, bien que l'agitation qu'on y éprouve soit beaucoup moins grande qu'aux extrémités du bâtiment.

Les seuls remèdes simples qui s'offrent comme palliatifs, plutôt que comme préservatifs contre le mal de mer, sont d'abord le grand air, l'absence complète de toute affection désagréable à l'odorat, et aussi l'usage du hamac. Il est aussi souvent arrivé que quelqu'analogue du remède de Byron fut employé avec succès; et pour notre compte, nous nous sommes toujours bien trouvés de nous charger l'estomac d'une part, et de nous distraire l'esprit de l'autre, pour nous garder du mal de mer qui ne nous atteignait pas en face de ces précautions physiques et morales. On a encore essayé de s'en délivrer à l'aide

de compressions de l'abdomen et par l'usage de certaines boissons acidulées; mais on est forcé d'en convenir, tous ces moyens n'ont d'autre empire sur la maladie qu'un empire indirect qui agit sur le moral du patient, qu'ils frappent en lui donnant l'espérance de leur efficacité. Ce qu'il faut acquérir, c'est l'habitude, on la paie par un noviciat plus ou moins long, plus ou moins pénible. Nous le répétons, rien n'est bizarre comme la durée et la violence de cette affection, et à côté de gens qui se sont impunément embarqués sur les flots sans en ressentir les atteintes, on trouve des marins d'une expérience consommée que vingt années de navigation n'ont pu affranchir de ce malaise continuel qu'ils bravent pourtant avec un héroïque courage.

Le grand remède au mal de mer, celui dont on ne peut nier l'efficacité, et que désirent si

ardemment les pauvres passagers: *c'est la terre.*

C'est donc la terre qu'elles viennent de quitter à peine, que désirent si vivement ces deux pauvres femmes que nous trouvons dans la chambre où vient de descendre l'insouciant pacotilleur, que ses fréquentes traversées ont acclimaté aux secousses de la pleine mer. L'une est la mère, l'autre la fille. Qui sont-elles? où vont-elles? peut-être l'apprendrons-nous plus tard; maintenant nous leur devons plutôt des soins que des questions. L'étroite cabane qui leur était destinée est trop incommode pour les contenir dans leurs convulsions; l'une d'elle, aidée d'un mousse de chambre, a tiré sur le tillac un matelas et un oreiller sur lesquels elle se roule. L'autre,plus indolente encore, s'est étendue tant bien que mal sur le monceau de litteries, de sacs de voyages et de

pavillons, dont la partie reculée de la chambre est remplie. Le roulis qui balance le navire dérange parfois quelque portion de cette couche incommode, mais la jeune fille se laisse indolemment rouler au milieu des bagages, et son indifférence va jusqu'à ne plus prévenir certains mouvements involontaires qui montrent ses fines jambes jusqu'aux genoux. Sa poitrine convulsive est également abandonnée aux négligences de son corset relâché; ses cheveux font mille contours sur ses épaules nues.... Heureusement que la vague clarté de la lampe ne jette que par caprice des reflets fugitifs dans chaque partie de la chambre; la mère, enveloppée dans un grand châle écossais, presse un citron entre ses doigts, elle s'en rafraîchit l'odorat, et puise dans ce remède quelques idées de soulagement. Elles parlent. Écoutons-les :

—Ma mère, souffrez-vous? dit la jeune fille.

—Ah! mon Dieu! on me l'avait bien dit dans la diligence que nous en pourrions mourir. Comme ça nous secoue!

—Comme le navire remue, ma mère!

—Oh! comme il craque. Mon Dieu, il va s'ouvrir!

—S'il était félé, comment, ferait-on, ma mère?

—Je ne sais pas! ah que je souffre!

—Oh! que je boirais bien du thé!

—Est-ce qu'on fait le thé avec de l'eau de mer?

—Laisse-moi tranquille! je n'ai pas la force de parler.

—Veux-tu me donner un citron?

—Si tu veux des confitures, il y en a dans le panier.

—Ah! ma tête! Où est le panier?

—Ah ! mon ventre ! Je ne sais pas où on l'a mis.

—Mon Dieu, il y avait un petit marin là tout à l'heure, il n'y est plus.

—Il riait de nous, ma mère, c'est affreux !

—Oh ! qu'est-ce que c'est ça qui me passe sur les jambes ? mon Dieu, comme le navire remue ? Oh ! nous allons périr !

—Le capitaine devrait arrêter, ma mère !

—Si je pouvais l'appeler !

—Oh ! le navire me paraît bien mal suspendu, comme il cahotte... Oh ma tête !

—Oh ! mon Dieu, voilà les pots de confitures qui courent dans la chambre, en voilà un pot répandu sur mes jambes !

—Oh ! oh ! quelles secousses !

—Ma mère ! tâchez donc de retenir ces fromages qui roulent sur moi ! mon Dieu, quelle odeur !

—Dieu, que je voudrais être chez moi !

—Et moi donc! oh ma tête! moi qui croyais écrire la mer sur mon album.... oh les fromages!

—Ces confitures m'ont.... oh! mon ventre!... ces confitures.... oh!.... Voilà quelqu'un....—Monsieur!....

C'est le pacotilleur. Il s'avance galamment vers ces dames. Il assure que le navire n'est pas *fêlé* et qu'il fait un temps superbe pour naviguer. Il arrête les fromages dans leur course et les place dans le panier qu'il redresse; il ramasse les morceaux du pot à confiture et met une serviette sur les jambes de la dame. Il aide la jeune fille à se coucher plus commodément sur les bagages, et ne regarde pas tout ce que sa toilette a de dérangé. Quand tout est remis provisoirement en ordre, la mère se trouve avoir la tête posée sur un gros chien, qui n'a pas bougé de son creux depuis le soir; la fille s'est posé un

citron sous le nez et s'est assoupie sur le côté. Un changement dans la direction du vent a permis de déranger la disposition des voiles, et le navire mieux appuyé par la brise s'agite moins sur les lames. Les plaintes des deux femmes s'éteignent peu à peu..... Le pacotilleur s'est couché dans son étroite cabane.

En haut, les hommes de quart et l'officier veillent, regardant les contours des côtes qui bordent le chemin, en présentant d'instant en instant des formes nouvelles. Bientôt le jour blanchira l'hórison.

III.

La Pleine Mer.

Le marin. — Physiologie. — L'avant du navire. — Les affections du matelot. — Son coffre. — Le chapeau à poils. — Les passagers. — La cuisine et le cuisinier. — Le dîner. — Le soir à la mer. — Causeries. — La nuit. — Les matelots de quart. — Chansons de marins. — Les préparatifs d'attérages. — L'attérage. — L'arrivée.

Bien qu'on donne généralement le titre de marin à tout homme qui navigue, cependant ce titre n'appartient logiquement qu'à celui

qui s'est tellement habitué avec la mer et les vicissitudes de la vie qu'elle impose, qu'il s'est fait une patrie de l'Océan, et qu'il se considère comme aussi dépaysé lorsqu'il est sur le sol qu'un soldat le serait à son tour s'il habitait la mer. Tout enfant, le marin s'est jeté dans une carrière où il a grandi, où il s'est développé, où il s'est fait homme enfin. Il a peu a peu divorcé avec les impressions communes aux autres, privé qu'il s'est trouvé des choses qui ne se rencontrent plus que de loin en loin pour lui; ses idées ont pris une autre tournure; il s'est fait une nature de la mer, parce qu'il a pris l'habitude d'y vivre; et cette habitude est devenue sa nature propre, parce que l'habitude n'est pas, comme on dit, une seconde mais bien la seule nature. Il quitte sa famille pour aller courir mille chances aventureuses. Il sait si peu s'il reviendra qu'il est insouciant pour l'avenir.

En général, s'il n'a point de charges domestiques qui lui imposent des lois d'ordre et d'économie, le marin est prodigue et insouciant. Il est brave, parce que son courage, sans cesse mis à l'épreuve, s'est fortifié dans la fréquente répétition des luttes que lui ont offert les accidents de sa carrière. Il est prodigue, parce que les entr'actes du grand drame de sa vie sont si courts, que dès qu'il est à terre, il cherche à se dédommager des maux qu'il a soufferts et s'escompte des plaisirs en compensation de ceux que peut lui refuser l'avenir. Son insouciance naît de la mobilité des impressions dont il est assiégé, et qui, à force de balotter son ame et de l'attaquer dans les préludes de sa vie, l'ont aguerrie et blasée, en recouvrant cette âme de la triple cuirasse dont Horace a parlé.

Une chose surtout doit donner au marin une haute idée de la noblesse de sa profes-

sion et puissamment contribuer à l'élévation de ses sentiments ; c'est la grandeur et la force des adversaires avec lesquels il lutte sans cesse, et l'avantage qui se détermine presque toujours en faveur de l'homme, dans son duel avec les éléments. Sur terre, quelle que soit la fierté qui distingue un homme, il est obligé de s'humilier à chaque pas, vis-à-vis d'intelligences supérieures à la sienne, de talents plus complets que le sien, de monuments, d'institutions, de bruits de gloire qui écrasent son individualité en la refoulant aux bas échelons de la puissance et du génie. — En mer, au contraire, l'homme est maître, *maître après Dieu* ; rien n'est plus grand, plus fort que lui ; son navire, il l'a fait ; l'immensité, il la parcourt et en sillonne à son gré la surface ; le vent de la mer soulève-t-il contre lui ses bouffées et ses lames, il mesure de sang-froid la somme de résistance qu'il faut

lui offrir, et ne cédera que pouce à pouce. Viennent alors de plus grands efforts de la mer et du vent, vienne la tempête : il continue énergiquement sa noble lutte ; à peine abandonne-t-il aux tourbillons qui lui jettent tant de menaces quelques lambeaux de voilure, comme l'arbre géant livre quelques feuilles à la brise qui joue dans ses branchages. Mais les lames accourent et s'ameutent plus pressées, le vent les soulève et les agace; les raffales arrachent de l'horison le crêpe noir des nuages pour en voiler le ciel; toutes ces voix inconnues et inanalysables qu'échangent l'océan et le vent dévastateur répètent les plaintes des victimes qu'ils ont fait périr et des menaces pour celles que leur promet le concours de leur fureur... Le navire offre toute la force de sa résistance à l'action combinée de toutes ces attaques. Le marin, c'est l'âme de cette résistance qui fait si noble par-

tie dans ce duel; il regarde, il attend, il prévoit; il oppose sans cesse de nouvelles combinaisons à de nouvelles hostilités; son sang-froid lui offre des ressources inépuisables, sa science pratique des moyens d'obvier à tout; sa pensée active est un bouclier qui défend chaque partie de ce grand corps dont il est l'esprit. Puis, fatigués de leurs convulsions, les éléments usent leurs fureurs dans de dernières crises ; la mer s'affaisse sous le vent qui, en s'assoupissant, a cessé de tourmenter les lames; de derniers et rares efforts signalent, comme ceux d'un adversaire vaincu, sa fatigue impuissante ; puis, tout devient calme et bientôt serein. Le navire est encore entier dans l'arène, regrettant à peine quelques frivolités de sa toilette, sans qu'aucun de ses membres garde l'empreinte du combat ; il est là, porté par son ennemie assoupie, comme un cavalier qu'un

coursier fougueux n'a pu abattre, et qui, las de ses soubresauts sans résultat, a repris indolemment une allure soumise..... Où trouverait-on sur la terre des situations qui élevassent l'âme à un pareil degré? La fierté des Scythes et des Arabes provient beaucoup, pensons-nous, de l'élévation que donnent à chacun d'eux la grandeur et la nudité du désert qu'ils habitent; ce qui humilie l'homme, c'est la continuelle présence de choses qu'il ne peut pas faire ou qu'il ne peut pas comprendre.

Quel que soit sur le caractère qui lui est propre l'influence des événements qui s'accomplissent dans la carrière du marin, il doit, pour être à la hauteur de sa profession, y apporter une certaine organisation que rien ne peut développer ou former si elle n'est point naturelle. Ainsi, jamais un homme pusillanime, doué d'une prudence excessive,

vivant d'appréhensions et de craintes, ne peut devenir un marin, c'est-à-dire un être qui en dirige d'autres et porte en lui toute la responsabilité de leur vie et de leur fortune. Oui, sans doute, il faut dans cette aventureuse carrière l'éternelle étude des combinaisons matérielles et des moyens qui en garantissent l'exercice; mais il est des moments de toute gravité, où le génie du marin cesse de s'appuyer sur les leçons de l'expérience; il y a des instants de sublime alternative où, s'abandonnant aux hasards de son inspiration, il s'écarte de toutes les lois conventionnelles, obéissant à un instinct sacré qui l'entraîne dans des résolutions illogiques ou imprudentes aux yeux de la froide raison. La réussite couronne presque toujours ces aventureuses tentatives; mais, pour en avoir conçu la pensée, pour avoir eu l'audace de donner à cette pensée une exécution, il faut

le génie de l'art maritime, et ce génie il faut l'apporter dans la carrière, car on ne le remplacera guère par des études théoriques ou par ces moyens d'application vulgaires qui s'offrent à tous les individus en général. On naît donc marin, comme on naît poète ou artiste; et parmi les navigateurs, les hommes du métier pur et simple sont aussi nombreux que dans l'art et la poésie les versificateurs au mètre et les artistes auxquels l'étude a seule fait acquérir les moyens mécaniques, sans la pensée, sans l'inspiration.

Aussi, lorsqu'il est en pleine mer, le marin devient-il d'une insouciance extrême; il sait que son navire parcourt des parages que ne borde aucune côte; l'eau est profonde sous la quille et il vogue sans souci pour le présent. La navigation du large est une vie calme et uniforme, autant que celle des rivages est active et inquiétante. Pour mieux nous re-

présenter ces journées de la pleine mer avec leur physionomie atmosphérique d'une part, morale et physiologique de l'autre, franchissons quelques jours et après avoir quitté le port avec notre navire, après avoir rapidement envisagé l'attitude de ses habitants à leur première nuit de mer, arrivons avec ce vent frais, qui nous pousse dans les douces régions alisées dont la langueur proverbiale est un des charmes les plus séduisants de la vie maritime.

L'instant le plus favorable à notre étude, l'heure qui, mieux que les autres, marque d'une façon tranchante la navigation intertropicale, c'est la fin de la journée, l'heure du repos du soir.

Il est cinq heures. Il fait calme; l'air est immobile; la mer sans lames se gonfle irrégulièrement. Le ciel est bleu, seulement sa teinte claire et uniforme se dégrade au le-

vant dans des vapeurs d'un gris sombre qui se levent insensiblement de l'horizon; le couchant tient encore suspendu le soleil qui décline en se rougissant sur le fond de carmin dont s'est tendu toute cette partie de la voûte du monde. Il n'y a personne capable de résister aux douces sensations que répand dans l'âme la contemplation de cette nature maritime; les plus beaux paysages manquent au milieu de leurs splendides accidents, de la poétique majesté qui plane dans cette immensité céleste; on sent alors combien l'individu est peu de chose, et l'orgueil de l'humanité, abîmé sous tant de splendeurs sans nom, éprouve le besoin de se réfugier dans les élans de son âme. Rien ne peut retenir celle-ci, et l'on sent que la poitrine peut s'ouvrir pour la laisser échapper. L'abîme est partout: sous les pieds la mer sans fond, sur sa tête le ciel sans limites.

Pauvre regard qui ne peut franchir ces distances que l'intelligence devine !

Si la mort pouvait venir ainsi, bien des être passionnés seraient morts en regardant un coucher de soleil de la nature maritime.

Pour les marins, l'habitude est la cuirasse qui les préserve de ces sublimes émotions. Avant d'envisager la vie de bord, la vie de pleine mer sous son aspect le plus aristocratique, la chambre, l'état-major et les passagers, passons sur le gaillard d'avant où s'agite le prolétariat de cette hiérarchie nomade, et voyons dans leurs attributions diverses les travaux de l'équipage.

Il y a cinq ou six hommes dans le pont ; les autres sont couchés dans leurs cabanes, c'est un dimanche. Le dimanche, la journée

entière est partagée pour les marins en espaces de quatre heures, remplies alternativement par la veille et le repos; libres à eux d'employer comme bon leur semble les loisirs que ce dernier leur accorde. Les hommes de quart fument et causent appuyés sur le bord; si quelque travail de voilure vient les arracher à leur flanerie, ils y reviennent bientôt. Dans la semaine l'homme de quart, dans les intervalles que laisse la manœuvre des voiles, est sans cesse occupé à de menus travaux de détail, mais le dimanche il peut librement rester sans rien faire s'il n'est requis pour quelque service dépendant de la marche du bâtiment. Pourvu qu'il reste sur le pont c'est tout ce qu'on lui demande; alors il lave son linge et le fait sécher sur les cordages fixes du mât d'avant; il écoute une histoire, un récit de prouesses de son camarade, en raccomodant sa culotte de grosse

toile, ou en mettant une pièce à son chapeau. Insoucieux pour sa garde-robe lorsqu'il est à terre et que quelques écus d'*avances* pourraient la renforcer sans luxe, le matelot devient économe, soigneux, par nécessité, et tout-à-fait femme de ménage une fois en mer, pour ce qui regarde les nippes. Dessinons donc plus nettement ici le trait distinctif de la physionomie du matelot, c'est une observation qu'on pourra reconnaître.

A bord des bâtiments de l'État, les effets de l'équipage sont placés dans des sacs d'égale grandeur, et qu'un numéro d'ordre affecte à chaque homme; mais les matelots du commerce placent leurs effets dans un coffre: c'est une espèce de grande malle en planches, dont l'intérieur est souvent divisé en une foule de compartiments. Le coffre où il place les hardes, et la cabane qui est le lit dans lequel il couche, sont pour le matelot

des choses capitales ; quand il n'est pas de quart, quand il peut dérober au service quelques instants, c'est sur son coffre ou dans sa cabane qu'il passe ses loisirs. Son coffre est devant sa cabane et lui sert de marchepied pour y monter et en descendre ; c'est sa chaise, sa table, son établi, son lit de repos ; tout ce qu'il fait il le fait dessus ; tout ce qu'il possède il le met dedans : il le ferme à clef avec toute l'importance qu'il peut y mettre ; la cabane et le coffre sont complices de tous ses secrets. Dans les beaux temps, par les chaudes après-midi des tropiques, il monte son coffre sur le pont pour en faire sécher le bois au soleil ; il en dresse le couvercle et étale complaisamment dessus toutes les nippes qu'il recèle, et qui ne sont pas d'un usage journalier.... Il harmonie les couleurs et recherche alors l'effet ; alors toute sa vanité est à l'air. Cette petite

ostentation a pour objet de lui donner un certain relief vis-à-vis des officiers, des passagers et même des autres matelots, ses camarades, pour lesquels le contenu du coffre avait été jusque-là un mystère. Le matelot a toujours quelques hardes de prédilection, qu'il destine à se parer pour visiter les pays où se rend le navire. Ce sont ses vestes bleu-clair qu'ornent tant de petits boutons polis, ses pantalons à *bretelles* (la bretelle, cet accessoire si rare et si envié de l'ajustement du matelot), ses escarpins à rubans flottants, ses chemises à jabot en cotonnade de couleur, ses cravattes de soie à couleur éclatantes; ce sont toutes ces nippes de fête qu'il étale si artistement au soleil; et le chapeau! un chapeau à *poils,* comme disent les matelots pour distinguer tout chapeau qui n'est pas en cuir bouilli; quel luxe! Un chapeau à poils, quelle aristocratie! Voyez

si ce chapeau est à poils, le voilà! Il sort d'un vieux mouchoir de coton qui nouait à grands efforts quatre coins effilés sur ses ouvertures; il est un peu bossué par le contact brutal des autres objets que recélait le coffre; il est un peu roussi par l'air caustique de la mer; il est un peu dégarni par l'usage au pourtour de son extrémité supérieure, peut-être même un peu raccommodé avec du fil noir, et un peu cassé derrière par le frottement du collet de la veste; mais c'est égal, vous le voyez, il a eu son temps de splendeur, de doublure écarlate et de reflets lustrés; que de fois la Manche a passé dessus! que de choses il a contenues, qui ont laissé sur sa coiffe chiffonnée leur trace, ainsi que mille tâches inalalysables! c'est le don d'un passager embarrassé de savoir où le mettre, ce pauvre chapeau à poils! Il avait peut-être bien couru le monde! il avait été

suspendu à maints clous d'estaminet, écrasé dans la foule, porté fier et haut, humble et bas, recouvrant mille folies, mille sottises, mille projets, dont le dernier aura été un voyage sur mer !.... De-là il est devenu la propriété du matelot, qui l'a reçu en échange de quelques soins, de quelques attentions. Il vient maintenant de voyager avec son nouveau propriétaire, dont peut-être il ne peut recouvrir qu'une oreille, mais qu'il servira constamment comme de faux témoin d'une splendeur passée. Qui sait ! on croira peut-être que c'est le matelot qui a acheté ce chapeau ; c'est un grand bénéfice que son amour-propre récolte de cette ostentation à le mettre en évidence. Pauvres gens, bons matelots si simples et si forts, si naïfs et si intelligents ! Mais encore, c'est que tous les matelots n'ont point ce chapeau à poils ! le chapeau de feutre ou de soie est un grand

acheminement vers les gants.... mais l'insurrection s'arrête ici heureusement ; le sous-pied méprisé du matelot *fan-fan*, est abandonné à la guêtre du soldat, et le soldat est bien bas placé dans l'opinion du marin qui se respecte [1] !

Voilà en partie le rôle que joue le coffre par les beaux jours de navigation tropicale ; voilà une des faces des affections domestiques du matelot ; cela est vrai, et rien que vrai, sans imagination. Il fait de son coffre un vaniteux bazar ; mais si celui-ci recèle dans un de ses angles cachés, dans le recoin secret d'un de ses compartiments quelqu'objet d'un usage peu répandu, c'est alors que

[1] Les matelots résument vulgairement leurs sentiments à l'endroit des soldats par ce dicton populaire :
Le camarade de plat passe avant le camarade de bord ;
Le camarade de bord avant un étranger ;
Un étranger avant un chien ;
Un chien avant un soldat.

le matelot s'en donne! N'y a-t-il pas dans le coffre quelque chose qui puisse répandre sur son propriétaire une considération morale? la montre d'argent, le portefeuille en veau doré, la boucle de culotte, tout cela est déjà placé au regard; mais que ne recèle-t-il pas encore? un flageolet, peut-être, un clissoir, une pipe peu ordinaire, quelqu'objet donné par un passager au départ et dont le matelot ignore l'usage, une paire de crochets de bottes, un diapason, un vieil auteur latin! Voyez! comme cela est placé sous son jour le plus avantageux! Voyez comme cette insolite paire de bretelles décrit en se tordant négligemment de belles S qui montent jusqu'aux vives couleurs de la doublure! Voyez la fiole à eau de Cologne, la boîte de savon à barbe qui sent le tym, et le pinceau ébouriffé qui trônent sur la belle camisole de laine rouge que le matelot tient

en réserve. Le voilà assis près de son coffre ; il reçoit les mêmes rayons de soleil en raccommodant une manche de chemise ou un pantalon ; il retourne les objets pour que le soleil les baigne sur toutes les faces ; il change à tous moments ses combinaisons pour produire des effets nouveaux ; il faut du soleil et de l'air à tout cela pour que rien ne se gâte, pour chasser les mites et les fourmis. L'heureux matelot, si les passagers viennent en se promenant sur l'avant du navire, parcourir toute cette foire de coffre, jeter les yeux sur cet étalage vaniteux !

Le matelot le plus honnête devient voleur à cause de ce meuble qu'il chérit tant. La campagne ne doit pas finir sans qu'il ait trouvé moyen de dérober un morceau de toile pour l'appliquer sur chaque face du meuble, et un peu de peinture pour le re-

couvrir. Un luxe inoui, mais auquel on n'arrive qu'à la suite de plusieurs voyages, c'est de tracer sur le couvercle et sur les côtés du coffre des étoiles, des rosaces, des chiffres entrelacés d'ancres et de lauriers. Quant à l'intérieur, il doit aussi recevoir une épaisse couche de peinture, mais toute la coquetterie du propriétaire se révèle au couvercle. Si le matelot possède du papier plus ou moins propre et une plume quelconque, il dessinera des manières de portraits de navire, enluminés avec du sang et du jus de tabac, puis il en tapissera l'intérieur. Il ne peut manquer non plus de se trouver là un ou deux portraits de Napoléon, et un brevet de prevôt d'armes, de danse ou de bâton. Quelquefois une grossière figure d'animal gigantesque qui va manquer un navire, ou Geneviève de Brabant, ou le por-

trait d'Edouard Louvet [1], ou un calendrier de 1817. Au-dehors du coffre, vert, bleu, jaune, gris ou noir, à chaque bout, sur le taquet destiné à faciliter son transport, on voit une poignée en menu cordage, œuvre d'une minutieuse patience, où se révèle toute l'adresse et la science matelotesque du propriétaire. C'est là le coffre du marin, sa fortune, son idole, son cher trésor. Il embarque, comme on l'a vu, en même temps que lui, sur le navire, et si sa place est étroite, le coffre aura une meilleure place que l'homme. Le matelot ne compte pas les naufrages où il a pu sauver son coffre. Quand il veut fixer l'opinion sur une quantité, il dit : *Plein mon coffre !* s'il méprise un navire et qu'il dédaigne de s'embarquer dessus, il dit : *Tu n'auras pas mon coffre?*

[1] Cet Edouard Louvet est un matelot modèle dont nous avons parlé dans notre *Dictionnaire pittoresque de Marine*, in-4°.

L'après-midi tire vers sa fin, le quart va être changé, il est temps que le matelot ramasse son bagage. Maintenant voici les passagers qui montent sur le pont, quittant leur sieste nonchalante pour prendre l'air et se donner, par l'exercice, de l'appétit pour le repas qui s'apprête. La petite cabane qui se voit sur le pont sous prétexte de cuisine, lance par son tuyau recourbé des gorgées d'une fumée épaisse.

Il y a entre la chambre et la cuisine un va-et-vient continuel de plats, d'assiettes et d'ustensiles de table. L'heure de servir la pâture de cette troupe oisive avance et le pauvre cuisinier est affairé au dernier point. Ce métier de cuisinier sur un navire, est bien le plus pénible de tout un équipage. Il faut que le malheureux soit tout à la fois boulanger, boucher, pâtissier, charcutier, etc. Tout le monde l'appelle, le har-

cèle, l'importune, lui demande des services ; c'est un métier d'enfer. Son laboratoire a six pieds carrés ; il n'y fait clair que dans les rares intervalles que sa suffoquante fumée y laisse : le feu l'asphixierait si la fumée ne suffisait pas. Le roulis prend soin de tourmenter ses vases, ses ustensiles ; la mer envoie souvent des lames alonger les sauces. Dans les longues traversées des Antilles ou des Indes, les passagers n'ont d'autre distraction que celle de la table, le cuisinier est donc pour eux un être précieux, une ressource irremplaçable : aussi ils le suivent partout ; ils serviraient presque de marmitons.

— Où est le cuisinier? demande-t-on sans cesse ; s'il est malade, c'est une désolation ; le pauvre homme ne peut rien faire, ne rien être, si ce n'est faire la cuisine, être cuisinier, boulanger, pâtissier, charcutier, etc.

Ils le guettent sans cesse, veillent ce qu'il fait, et exercent sur ses travaux le plus importun contrôle; ils mettent leurs doigts dans la pâte que va cuire le four; ils constatent quelques dernières plumes laissées à la carcasse d'un poulet; ils s'informent de l'espèce de potage et signalent, pour dissimuler l'uniformité des plats, des sauces inconnues, dont se damne le pauvre diable de cuisinier. Le passager gourmand est le cauchemar du cuisinier de navire, et tous les passagers sont gourmands; et puis les matelots le volent s'il tourne les talons; le flibustier, l'œil au quart, s'introduit furtivement dans la baraque, et armé d'une fourchette ou d'un couteau pointu, plonge dans la casserole et enlève une aile à la fricassée de poulet; le malheureux cuisinier, s'il s'en aperçoit à son retour, s'efforce de construire une aile à l'aide de débris de

carcasse qu'il taille et barbouille de sauce pour habiller sa supercherie ; mais si le capitaine reconnaît l'absence du morceau, il ne manque pas de demander si le poulet n'avait qu'une aile. Le cuisinier est rarement bien avec les matelots ; la haine de ceux-ci provient peut-être de ce qu'il prépare des aliments qu'ils ne doivent pas manger. Pourtant quand ils le volent ce n'est pas uniquement animosité, mais aussi un peu gourmandise. Quant à leurs niches elles ont un caractère plus grave que la soustraction d'une côtelette, d'un œuf ou d'un rognon : ils jettent du sel dans la soupe, du poivre dans les charlottes, du tabac dans la purée, ou bien du fil de caret dans la julienne, de l'étoupe ou des copeaux dans la choucroûte.

— Mais le dîner est enfin servi : les passagers, affamés par l'oisiveté et l'air salin de la mer, encadrent la table que divise une

foule de compartiments destinés à maintenir la vaisselle contre les agitations du bâtiment; les convives goûtent et font la grimace, les yeux portés sur le capitaine, qui constate la surabondance de l'épice ici, ailleurs la présence des corps étrangers; il fait venir le cuisinier. S'il n'est pas content des raisons ou des excuses que lui présente d'une voix timide le pauvre diable, aveuglé de fumée et noir de charbon, une chaise lui est offerte par les ordres du capitaine, puis la soupière préparée pour dix ou douze personnes, est placée devant le malheureux cuisinier pour, qu'en présence de tous les convives que son défaut de soin ou sa négligence a privés de potage, il ait à l'avaler tout entier.

Pourtant les choses ne sont pas toujours ainsi, et le cuisinier parvient quelquefois à offrir un dîner à peu près irréprochable. Aussi long-temps qu'il y a des moutons, des

dindons, des porcs à bord, le repas n'est pas fort difficile à préparer ; les légumes secs, le riz, les conserves complètent supérieurement l'affaire. Tant que les provisions abondent le pauvre homme n'a que demi-mal à bien faire et à être applaudi. Mais l'époque où il lui faut vraiment du génie, c'est la crise qui rend chaque jour plus pénible la défection des provisions principales ; obligé de se réfugier dans les accessoires : légumes sècs, vermicel et bœuf salé, quels efforts inouis d'imagination ne faut-il pas déployer pour ne pas irriter davantage des palais lassés d'une aussi monotone nourriture ! Pauvre cuisinier ! tout son refuge, ce sont les quelques volailles qui maigrissent dans une cage presque déserte, et depuis combien de temps déjà ne met-il pas une de ces continuelles volailles dans le potage qu'il veut engraisser, sans préjudice de la fricassée de

poulet qu'on doit être bien certain de voir sur la table, et du poulet rôti qui ne manquera pas non plus de venir ; trois poulets ou coqs, plus ou moins gras ou mieux encore, plus ou moins maigres, le tout flanqué de haricots blancs, que n'ont pu amollir les efforts, les prières et l'eau bouillante.

Vous voyez que de difficile qu'il a d'abord été le métier devient inimaginable ; croyez-vous par hasard que, réduits à cet ordinaire, le capitaine, les officiers et les passagers surtout aient toujours une humeur traitable? Non, par Dieu! leur cœur descend de la poitrine dans le ventre, la faim et la gourmandise les rendent bourrus et rabâcheurs. Qu'y faire? Ces pauvres gens qui naviguent, qui se trouvent transitoirement placés sur un bâtiment, n'ont rien à songer qu'à manger! Tout a été dit entre eux après quelques semaines de mer : ils sont fatigués de se

souvenir du passé, fatigués de bâtir dans l'avenir; le présent les occupe, et ils cherchent sans relâche des adoucissements matériels à leur position. Et puis il faut le dire, l'espérance sur laquelle se reploient tant d'êtres confiants est souvent fragile et inconstante; en mer on sent que le lendemain, que l'heure suivante peuvent faire mentir les projets du jour ou de l'heure où l'on vit, et les passions de l'Océan sont si soudaines et si terribles!

C'est un pénible métier, vous l'avez vu, que celui de cuisinier de navire; il n'y a de semblable entre ce pauvre paria et son collègue de la terre ferme que le nom. Sans ce nom, rien d'homogène entre eux; aussi y a-t-il non moins loin d'un cuisinier de bord à un cuisinier de bonne maison que d'une botte vernie ou d'un gant frais au pied ou à la main d'un Hottentot.

Le dîner bon, passable ou mauvais, est enfin terminé ; les officiers, les passagers montent sur le pont. C'est un peu le moment des épanchements, des conversations animées, des jacasseries. L'employé supérieur, décoré, fier et hautain jusqu'à cette heure, descend du haut de son piedestal administratif et cause en bon commensal avec le pacotilleur charmé. La passagère bégueule répond décemment à la marchande de modes qui n'a cessé depuis le départ de l'assiéger de ses prévenanees, afin d'obtenir par son entremise des pratiques dans la colonie. La jeune fille sourit derrière sa mère aux plaisanteries des galants officiers, et s'informe des événements qu'elle doit chaque soir consigner sur son album. Cet espèce de journal promis à des amies de pension est ordinairement rédigé dans ce sens : « *Le 24 avril* » *du beau temps, le navire a été en avant*

» *toute la journée ; on a vu dans le loin une*
» *nacelle, et en l'air des oiseaux tout blancs.*
» *On n'a pas encore rencontré de pirates*
» *altérés de sang, peut-être que nous n'en*
» *verrons pas du tout. Il a fait très-chaud*
» *et très-soif toute la journée ; les matelots*
» *ont beaucoup tiré les cordes ; on ne voit*
» *pas de terre, et toujours de l'eau. Il y a eu*
» *un chat qui m'a fait peur cette nuit, etc.* »

Pendant que s'écrivent ou se disent toutes ces agréables choses ou leurs analogues, le soleil descendu jusqu'à la limite que l'horizon lui trace dans le ciel, s'est rougi en se dépouillant de ses ardents rayons, qui semblent être déteints sur le fond du ciel étincelant. Dans l'horizon opposé la nuit gagne et élève les vapeurs qui bientôt envahiront tout le dôme. Peu à peu cette voûte de l'assombrissement se percera d'étoiles qui semblent des trous par lesquels reluit l'intérieur

brillant du ciel. Si la lune se lève en même temps que tombe le jour, le sommet des lames se transpercera des reflets de cette lutte naissante entre les deux lumières, l'une qui s'allume blanche et limpide, l'autre qui s'éteint rousse et sanglante. Les voiles des navires prêteront leurs surfaces à ces teintures passagères que lavera l'obscurité de la nuit. Les feux s'allument sur le navire, les lumières brillent, les étoiles se mirent en tremblant dans l'eau, un voile mystérieux dérobe la distance aux regards perçants des vigies.

Quand les premières fraîcheurs de la nuit viennent apportées par la brise, les passagères se retirent peu à peu, ou si elles s'obstinent à rester sur le pont pour dilater leur poitrine altérée de l'air pur du soir, elles se sont enveloppées d'un grand châle qui préserve de la crudité de son haleine leurs

membres délicats. Plus loin que l'espace où elles se sont groupées, les hommes causent des accidents de la navigation; on voit briller le feu de leurs cigarres, dont la fumée bleue et lumineuse va mêler ses parfums au vent qui l'emporte. Il n'y a plus sur le pont que les matelots de quart ; l'autre partie de l'équipage est allée se livrer au repos jusqu'au moment où la cloche lourdement balancée lui annoncera que son tour de veille est arrivé. Les marins inoccupés se promènent indolemment sur les côtés libres du navire ; ils causent entre eux, ils fument parcimonieusement leur pipe, elle est éteinte qu'ils l'aspirent encore et y puisent d'inutiles gorgées. Le tabac est, après quelque temps de mer, une chose rare pour les matelots : ils se prêtent la pipe allumée pour qu'on y dérobe quelques aspirations, comme on se prête à respirer le flacon qui contient un parfum précieux.

Parfois on entend quelque chanson, souvenir des orgues de Barbarie de la terre, ou bien quelque chant patriotique emprunté à Emile Debraux ou à Béranger. La voix traînante du matelot a revêtu les vers d'une musique monotone, et qui prend dans sa bouche un caractère tout particulier. Il y aura toujours une très-grande différence entre un même air chanté par un homme de la terre et un marin. Le chant est presque toujours pour celui-ci une expression de mélancolie ; il verse dans la voix toute son âme pleine de souvenirs de la terre où sont ses amis, ses vieux parents, ses jeunes amours; cette nuance mélancolique s'empreint sur toutes ses chansons, quelque gaie, éclatante qu'en soit l'allure. Si des larmes mouillent jamais les yeux du matelet, à coup sûr ce sera en écoutant quelque refrain de son pays, quelque chant de son idiome, de son patois

favori. Ce ne serait pourtant pas chose facile à l'endroit du bon goût et de la décence, que de faire un choix dans la littérature particulière du gaillard-d'avant pour initier les curieux à ses allures. La muse maritime est sans façon et ses termes éternels sont le vin et l'amour. Son vin n'est pas celui que versait l'amphore antique ou la coupe de *lapis-lazuli* sur laquelle s'appuyait Horace ; ses amours ne sont pas l'exquis sentiment qu'Ovide, Catulle et Anacréon ont divinisé dans leurs vers ; c'est plutôt l'amour de Pétrone, de Grécourt et de Piron.

Pourtant depuis quelques années, il faut le dire, la chanson traditionnelle à laquelle chaque génération ajoutait un couplet ou un mot plaisant, s'est tue dans le retentissement des chants patriotiques que les événements ont mis en faveur chez nous. Béranger s'est glissé dans le coffre du matelot, et

les longues veillées de quart, les vigies monotones se sont amusées des refrains du *Vieux Sergent* et du *Cinq mai*. Pour ces chansons le matelot met une véritable religion à les dire telles qu'il a pu les apprendre, sans volontairement y rien changer. Par-ci, par-là quelques mots estropiés font bien boiter les admirables vers du poète, mais c'est à coup sûr à bon escient, le digne matelot ! Quant aux chansons grivoises, c'est différent, les couplets lui viennent-ils de quelque bouge de port de mer, de quelque tradition de petit souper des marins parfumés de la régence, ils en font leur affaire, pourvu qu'ils y fassent entrer un matelot, et que le matelot puisse s'y montrer vainqueur de quelque chose. Il y aurait de longues lignes à écrire là-dessus, notre lecteur nous saura peut-être gré d'en arriver plutôt aux citations. Nous les cherchons de notre

mieux dans nos souvenirs, en essayant de présenter deux types complets et variés. La première de ces chansons a un certain caractère poétique qui, tout maritime qu'il est, décèle au moins une plume d'officier. Quant à la seconde, ce sera une autre affaire. On jugera.

Chanson bachique

DES ASPIRANTS DE LA DIVISION NAVALE DE LORIENT,
AUX ORDRES DU GÉNÉRAL LALLEMAND,
EN 1811,
A L'OCCASION DU DÉPART DE L'ESCADRE.

—

Adieu Lorient, séjour de guigne;
Nous partirons demain matin
Le verre en main.
Que cent flacons du jus de vigne
Du départ signalent l'instant.
Adieu Lorient.

Demain Lorient sera tranquille :
L'époux ne craindra plus le bruit
Des chants de nuit.
Dans plus d'un café, par la ville,

Que de tonneaux déchalandés
Et rebondés!

Il nous faut quitter nos maîtresses.
Sachez pour braver le regret
Notre secret.
Si la terre voit nos faiblesses
A la mer, n'aimons que le vin,
Plus de chagrin.

Le moment des combats s'avance.
Des combats oublions l'horreur
Pour voir l'honneur.
Ne songeons plus qu'à la vaillance;
Toujours on donne après l'action
Double ration.

Sachons soutenir la mémoire
Des beaux noms *Golymin*, *Eylau*
Et *Marengo* (1).
Jours où pour grossir la victoire,
Le Germain céda sans trafic
Gloire et chenic.

Pour les vaincus pas de rancune,
Quand nous aurons pris leurs vaisseaux
Et leurs tonneaux;
Du brave honorons l'infortune:
Qu'il ait sa part de ratafia
Et de tafia.

Si Neptune, dans sa malice,
Nous garde un coup de trident

(1) Les vaisseaux le Golymin, l'Eylau et le Marengo faisaient partie de cette division navale.

Un coup de vent;
Que notre Dieu nous soit propice :
Bacchus a pour parer au choc
Un coup de croc.

Si du scorbut, l'horrible touche,
Nous minant par ses accidents,
Nous prend les dents,
Amis, plus d'espace en la bouche,
Pour engloutir à doubles coups
Rhum et vin doux.

Il n'est qu'un instant dans la vie
Où le soiffeur, comme un badeau,
Boira de l'eau :
C'est lorsqu'une vague ennemie
Sera sa dernière boisson
Et son poison.

Pour éviter ce sort funeste,
Dans la cambuse tout exprès
Je m'en irais
Fuir l'élément que je déteste,
Et rencontrer mort et tombeau
Dans un tonneau.

Près du port, dans la nuit obscure
Pour dire au vigilant amour
Notre retour;
Comme un phare, dans la mâture,
Faisons briller en arrivant
Un punch brûlant.

Des couplets qu'ici je vous chante,
Les auteurs sont deux bons bons enfants :

Deux aspirants.
Sur l'*Eylau*, sur la *Diligente*,
Ces deux vrais amateurs de rach
Avaient leur sac.

Maintenant voici la chanson matelotesque. Je regrette vivement que certaines tournures, certains tropes ne soient peut-être pas à la portée de tous nos lecteurs, mais il était en vérité impossible d'altérer ces images, en voulant les dessiner d'une manière plus littéraire.

Le Corsaire.

Le corsaire le *Grand-Hurleur*
Est un navire de malheur.
Quand il se met en croisière
Pour aller battre l'Anglais,
La mer, le vent et la guerre
Tournent contre les Français.

Il est parti de Lorient
Avec belle mer et bon vent.
Il cinglait babord amure,
Naviguant comme un poisson;
Un grain tombe sur la mâture,
V'là le corsaire en ponton.

Il nous fallut remâter
Et diablement bourlinguer.
Tandis que l'ouvrage avance
On aperçoit par tribord
Un navire d'apparence
A mantelets de sabord.

C'était un Anglais vraiment
A double rangée de dents,
Un marchand de mort subite ;
Mais le Français n'a pas peur.
Au lieu de prendre la fuite,
Nous le rangeons à l'honneur.

Ses boulets sifflent sur nous.
Nous lui rendons coup pour coup.
Tandis que la barbe en fume
A nos braves matelots,
Nous voilà pris dans la brume ;
Nous échappons aussitôt.

Pour nous refaire des combats
Nous avions à nos repas
Des gourganes et du lard rance,
Du vinaigre au lieu de vin,
Du biscuit pourri d'avance
Et du camphre le matin.

Nos prises au bout de six mois
Ont pu se monter à trois ;
Un navire plein de patates,
Plus qu'à moitié chaviré,
Un second plein de savates,
Un troisième plein de fumier.

Pour finir ce triste sort,
Nous venons périr au port.
Dans cette affreuse misère,
Quand chacun s'est cru perdu,
Chacun, selon sa manière,
S'est sauvé comme il a pu.

Le capitaine et son second
Se sont sauvés sur un canon;
Le maître sur la grande ancre,
Le commis dans son bidon;
Ah! le triste vilain cancre,
Le voleur de ration!

Il eût fallu voir le coq
Avec sa cuiller et son croc.
Il s'est mis dans sa chaudière
Comme un vilain pot au feu.
Il a couru vent arrière;
Il a pris terre à l'Ile-Dieu.

De notre horrible malheur
Le calfat seul est l'auteur,
En tombant de la grande hune
Dessus le gaillard d'avant,
Il a rebondi dans la pompe,
Et enfoncé le bâtiment.

C'est du pur sang, croyez-le bien.

Ces chansons de marins nous ont entraîné un peu loin peut-être, mais nous avons entrepris, en esquissant cette vie de bord, de

faire passer sous les yeux du lecteur les principales phases physiques et matérielles de la navigation, comme l'aspect moral et physiologique des marins ; on nous pardonnera donc ces écarts, surtout lorsqu'ils sont faits au profit de choses peu connues des gens du monde.

La nuit s'est en partie consumée dans ces chants; quelques détails de manœuvres sont parfois venus les distraire ; la brise est faible, la mer indolente, le navire avance lentement. La langueur de l'atmosphère invite les matelots au sommeil, et c'est à grande peine que le sentiment de leur devoir les retient éveillés dans les coins où ils se sont accroupis. De temps à autres, et pour les tenir toujours prêts au travail, l'officier de quart donne un ordre futile : un cordage à raidir, un objet encombrant à ramasser ; lui-même, tout chef qu'il est, se sent les

yeux allourdis et le corps ployé sous une vague lassitude ; mais les passagers sont descendus, et le plus tenace l'a abandonné avec les dernières gorgées de son dernier cigarre. Pour tromper la longueur du temps et la monotonie de son cours, il visite toutes les parties du pont, cherche si quelque matelot plus heureux que lui, d'une responsabilité moins grande, ne s'est pas caché à l'ombre d'un mât ou d'un canot pour y sommeiller frauduleusement. Si c'est un homme on lui infligera une légère punition, dans le cas toutefois où une indulgence assez commune ne porterait pas l'officier à feindre de ne le pas apercevoir. Si c'est un novice ou un mousse, il pourra se faire qu'on lui jette un verre d'eau à la face, quelque fois même un seau entier ; lorsqu'un matelot est chargé d'infliger ce qui est à la fois une correction et un remède. Puis minuit arrive

enfin. — La cloche bat ses parois sonores de son infatigable langue de fer ; les matelots éveillés vont s'endormir. Un mousse descend dans la petite chambre qu'occupe l'officier qui doit remplacer celui dont le quart se termine. Celui-ci va écrire sur le journal de bord les observations atmosphériques et les détails de manœuvre qui ont signalé la durée de sa veille ; puis il se jette à son tour dans sa cabane ou dans son hamac, libre pendant quatre heures de prêter à son imagination tous les souvenirs de la terre, que tant de fois déjà il a revue et quittée !

Peut-être devrions-nous clore ces *six mois de la vie d'un bâtiment* par quelque grand naufrage ; peut-être les divers actes de cette comédie dont nous avons essayé de peindre les décorations et de dessiner les acteurs, devraient se terminer par une péri-

pétie dramatique. Après avoir quitté le port sous de favorables auspices, après avoir traversé l'Océan jusqu'aux tropiques sans qu'aucun orage ait froissé notre bâtiment ; peut-être devrions-nous aux atterrages, à l'arrivée dans l'île vers laquelle il vogue, amasser à l'horizon des tempêtes, que nous ferions en temps et lieux fondre sur son confiant équipage. Pourtant nous préférons faire tout classiquement toucher au rivage ce navire que plus jeune nous avons pris au chantier de construction. Il reste à raconter quelques détails qui seraient perdus dans la confusion d'une catastrophe.

Ailleurs nous avons considéré la mer comme un être capricieux, passionné et terrible. Assez de fois nous avons dit sa fureur et la courageuse lutte des éléments contre la faible et courageuse humanité. A côté de ces nnits de sublimes sérénités où le ciel

et l'eau ont de mystérieuses analogies, où les lames moirées d'écume roulent des étoiles dans leurs plis, on sait qu'il y a des jours de tempête et de terreur; on sait que les orages amoncelés à l'horizon se ruent sur la mer et la soulèvent sous leur souffle déchaîné, comme se tourmente l'arène sous les pas fougueux des coursiers.

L'arrivée en vue de la terre s'appelle l'atterrage. C'est une des phases les plus dangéreuses de la navigation; elle exige une surveillance continuelle, jointe à une prudence extrême dans le choix de la route que doit suivre le navire. L'atterrage cause la plupart des événements de mer, et faute de cette attention continuelle que le capitaine doit apporter sur la position de son bâtiment par rapport à la terre dont il approche, un grand nombre de voyages, heureusement accomplis jusque-là, se sont dénoués en

catastrophe au moment de toucher le port. Lorsque le chef d'un bâtiment juge par le résultat de ses calculs astronomiques qu'il approche de terre, il fait placer dans la mâture un homme de vigie ou de veille, qui, souvent remplacé, afin que son attention ne soit jamais fatiguée, étend ses regards sur la mer et cherche dans l'horizon éloigné les lignes indivises des côtes qui ont souvent une telle ressemblance avec des nuages, qu'il faut un long examen pour bien constater leur arrêté de formes, et ne pas les confondre avec ces masses de vapeurs dont se charge si souvent l'horizon. C'est ordinairement vers les points culminants ou avancés de la côte ou de l'île que le capitaine dirige son navire; lorsque la présence de ce point lui est bien démontrée, qu'il en a comparé les formes avec celles que lui présente sa mémoire ou la confi-

guration des vues de terres dessinées sur les cartes marines ; il modifie la route que suit le bâtiment, afin de se rendre au port voisin ou à la rade prochaine, dont l'examen approfondi d'un point reconnu de la côte lui a assuré la présence à tel ou tel endroit.

Lorsque la distance qui sépare un navire de la terre est jugée peu considérable, le capitaine suspend sa course pour la nuit : cette prudente mesure a pour but de ne pas s'exposer à être jeté sur les rochers dont la nuit dissimulait la présence, ou de venir s'échouer sur la plage sans avoir vu la terre si près de soi. Il est pourtant souvent arrivé, quelques grandes que soient les précautions du marin aux approches de la terre, que, trompé par les calculs et trop confiant dans leur résultat incertain, un navire ait vogué à pleines voiles pendant la nuit sur une côte

dont il ne soupçonnait pas le voisinage. Tout était paisible à bord; quel réveil! — Le bâtiment violemment poussé par le vent et les lames s'élance pardessus les rochers qu'il franchit, tantôt penché presqu'à sec sur leurs flancs anguleux, tantôt porté plus loin par un amas de vagues qui se roulent en venant du large, et viennent tourbillonner autour de lui. — Quel réveil! — Confiant dans l'habileté de ses officiers et dans la direction que suit son navire, le capitaine arraché au repos par les cris que jette, en se déchirant, chaque partie de son navire, s'élance péniblement sur le pont, en se cramponnant à ce qu'il trouve, et cherchant si le désordre affreux qui l'entoure n'est pas quelque caprice de son imagination assoupie, quelque rêve inachevé.... — Quel réveil! — Comme de grands chênes que tourmente un tremblement de terre, les mâts secouent leurs raci-

nes, les vergues craquent comme des branches, les voiles s'arrachent et partent en lambeaux comme des feuilles dans un tourbillon ; les cordages se rompent, le navire se disjoint, de faibles liens retiennent des amas de débris suspendus sur vingt têtes ; un rocher plus aigu présente ses saillies menaçantes au flanc du navire qui se couche sur lui ; les derniers cordages se déchirent, des masses de mâts et de vergues croulent en avalanches solides sur l'équipage qu'elles écrasent ; le rocher reçoit le navire entier et le rejette en morceaux aux lames qui s'entrechoquent et s'ébattent dans l'horrible obscurité de la nuit : le naufrage n'a pas eu d'agonie. — Quel réveil ! — Le navire venait fringant, souple et confiant, dans l'espace qu'il croyait parcourir ; il songeait à sa toilette d'arrivée ; il avait repeint ses flancs, blanchi sa ceinture ; il songeait à

ses pavillons, à ses flammes agiles, étamines légères et vives dont il couronne sa mâture aux jours de fête; et n'est-ce pas une joyeuse fête que le retour?—Quel réveil!—Souvent la moitié de son équipage endormi, passe sans transition du sommeil à la mort. Le bâtiment périt sans que, pièce à pièce, la mer le ronge, le vent le démâte; atteint dans sa course par un puissant rocher, comme l'oiseau par la balle, il retombe brisé après quelques secondes d'une horrible destruction.... et tout est dit.

La plage se couvre de débris; quelques cadavres déchirés sont apportés par les lames; le soleil s'élève jaune et radieux à travers les échancrures des nuages et brille sur la surface de l'eau, qui, oublieuse de ses fureurs, n'a point conservé la trace des catastrophes de la nuit.

Mais une voile blanchit à l'horizon; par-

fois les rayons du soleil qui la frappe, lui donnent l'apparence d'un grand oiseau marin au repos. Mais le bois du navire a paru indécis de forme, il s'agite sous les balancements de sa voilure ; il approche, tantôt comme un compagnon impatient, il s'élance sur le contour des lames et semble vouloir montrer au rivage, le pavillon qu'il agite en l'air en le faisant flotter dans le vent. Tantôt comme un voyageur harassé après une longue route, il semble s'affaisser de fatigue et se reposer dans le creux des lames ; mais il vient toujours. Quel bonheur règne à son bord ! La terre, pour les marins, se dessine distincte et lumineuse, ses contours ondulent sur le ciel ; divisés en groupes, les matelots étudient la distance qui les en sépare, si le point est celui du retour ils cherchent leur toit dans cette confusion d'édifices, leur fumée dans ce dais de vapeurs qui plane sur

la ville.—Quel bonheur ! — Les plateaux de verdure se colorent et s'accidentent de plus en plus; l'air et les senteurs qui viennent du rivage gonflent délicieusement la poitrine du marin ; il fatigue sa vue à chercher les détails de cet ensemble qui le rend heureux; parmi le peuple dont se charge la plage, il cherche un visage ami.

Si c'est dans une rade que doit s'arrêter le navire, il dispose ses ancres qui, étant jetées au fond, le retiendront sur un point de la surface par l'auxiliaire du cable, qui les réunira tous deux. S'il doit entrer dans un port, il disposera les gros cordages qui doivent le tenir attaché au quai. Dans les deux cas, les voiles seront repliées, et tout ce qui dépend de ce travail est préparé peu à peu, soit de jour, soit de nuit, tout l'équipage est en travail alors, il n'y a plus de division de quart. On approche toujours ;

les passagers sont allés se revêtir de leurs habits de ville : ils disposent leurs malles pour descendre à terre ; le repas a été peu suivi : il y a mille curiosités, mille impatiences, mille soucis qui altèrent les règles normales de l'appétit. Le pacotilleur bourre son portefeuille des factures qu'il a faites à la mer, pour enfler le *prix courant* de ses marchandises ; — l'employé supérieur du gouvernement tortille une demi-aune de ruban neuf à sa boutonnière ; — la marchande de modes redresse les queues tordues des coquelicots de son chapeau de paille, — et la jeune fille écrit sur son album ses dernières impressions. Le cuisinier, le maître-d'hôtel, le mousse de chambre, sont de la plus extrême complaisance, et prêtent tout leur savoir aux plus exigeantes questions des passagers : c'est le moment des gratifications : — c'est l'instant où le matelot flaire un cha-

peau à poils. — Les bourses se délient suivant la satisfaction que chacun ressent des serviteurs, les vieilles nippes s'oublient dans les coins, les effets s'amoncèlent pour être portés à terre dès que le moment sera venu de quitter le bâtiment.

Ce moment arrive, car voilà les voiles reployées sur leurs vergues qui tombent ; on entend heurter contre les parois du navire les embarcations qui arrivent de terre ; ce sont les curieux, les industriels, les amis, les intéressés. Une confusion à peu près semblable à celle qui signala le départ règne sur le pont du navire, envahi par les étrangers qui s'y précipitent sous mille motifs, sous mille prétexte. On s'informe, on se reconnaît, on s'embrasse, on se questionne. Des affaires s'ébauchent, des connaissances se renouvellent, des commissions s'accomplissent. On ne sait à qui parler, qui en-

tendre, qui regarder. Les uns veulent partir, et sont encore retenus par de derniers préparatifs; les autres plus patients examinent chaque chose avec curiosité, et comme le fait un individu tout-à-coup transplanté dans un monde inconnu.

Le capitaine est partout, commande partout, répond partout. Les ordres, les cris, les interrogations, les saluts se croisent bruyamment dans l'air, se coupent les uns les autres, s'interrompent, s'absorbent. On voit à terre d'autres gens qui arrivent, ceux-ci pour affaires, par curiosité ceux-là. Quel pêle mêle ! quelle confusion ! tout cela finit pourtant par s'arranger, par se classer, par se comprendre, tout ce bruit s'éteindra : on ne le croirait pas.

Pourtant il s'est écoulé quelques heures, et le pont du navire est redevenu désert et silencieux. Pour tout souvenir de son tu-

multe passé, il a conservé les pavillons qui flottent en l'air tourmentés par le même vent qui a aidé le vaisseau à franchir l'Océan. C'est le seul signal qui atteste que le navire est un arrivant du jour. Demain peut-être on commencera à vider la cale pour le combler de denrées nouvelles, qu'il rapportera au port du départ. L'équipage, les officiers seront les mêmes — seulement les passagers changeront. Ce seront d'autres figures, d'autres professions, d'autres habitudes. La vie des marins sera pourtant presqu'invariablement la même, si les accidents du voyage ne viennent pas y jeter une variété inattendue, — à part quelques différences qu'on appréciera dans les détails. Voilà donc ce que nous avions promis : *Une des phases de la vie d'un bâtiment.*

FIN.

4 vol. in-18, ornés de jolies fig. 1824. 6 f. *net*, 4 f.

CORBEILLE DE FLEURS, ou Complimens pour les jours de l'an et fêtes. 1 f. *net*, 75 c.

COURS de littérature en exemple; par Fayolle, 2 vol. in-12. 5 f. net, 3 f. 25 c.

COURS de morale tiré des saintes écritures; par M. Chaud, 1 vol. in-12. 2 f. *net*, 1 f. 50 c.

COURS de rhétorique; par l'abbé *Paul*, nouvelle édit., 1820, 1 vol. in-18. 2 f. 50 c. *net*, 1 f. 25 c.

CURIOSITÉS naturelles, historiques et morales de la Chine; par *Ant. Caillot*, 2 vol. in-12, ornés de 12 fig. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

DELVAL et ses Enfans, ou la Bonne Famille, 1 vol. in-18, orné de 6 gravures. 1 f. 50 c. *net*, 1 f.

DICTIONNAIRE d'Éducation et de Morale; par *Capelle*, 2 vol. in-8. 14 f. *net*, 11 f.

DICTIONNAIRE abrégé d'antiquité, etc.; par *Montchablon*, nouvelle édition, revue et corrigée, 1 gros vol. in-18, 1825. 3 f. *net*, 2 f.

DICTIONNAIRE abrégé des mots français dont l'orthographe renferme quelques difficultés, 2ᵉ édit. 1 vol. in-12. 1 f. 50 c. net, 1 f.

DICTIONNAIRE des commençans, français-latin, bonne édition. 1826. 1 vol. in-8. 4 f. *net*, 2 f. 25 c.

Masson. Paris, 1821, 1 fort vol. in-8, orné de planches. 9 f. *net*, 6 f. 50 c.

ENFANS, Contes à l'usage de la Jeunesse, par madame Guizot, 2 vol. in-12, avec grav. 10 f. net, 8 f. 50 c.

ENFANS (les), ou les Caractères; par miss *Edgeworth*, 4 vol. in-18, fig. 6 f. *net*, 4 f.

ENFANS (les) de la Providence, ou Aventures de trois jeunes orphelins; par mad. *Julie Delafaye*, 4 vol. in-18, ornés de 16 jolies fig. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

ENFANS (les) voyageurs, ou les Petits botanistes; par mad. *Guénard*, 4 vol. in-18, ornés de 200 vignettes. 8 f. *net*, 6 f.

ENTRETIENS de Mᵐᵉ Laffitte avec ses enfans, 4 vol. in-18. 6 f. net, 4 f.

ENTRETIENS de madame de Gerville avec ses enfans, 1 vol. in-18, orné de 10 fig. 1 f. 50 c. *net*, 90 c.

EPOQUES remarquables de l'Histoire universelle, par *Masson*, 4 vol. in-12, ornés de jolies grav. Paris, 1824. 12 f. *net*, 8 f.

On vend séparément :

EPOQUES de l'histoire ancienne, 1 vol. in-12, figures. 3 f. *net*, 2 f.

EPOQUES de l'histoire du Bas-Empire, 1 vol. in-12, figures. 3 f. *net*, 2 f.

BEAUTÉS et merveilles de la nature en France, ou Description de ce que la France a de curieux et d'intéressant sous le rapport de l'histoire naturelle; par *J.-B. Depping*, 5e édit., 2 vol. in-12, ornés de vues pittoresques et d'une carte de la France. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

BEAUTÉS du Mexique ; 1 vol. in-12, orné de figures. 3 f. *net*, 2 f.

BEAUTÉS de la morale chrétienne ; par M. *de Propiac*, 1 vol. in-12, orné de fig. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS du Nouveau-Testament ; par *Nougaret*, 1 fort vol. in-12, orné de fig. 4 f. *net*, 2 f. 75 c.

BEAUX TRAITS de dévouement, d'attachement conjugal, de piété filiale, etc. 2 vol. in-12, ornés de 8 grav. 6 f. *net*, 4 f. 75 c.

BEAUX traits de l'histoire des Français, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à présent, 2 vol. in-12, ornés de 50 portraits, etc. 1825. 8 f. *net*, 5 f. 50 c.

BIBLE de la Jeunesse, ou Histoire de l'ancien et du nouveau Testament, avec des explications édifiantes. Nouvelle édit., ornée de 72 fig. en taille-douce. 12 f. *net*, 10 f.

BIBLIOTHÈQUE de la Jeunesse, ou Choix d'anecdotes instructives et amusantes, un vol. in-12. 2 f. 50 c, net, 1 f. 50 c.

BIBLIOTHÈQUE DES VOYAGES (portative), trad. de l'anglais par *Henry* et *Breton*, contenant les voyages de

64 jolies fig. Paris, 1821. 6 f. *net*, 4 f.

CHEFS-D'OEUVRES d'éloquence poétique, à l'usage des jeunes orateurs, nouv. et bonne édit., 1 gros vol. in-12. 3 f. 50 c *net*, 2 f.

CHEFS-D'OEUVRES de morale, ou recueil des meilleurs morceaux, en prose et en vers, des auteurs anciens et modernes ; par *Lemaire*, 2 vol. in-12, figures. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

CHOIX de lectures ; par *Berquin*, 2 vol. in-18, ornés de fig. Paris, 1824. 3 f. *net*, 2 f.

CHOIX moral de Lettres de madame de Sévigné, belle édit., 3 vol. in-18, gr.-raisin. Paris, Didot. 7 f. *net*, 4 f. 75 c.

CHOIX de lettres morales de Voltaire, 4 vol. in-12, portrait. 14 f. net, 9 f.

CHOIX de Poésies morales et Religieuses, à l'usage des Maisons d'éducations, 1 vol. in-18. 2 f. *net*, 1 f. 40 c.

CINQ JOURS de vacances, ou la bonne Marraine ; par Mme Dacheu. 1 vol. in-18, orné de 8 grav. 1 f. 75 c. *net*, 1 f. 20 c.

COLLÉGE (le) incendié, ou les Ecoliers en vacances ; par madame *Delafaye*, 4 vol. in-18, ornés de 12 jolies fig. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

COMMENTAIRES DE CESAR, en latin et en français, nouv. édition revue par *Wailly*, 2 vol. in-12. Paris, 1826. 6 f. *net*, 4 f.

BEAUTÉS de l'histoire d'Italie ; par *Giraud*, 2 vol. in-12, ornés de 12 grav. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

BEAUTÉS de l'histoire de la Perse, depuis Cyrus jusqu'à nos jours, 2 vol. in-12, avec 12 fig. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

BEAUTÉS de l'histoire du Pérou ; par M. *de Propiac*, 1 vol. in-12, orné de fig. Paris, 1824, 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire du Portugal ; par *Durdent*, 1 vol. in-12, orné de 6 belles grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire romaine ; par *Ph.*, 1 vol. in-12, orné de 8 jolies grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire de Russie ; par *J. Durdent*, 1 vol. in-12, 6 grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire sainte ; par *Propiac*, 1 vol. in-12, orné de fig. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'Histoire de Savoie, Piémont et Sardaigne. 1 vol. in-12, orné de 8 fig. 3 f. 50 c. *net*, 2 f. 75 c.

BEAUTÉS de l'histoire de la Suisse ; par *Propiac*, 1 vol. in-12, orné de 6 belles grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire des trois royaumes du Nord, Suède, Danemark et Norwége ; par *Durdent*, 1 vol. in-12, avec 6 grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire de Turquie ; par *Durdent*, 1 vol. in-12, avec 6 grav. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de l'histoire des voyages les plus fameux autour du monde et dans les deux hémisphères, 2 vol. in-12, avec 12 grav. 6 f. *net*, 4 f. 50 c.

BEAUTÉS de l'histoire, ou Tableau des vertus et des vices ; 1 vol. in-12, orné de fig. 3 f. *net*, 2 f. 25 c.

BEAUTÉS de la ville de Paris ; par M. *de Propiac*, 2 vol. in-12, ornés d'un plan et de 14 jolies grav. 7 f. *net*, 5 f.

Cook, *Bruce*, *Norden*, *Macartney*, *Barow*, *Tavernier*, etc., etc., 49 vol. in-18, y compris 8 vol. d'atlas ; papier d'Angoulême. 120 f. *net*, 75 f.

BIBLIOTHÈQUE d'Arthur, 3 vol. in-18, figures. 5 f. *net*, 3 f. 50 c.

BIBLIOTHÈQUE universelle des voyages, contenant l'Histoire d s voyages, guerres, produits, mœurs, anecdotes ; abrégé de *La Harpe* et des voyageurs modernes dans toutes les parties du monde ; 10 vol. in-12, ornés de 80 fig. coloriées, jolie édit. Paris, 1826. 50 f. *net*, 30 f.

On vend séparément.

L'Afrique, 2 vol. in-12, avec 15 grav. col. 10 f. *net*, 6 f.

L'Amérique, 3 vol. in-12, avec 24 grav. col. 15 f. *net*, 9 f.

BIOGRAPHIE des demoiselles, ou Vies des femmes célèbres ; par madame *Dufrénoy*, 4 forts vol. in-12, ornés de portraits. 12 f. *net*, 9 f.

BIOGRAPHIE des femmes illustres de Rome, de la Grèce et du Bas-Empire ; par mad. *de Renneville*, 2 v. in-12, ornés de jol. grav. Paris, 1825. 8 f. *net*, 5 f.

BIOGRAPHIE des jeunes gens, ou Vies des grands hommes qui sont dignes d'être proposés pour modèles à la jeunesse ; par *Alp. Beauchamp*, 4 vol. in-12, ornés de figures. 12 f. *net*, 9 f.

BONNE (la) COUSINE, ou Conseils de l'amitié, par madame Celnart, un vol. in-12, fig. 3 f. net, 2 f. 25 c.

BOUQUET DU SENTIMENT ou Recueil de complimens in-18. 1 f. 50 c. net, 90 c.

BUFFON (le) des écoles, ou Histoire naturelle mise à la

